

Vlady Stévanovitch

J'accuse les scientifiques

ESSAI



Editions MEMOR
VIE MODERNE

J'ACCUSE LES SCIENTIFIQUES

VLADY STÉVANOVITCH

J'ACCUSE
LES
SCIENTIFIQUES

ÉDITION MEMOR

Illustration de la première de couverture

Évelyne Crismer

Tous droits réservés pour tous pays

© Vlady Stévanovitch

© Éditions Memor

Rue Gustave Biot, 23-25

B – 1050 Bruxelles

Éditeur D/1997/7216/7

ISBN 2-930133-18-X

Remerciements

Je remercie le «Instant Research Service» de la Encyclopædia Britannica - USA, 310 South Michigan Avenue, Chicago, IL 60604, pour l'aide précieuse qu'il m'a fournie en me donnant accès à une abondante documentation. Je ne publie pas de bibliographie concernant les sujets traités, les ordinateurs ont rendu cette pratique caduque.

Vlady Stévanovitch

PRELUDIUM TREMENS

“**M**erde ! Ma vitre est brisée !... Oh merde, merde, merde ! Ils m'ont pris ma trousse !”

Maria C. contemplait, hébétée, le désastre. Nous avons profité du privilège que lui donnait son statut de médecin pour garer sa voiture en empiétant sur le passage clouté.

– Ce ne sera pas long. Les flics ne sont pas trop vaches avec les médecins.

Cela n'a pas été long en effet. En moins de dix minutes, en plein jour et en plein centre de Bruxelles, il s'est trouvé un malfaiteur pour briser la vitre de la voiture et s'emparer impunément de la trousse presque neuve. Elle ne lui aura pas servi beaucoup. Maria C. était encore toute jeune et ne pouvait pas imaginer ce qui allait lui arriver par la suite.

Elle a fait ses déclarations comme il se doit et elle a porté plainte. À sa plus grande stupéfaction, Maria C., docteur en médecine, a été condamnée à une lourde amende pour délit

d'incitation au vol. Le juge n'a fait qu'appliquer la loi. Et les lois sont l'expression codifiée de la morale d'une époque et d'une société. C'est ce que, en fait, nous avons choisi et décidé nous-mêmes afin de pouvoir vivre en paix et en sécurité.

La condamnation de Maria C. exprime clairement la volonté du législateur, qui n'est en fait que le porte-parole de notre volonté à tous. La simple possession, ou seulement la détention de certaines choses entraîne la responsabilité de celui qui possède ou qui détient. Tout le monde sait ce que contient la trousse d'un médecin et la valeur qu'elle a sur le marché de la drogue. Maria C. est coupable de ne pas avoir fait le geste nécessaire pour dissimuler sa trousse, posée sur le siège avant, juste sous le signe et le mot médecin figurant sur le pare-brise et ne laissant aucun doute sur la nature de la mallette et de son contenu. Maria C. est coupable du délit d'inaction. Elle n'a rien fait parce qu'elle ne pouvait pas croire que quelqu'un commettrait cette effraction en plein jour, dans une rue passante, sans que personne n'intervienne. Maria C. est coupable du délit de confiance à autrui.

Tout le monde sait ce qu'est la nature humaine. De l'ignorer ou de ne pas en tenir compte est un délit. Comme est un délit le fait de donner publiquement aux malfaiteurs une occasion facile de commettre leurs méfaits. Quoique là, je m'avance dans des interprétations personnelles car la définition juridique du délit commis par Maria C. était : incitation au vol. Donc incitation de n'importe qui, du premier venu, de vous ou de moi qui, par la faute de Maria C., risquons de devenir des voleurs. Tout cela définit clairement ce qu'est la responsabilité de chacun face à la nature humaine qu'on n'a le droit ni d'ignorer ni d'oublier.

Alors je pose la question en termes simples : si la seule inaction dans certaines circonstances constitue un délit d'incitation au crime, quel nom porte l'action qui consiste à utiliser ses connaissances et à consacrer son temps à la mise au point de moyens de destruction de la vie et des biens, d'une efficacité monstrueuse ?

Cette recherche à laquelle se consacre un scientifique sur deux, (oui, vous avez bien lu, 50%, la moitié des scientifiques du monde) pour inventer et perfectionner des armes capables de détruire toute vie sur la planète, c'est une incitation à quoi ?

*
* *

C'est à la même époque que j'ai eu connaissance de la fameuse formule du scientifique Frank Drake, chercheur à l'université de Cornell. C'était lors d'une réunion à ma table, des scientifiques du « Comité de Radio-Gastronomie » (mais oui ! mais oui ! pendant 9 ans le « Comité de Radio-Gastronomie » se réunissait chez moi à Bruxelles). La formule de Drake appuyée par celle de Richardson ne laissait aucun espoir de survie à notre civilisation. Drake avait mis en équation les données du problème et le comité se régalaient autant de leurs analyses que des plats d'une rare inspiration gastro-artistique qu'on leur servait.*

Dans ma candeur naïve, j'ai demandé à mes amis scientifiques s'il n'y avait aucun moyen d'éviter le désastre. Avec un sourire condescendant à usage des ignorants, ils m'ont répondu : « Non ».

* Voir Addenda, p. 181 : L'équation de Drake et le diagramme de Richardson, où j'ai essayé de résumer le tout dans un langage accessible au commun des mortels.

– Mais, Messieurs, Messieurs, la vie évolue et se perfectionne depuis deux milliards d'années. Il y a là quelque chose qui est à l'oeuvre depuis deux milliards d'années et qui ne se laissera pas détruire parce que l'homme n'est pas capable de gérer sa technologie !

J'eus droit alors à de longs développements, à des explications patientes et à des arguments dont je vous résume l'essentiel.

Dans un premier échange nucléaire il n'y aura que deux milliards d'humains tués immédiatement, et non trois milliards, comme le prétend une certaine presse tendancieuse. Il est vrai qu'il n'y aura pas de survivants et que tout le monde devra périr des effets à plus ou moins long terme. Mais cela n'ira pas aussi vite que l'on s'imagine. Il s'ensuivra effectivement une extermination quasi générale de toute vie mais pas totale. On sait aujourd'hui qu'il y a des micro-organismes qui résistent aux radiations atomiques. Après la disparition de toutes les formes de vie de la biosphère actuelle, une nouvelle évolution restera quand même possible. Et elle se fera car c'est dans l'ordre des choses. Dans ses grandes lignes, cette nouvelle évolution suivra la même voie que la précédente et dans deux milliards d'années, il y aura à nouveau des hommes hautement évolués sur terre. Tous les êtres vivants de cette nouvelle biosphère seront dotés d'une faculté qui nous manque aujourd'hui. Ils seront capables de résister aux radiations. Tout naturellement comme nous résistons à une température de 40°. La Nature aura simplement corrigé une petite erreur commise lors d'un premier essai. Une petite omission !

C'était le langage de mes amis scientifiques, oh, il n'y a pas si longtemps ! Do you remember John, Samy, Alexei, Marco, Myles ?

C'est comme ça que j'ai mis le doigt dans l'engrenage. J'ai voulu en savoir plus...

CHAPITRE 1

LA FIN

C'est ainsi que j'appris que c'était mathématique. L'autodestruction de l'humanité est inéluctable. Il y a trois facteurs majeurs dont les effets se conjuguent pour aboutir à une probabilité infinie, autrement dit à une certitude absolue de la fin catastrophique de toute vie sur notre planète. Ces trois facteurs sont : la pollution, les accidents et la guerre à effet de destruction universelle (atomique ou autre techniquement encore imprévisible). Il s'agit là de l'aboutissement normal de l'évolution des civilisations orientées vers le développement des technologies de haut niveau.

Attention ! Comprenons-nous bien : je n'affirme rien. Je ne suis pas en train de prédire la fin du monde, comme l'ont déjà fait avant moi tant de prophètes de malheur. Je ne fais que commenter une information scientifique, confirmée par de nombreux chercheurs de par le monde.

La chose est, au fond, très simple. La vie dans le cosmos n'est possible que si certaines conditions bien précises sont toutes réunies. Or la pollution galopante sur notre planète a déjà dépassé le seuil de l'irréversibilité et créera à brève échéance

des conditions incompatibles avec la vie. La science possède un volume colossal de données précises qu'elle peut traiter par les moyens de l'informatique moderne avec une approximation infiniment proche de la certitude. Le coefficient d'erreur est proche de zéro ce qui permet à la science de prévoir avec une grande précision quand ces conditions deviendront absolument et définitivement incompatibles avec la vie.

Nous sommes loin des prédictions de Nostradamus ou de quelque autre farfelu. Il s'agit de prévisions faites par les mêmes méthodes qui ont permis d'envoyer des hommes sur la lune et de les ramener sains et saufs parmi nous, sur la Terre. Il s'agit de méthodes scientifiques.

Car des scientifiques du plus haut niveau se sont penchés – à leur tour – sur les problèmes engendrés par l'évolution de notre civilisation.

Je vous épargne leurs développements. Ils ont passé au crible aussi bien l'astronomie stellaire et planétaire que la physique, la chimie organique, la biologie de l'évolution, l'histoire, la politique ou la psychologie. Et ils ont fouillé encore Dieu sait combien d'autres domaines dont nous ignorons tout. Ils ont fait un travail sérieux et complet. Ils n'ont rien négligé, ils n'ont rien laissé de côté. Avec la plus grande rigueur ils ont examiné, comparé, vérifié. Et, avec le détachement qui convient à la rigueur scientifique, ils ont communiqué leurs conclusions au monde scientifique dans des revues spécialisées ou lors de congrès internationaux.

Je traduis en langage simple ce qu'ils nous font savoir : il n'y a aucune chance pour qu'une civilisation aussi avancée que la nôtre puisse survivre à sa technologie. Autrement dit, c'est

l'évolution de la technologie qui aboutit inexorablement à l'autodestruction.

Et puis, comme il arrive toujours lorsqu'on énonce une vérité, cette affirmation a été vivement contestée. Par les politiciens, évidemment, mais aussi par des scientifiques de tout bord. Cependant, ils ont tous une particularité en commun : aucun de ceux qui ont contesté les conclusions des chercheurs n'a vraiment lui-même étudié sérieusement et scientifiquement le problème. Ils ont tous avancé des arguments de bon sens ou des protestations au nom de la morale. Ces arguments sont faciles et n'exigent pas, évidemment, de patientes recherches ni de minutieuses et scientifiques vérifications.

Par contre, parmi les scientifiques qui ont étudié le problème, il ne demeure qu'un seul sujet de désaccord. Il concerne le nombre d'années, le délai, avant qu'aucune vie ne soit plus possible sur notre planète. Ils croisent les fers à coup de chiffres, de diagrammes et d'équations et traitent d'optimistes naïfs ceux qui nous laissent encore un peu moins d'un siècle. Pour la majorité de ceux qui s'en tiennent rigoureusement aux chiffres, c'est moins de cinquante ans.

Car, il n'y a pas que la pollution. Il y a aussi les accidents. Je ne sais pas comment on peut mettre en équation la probabilité des accidents et prévoir donc ce qui, justement, n'avait pas été prévu. Car c'est ça un accident, l'imprévu, sans quoi il aurait été évité. On n'a pas besoin d'être un expert en logique mathématique ni d'élaborer des modèles analogiques sophistiqués pour calculer la probabilité des accidents. Un simple raisonnement suffit. L'homme se sert du feu depuis 1.000.000 d'années. Il ne l'a toujours pas maîtrisé. Il y a encore toujours des incendies. Souvent catastrophiques. Ce sont des accidents. Les facteurs pouvant produire un accident sont

innombrables. Il est impossible de tous les prévoir, tant le moindre détail peut avoir un effet décisif. Aucune mesure n'a encore jamais pu faire éviter les incendies. Il y a des circonstances où le risque est tellement énorme et tellement évident, qu'on prend absolument toutes les mesures de sécurité et de précaution. Et si les incendies se produisent quand même, c'est qu'il est impossible de tout prévoir. On a déjà vu flamber comme des boîtes d'allumettes aussi bien des scieries que des stocks de munitions, des poudrières ou des usines de dynamite, des puits de pétrole, des raffineries d'essence et même, l'aviez-vous oublié ?, une cabine spatiale.

Or, il ne s'agit que du bête feu dont nous nous servons depuis un million d'années ! Et puis, presque tous les ans il y a quelque part des gigantesques feux de forêt d'origine criminelle. Car, même si par impossible, un jour toutes les causes d'accidents pouvaient être éliminées, il restera toujours le risque de l'acte criminel. Or, le crime fait partie de la réalité humaine. Et lorsque le mobile du crime est d'ordre idéologique, il est absolument imprévisible et imparable. Comme sont imprévisibles les actes des extrémistes de tous bords. Songez seulement à ce qu'un Luc Jouret aurait pu faire si, dans sa folie, il avait eu l'idée d'utiliser à des fins de destruction massive le pouvoir qu'il avait sur les adeptes de la secte du Temple Solaire.

Et si un jour, il est permis de l'imaginer, l'on arrivait à créer des conditions matérielles excluant tout accident, comment peut-on prévoir la défaillance humaine ? La simple négligence, la bête erreur ? Or le nombre d'erreurs possibles est illimité.

Le problème n'est pas nouveau. Il a toujours existé. Depuis toujours, ce qu'on nomme encore le progrès, traînait

dans son sillage son cortège de malheurs. Les accidents, les erreurs, les abus, l'utilisation criminelle, ont été acceptés comme le prix du progrès à payer inévitablement. Car on ne peut pas arrêter le progrès. On ne peut qu'en subir, résignés, les conséquences déplorables aussi.

En fait, toutes proportions gardées, cela n'allait pas bien loin. Aussi pénible que cela pouvait être pour certains, n'étaient touchés que quelques individus. Car, même quand on les dénombre par centaines, ce ne sont encore que quelques individus.

Aujourd'hui tout change. Les accidents, les erreurs et les crimes restent toujours aussi inévitables. Seulement, un accident nucléaire est un désastre pour toute la planète. Ses effets se perpétuent pendant des millénaires. Il n'y a aucun moyen de stopper la radioactivité. Si un accident nucléaire s'était produit au temps des Pharaons, nous serions encore en train d'en subir les conséquences. Or, la recherche à des fins militaires ne se contente plus de joujoux du type bombe H. Elle tripote maintenant des forces tellement gigantesques, qu'un accident signifierait la mort de l'humanité et la fin de toute vie dans le cosmos. Quel nom peut-on donner à une erreur pareille ? Ça ne peut quand même pas s'appeler tout simplement une erreur ?

Jusqu'ici, nous n'avions envisagé que les désastres qui n'étaient pas produits par une activité organisée et planifiée avec pour but la destruction. Car une organisation de malfaiteurs du type mafia n'a qu'un pouvoir destructeur dérisoire comparé à celui des armées modernes. Ce pouvoir est aujourd'hui tel qu'en cas de conflit généralisé, la destruction de toute vie sur la planète apparaît comme une certitude aux chercheurs qui ont fait les calculs et les prévisions adéquats.

Il ne s'agit pas de science-fiction. Un roman de science-fiction, même le mieux ficelé, n'est jamais que le produit de l'imagination d'un seul homme. Lorsque la moitié des scientifiques du monde, y compris les plus grands génies que l'humanité a produits, pendant des générations et des générations emploient leur intelligence, leur imagination et leur ingéniosité pour inventer et perfectionner des moyens de destruction de la vie et des biens, la science-fiction n'est plus que ce qu'elle est vraiment : de l'enfantillage.

ne constant et universel dans l'histoire de l'humanité. Leur conclusion : la guerre est un facteur de progrès essentiel. Eh bien, aujourd'hui nous savons au moins où nous mène ce progrès, que rien ne peut arrêter. L'autodestruction est un terme vers lequel progresse inexorablement l'évolution de toute civilisation à technologie de haut niveau. Il est facile de prévoir la fin de toute vie par les effets irréversibles de la pollution. Il suffit de prendre connaissance de son état actuel et du rythme de l'accélération de sa propagation pour calculer mathématiquement le moment Oméga du progrès. Et c'est un Oméga purement théorique car cela supposerait que l'évolution se ferait sans aucun accident de type méga-tchernobilesque. Là aussi les calculs et les prévisions sont faciles. On a déjà pu étudier in situ et in vivo les effets thermiques, les effets des retombées radioactives, on a pu observer le strontium en désintégration, le césium, l'iode et la façon dont est brûlé l'azote de l'air. On sait déjà tout pour l'avoir étudié scientifiquement en pratique. Bien plus d'une fois.

Et c'est vraisemblablement la guerre d'extermination universelle qui fera que nous n'atteindrons jamais le point Oméga où s'achève dans la pollution universelle, toute vie de la planète. Il y a peu de temps, l'issue d'une guerre décidait du sort d'une province ou d'un pays. L'issue de la dernière guerre

mondiale a décidé du sort de toute l'humanité. La prochaine guerre mondiale n'aura pas d'issue. Elle aura un retentissement cosmique. Ce sera la fin de toute vie sur la planète. Depuis que Richardson a fait son fameux diagramme, on peut, jour après jour, calculer le temps qui nous sépare de la « guerre d'une amplitude $M=10$ ». On se passe d'explications.

Et puis il y a l'équation de Frank Drake $N=N^* f_p n_e f_i f_c f_L$. Elle a beaucoup intéressé mes amis du comité. Je ne sais pas s'il est légitime de reporter à toute notre galaxie et au cosmos tout entier l'équation qui se vérifie sur notre planète. Qui peut vraiment savoir si la fin de toute vie sur notre planète est en fait un événement d'une atroce banalité dans le cosmos ? Fr. Drake en a calculé la probabilité. Sur 100 milliards de planètes de notre galaxie, nous sommes l'une parmi un milliard de planètes où la vie s'est développée jusqu'à produire des civilisations à haute technologie. Aucune n'y aurait survécu. Chaque fois que la vie a produit des êtres intelligents, capables de se doter de moyens techniques de haut niveau, chaque fois qu'une civilisation s'est orientée vers le progrès technique, ce progrès même l'a conduit à l'autodestruction. Et cela se serait produit déjà 1 milliard de fois ?

Personnellement je ne le pense pas. Les élucubrations mathématiques ne sont pas mon fort. Ce qui a pu se passer dans notre galaxie me laisse indifférent. Je ne suis qu'un père de famille soucieux du sort de sa femme et de ses enfants. Et c'est à eux que je pense. Et à nous... Il me paraît évident que nous sommes capables d'anéantir toute vie sur la planète, mais tout mon être se révolte devant l'absurdité de cette autodestruction – pour rien ! Et il me paraît impossible que nous laissions faire alors qu'il est évident que nous pouvons l'empêcher ! Alors je me permets de poser bêtement une question :

– Qui sont ces gens qui ont conclu à l'autodestruction inexorable ?

– Eh bien, ce sont des scientifiques.

– Et qui a élaboré cette technologie de haut niveau qui est la cause de l'autodestruction ?

– Euh ... ce sont des scientifiques.

Cela m'a donné à réfléchir. Et je l'ai fait. J'ai réfléchi. J'ai beaucoup lu. J'ai beaucoup étudié. Je me suis documenté...

CHAPITRE 2

LA NATURE HUMAINE

Les scientifiques admettent quand même une possibilité, mais à probabilité nulle. Le seul facteur qui pourrait infléchir la courbe de Richardson ou donner une valeur plus grande que $1 + N$ de l'équation de Drake, c'est la nature humaine. Il faudrait qu'elle change radicalement. Or, elle ne présente pas le moindre signe d'un début de changement.

De quoi parle-t-on ? Il n'y a pas de nature humaine. Il n'y a que la Nature. L'évolution de l'homme l'a amené à un haut niveau d'adaptation. Il a appris à se servir de ses mains. À tailler et à utiliser la pierre. Il l'a fait pendant plus d'un million d'années. Est-ce que vous vous rendez compte ? Pendant un million d'années l'homme a occupé à sa façon la place qui était la sienne dans cet immense ensemble fait d'innombrables espèces qu'est la biosphère. L'homme faisait partie de la Nature. Il ne faisait qu'un avec elle. Il n'y avait pas encore de nature humaine.

Et puis, il y a à peine 10 000 ans, il a commencé à améliorer sa technologie. Il a commencé à cultiver la terre. Il y a 5 000 ans, il a fait ses premiers essais en métallurgie. C'est le

début de la protohistoire. Et il y a 3 000 ans, il commence à écrire l'histoire de l'humanité.

Et c'est en étudiant l'histoire, ce minuscule fragment de l'évolution de l'homme, qu'on prétend porter un jugement sur la nature humaine ? Il y a là une erreur.

Seul dans toute la biosphère l'homme a développé des civilisations. Mais, pas plus qu'un furoncle sur un corps, la civilisation ne définit l'être humain. L'erreur est là, car, ce que l'on appelle la nature humaine est en fait le comportement de l'homme civilisé. Lorsqu'on parle de l'homme, c'est toujours à l'homme civilisé qu'on pense. Le comportement humain, c'est le sien. Mais ce comportement, c'est la civilisation même qui l'engendre. C'est le comportement d'un être vivant, évoluant dans des conditions différentes sinon contraires à celles qui favorisent l'épanouissement biologique. Par son extraordinaire pouvoir d'adaptation, l'homme s'y fait. Mais son comportement ne peut évidemment pas être conforme à sa nature. La civilisation tourne le dos à la vie. Elle contrarie, elle entrave la Nature. Et surtout la nature humaine. Et ça mène toujours, invariablement au même comportement, propre à tout être vivant contrarié et entravé dans son épanouissement biologique. Il devient agressif, féroce, cruel, méchant.

L'homme n'est en rien différent des autres créatures du Bios*. Prisonnier de sa civilisation, contrarié et entravé dans son épanouissement biologique, il devient agressif, féroce, cruel, méchant, vindicatif, envieux, assoiffé de pouvoir, en état de revendication perpétuelle, à jamais insatisfait. Ce sont là les

* Entité agissante douée d'intelligence et de volonté, qui dépasse les mécanismes physico-chimiques afin de réaliser son seul et unique but : créer, protéger et propager la vie. Voir La biosophie du même auteur.

caractères communs aux hommes de toutes les époques qui ont connu la civilisation. Au point qu'on a fini par les considérer comme des caractères propres à la nature humaine.

Nous avons tous la nature humaine. Pour la connaître nous n'avons pas besoin d'aller l'étudier dans l'histoire de l'humanité ou dans les peuplades primitives. Il nous suffit de nous examiner nous-mêmes, simplement, sans aucune idée préconçue... Comment faire ? Mais tout simplement, amicalement, en copain, posons-nous la question à nous-mêmes : « Dis-donc, fieu, sincèrement, t'as envie d'aller tuer des gens, t'as envie de massacrer des femmes et des enfants ? T'as envie de violer, de torturer, d'incendier, de détruire par le fer et le feu, de ravager tout sur ton passage ? T'as envie d'humilier les Juifs, de les asphyxier dans des chambres à gaz, puis de les brûler dans des fours crématoires ? T'as envie de le faire toi-même, de tes propres mains ? »

Quelle est votre réponse ?

– Non, je n'en ai absolument aucune envie.

Si donc ces choses existent c'est que d'autres que vous en ont eu et en on toujours envie. Si ça a toujours été comme ça, c'est que c'est la nature humaine. Et vous songez, triste mais résigné, à la nature humaine des autres. Car, c'est évident, ce n'est pas la vôtre.

Il n'y a pas de nature humaine. La nature de l'homme, c'est la nature du vivant. C'est aussi bien celle du protozoaire ou de l'amibe que celle du biologiste qui les observe, étonné d'y trouver la sympathie, la tendresse, l'amour. C'est la même que celle que vous trouverez au fond de votre conscience si vous y jetez un coup d'oeil sincère. Vous avez seulement quelques

facultés en plus de la nature de tous les vivants. Vous avez l'intelligence et l'imagination, la volonté et l'habileté manuelle. Ces facultés qui vous permettent d'en faire plus que les autres vivants, d'aller plus loin que les autres sur la même voie. Celle de la vie. Par exemple d'aider vos gosses à construire un château de sable sur une plage au soleil. Vous faites alors exactement ce qui est dans la nature humaine. Heureux de pouvoir le faire, vous donnez un peu de joie à vos enfants en réalisant pour eux quelque chose qui n'existe pas dans la nature et qui ne sert à rien. Vous créez pour vos enfants la plus belle, la plus éphémère et la plus inutile des constructions humaines. Un château de sable.

Car il faut avoir la vue faussée par la civilisation pour ne pas voir ce qu'est la voie de la vie. La vie est une force agissante qui poursuit un but et qui dans chacune de ses manifestations réalise un projet. C'est une première évidence que la science refuse de prendre en considération. Il lui est alors d'autant plus impossible de voir comment agit la vie pour réaliser sa seule et unique intention : protéger et propager la vie. La vie est fragile et vulnérable. Un rien peut la détruire. Comment fait-elle alors pour se maintenir, se propager et évoluer ? Quelle est cette force qui, envers et malgré tout, réalise ce grand miracle qu'est la vie ? La sélection naturelle ?

La théorie de la sélection naturelle est une grotesque insulte à la vie. Depuis les infusoires et les insectes jusqu'à l'Homo neanderthalensis et le Meganthropus palaeojavanicus, une force est à l'oeuvre pour protéger et propager la vie. Quand deux êtres s'unissent dans un élan de bonheur suprême pour créer une vie nouvelle, ça s'appelle l'amour. Quand un être s'oublie soi-même, se donne, se sacrifie pour protéger d'autres vies, ça s'appelle l'amour. La voie de la vie est une voie d'amour. Seul l'homme civilisé ne voit pas qu'une fleur est une

expression d'amour, qu'un arbre est un cri de joie et de triomphe, qu'une forêt est le bonheur de la terre. Et toujours et partout, c'est l'amour des tout petits qui guide le comportement des grands. L'amour le plus fort et le plus beau. L'amour des tout petits de la vie. C'est le même qui fait grogner de bonheur la truie qui allaite ses porcelets, couchée sur le flanc; c'est le même qui vous étouffe d'un bonheur ému lorsque, pour la première fois vous préparez votre enfant pour l'envoyer à l'école; c'est le même qui a créé l'aigrette du pissenlit, composée de semences dotées chacune d'un dispositif qui lui permet de voler et c'est avec le même amour que la plante mère confie ses tout petits au vent pour qu'il les emporte vers la grande école de la vie.

Non. Tout cela n'est pas l'oeuvre du hasard. Ni même d'une volonté indifférente. Tout cela est imprégné d'amour, respire l'amour, est l'amour. C'est ça la nature. Humaine. Porcine. Pissenlitiennne. C'est toujours la même.

– Mais, qu'en est-il alors de la vie spirituelle de l'homme ? La religion, l'art, la science ? Toutes ces choses qui élèvent l'homme au-dessus des autres vivants, qui font sa grandeur, sa dignité ?

À l'origine de toute activité spirituelle se trouve la faculté de connaître. L'homme est réputé éprouver un irrésistible besoin de comprendre et d'acquérir des connaissances toujours nouvelles. Inlassablement, il explore, cherche, raisonne...

C'est faux. Les explorateurs, les chercheurs, les penseurs, ne sont pas représentatifs de la nature humaine. Ils ne représentent que des exceptions. Un sur cent millions, à peine quelques-uns par siècle. Toute l'histoire de l'humanité est le fait de quelques grands guerriers, quelques explorateurs, quelques

inventeurs ou aventuriers ou chefs religieux. Il s'agit toujours de quelques individus exceptionnels. Et non de l'immense majorité qui n'a jamais fait que les suivre et leur payer, dans son ignorance, un tribut d'estime et d'admiration sans jamais douter qu'ils y avaient droit.

Car les connaissances issues de ces recherches ont toujours été inaccessibles au commun. Le bon peuple les a toujours acceptées comme des vérités. Parfois sacrées, parfois scientifiques, ce qui est au fond la même chose. Le vrai besoin de connaître du bon peuple est en fait vite satisfait. Pour l'immense majorité, l'astrologie y pourvoit largement. L'horoscope quotidien est la rubrique la plus lue dans tous les journaux du monde.

Et de nos jours, avec la scolarité obligatoire, on aurait pu croire que la connaissance serait accessible à tout le monde. Il n'en est rien. La vérité est aujourd'hui scientifique. Mais les explications scientifiques n'expliquent rien au commun des mortels. Seuls quelques rares spécialistes dans chaque domaine peuvent comprendre les ultimes aboutissements de la recherche scientifique. Toujours provisoires, désespérément provisoires. Plus que jamais le besoin de comprendre reste insatisfait, si l'on cherche du côté de la science. À mesure que la recherche progresse, nous sommes de plus en plus ignorants. Le volume de notre ignorance augmente en moyenne de 100.000 publications scientifiques par an dans chaque spécialité. La connaissance est aujourd'hui insaisissable par les capacités de l'instrument cognitif humain. Elle est inexprimable en langage clair et compréhensible aux non-spécialistes. L'impasse est totale.

Ce n'est pas ça la manifestation de la nature humaine. Ce n'est qu'un imbroglio dans lequel s'empêtre fatalement la

civilisation, essayant vainement de trouver sans savoir ce qu'elle cherche.

Pourtant, la vie est là, devant nous, dans ses innombrables manifestations. Elle a trouvé des solutions géniales pour faire coexister et s'épanouir d'innombrables espèces. Pourquoi seule l'espèce humaine ferait-elle une exception ? Il n'y a pas bien longtemps, une dizaine de millénaires à peine, l'homme vivait en harmonie avec la nature, comme tous les vivants, comme n'importe quel animal. Les facultés supérieures qu'il développait lui permettaient de mieux s'adapter que les autres, afin de s'intégrer de façon juste et heureuse dans le grand devenir de la vie. Pour ça, il n'avait besoin d'aucune science, d'aucune doctrine, d'aucun apprentissage. Il suivait la voie de la vie. La voie de l'amour.

L'amour. Ne cherchez pas dans le dictionnaire. Vous n'y trouverez que des élucubrations intellectuelles ou des fadaïses romantiques ou des mensonges chrétiens. Ouvrez les yeux sur la vie. Vous y trouverez à chaque pas, à chaque instant, partout et toujours, ce qui fait la vie, ce qui la protège et ce qui la perpétue.

L'amour. L'amour des tout petits de la vie d'abord. Ce sont eux qui perpétuent la vie. Sans les soins incessants, sans la protection vigilante des grands, ils n'auraient pas la moindre chance de survivre. Chaque espèce crée des conditions, élabore un cadre, pour y pourvoir à sa façon. Les humains aussi. Le cadre naturel de l'homme, c'est le foyer, c'est la famille. C'est là qu'il est bien. C'est là aussi que ses petits sont bien. Et tous ne souhaitent qu'une chose : vivre en paix, entourés d'amitié et d'amour. Le bien-être auquel aspirent les humains *de par leur nature* c'est celui-là : le foyer, la famille, les gosses, la paix, l'amitié, l'amour. C'est la civilisation qui a introduit d'autres

buts qu'elle fait miroiter comme des valeurs supérieures auxquelles il faut subordonner celles de la vie. C'est elle-même qui s'autoproclame supérieure à la Nature. Il n'y a qu'elle pour prétendre que la religion, l'art, la science et la vie spirituelle élèvent l'homme au-dessus des autres vivants, font sa grandeur, sa dignité.

Incisons donc le furoncle. Voyons ce qu'est vraiment la civilisation.

CHAPITRE 3

LA CIVILISATION

Nous sortions du Palais de Versailles. J'avais fait le guide touristique pour quelques amis venus de l'étranger et de province.

Beaugé, le vieux gaulliste, avait les larmes aux yeux. Un de mes amis, émerveillé devant tant de beautés, venait de lui dire avec son accent rocailleux des Balkans :

– Ah ! monsieur Beaugé, il y a de quoi être fier d'être Français !

Salomon, le jeune Israélien qui sortait pour la première fois de son pays, avait une toute autre réaction :

– Je ne comprends pas : un bâtiment aussi énorme et personne n'y habite ! Combien de familles on pourrait y loger ! Et cette piscine où on ne peut pas se baigner !

Il s'agissait des Grandes Eaux de Versailles. C'est évident, tout dépend de l'échelle des valeurs qui sert à évaluer les choses. Le bien-être ou les valeurs dites culturelles ? Il y a

quelque part au fond du psychisme du civilisé un code des valeurs sous-entendu, quelque chose qui va de soi, comme une évidence : les valeurs culturelles et spirituelles sont d'un niveau plus élevé que les valeurs bassement matérielles concernant le bien-être ou le confort. Pourtant la civilisation est faite de l'ensemble de ces valeurs que seule une analyse injustifiée peut dissocier pour distinguer la culture de la civilisation. Cependant, cette distinction n'est pas seulement théorique et arbitraire. Elle contient, plus ou moins avoué, un jugement de valeur. Si les explorateurs, les colonisateurs et les impérialistes n'ont pu nier l'existence de toute culture chez les peuples qu'ils étudiaient ou asservissaient, la civilisation était *leur* apanage exclusif. Les autres étaient des sauvages, des primitifs, des sous-développés.

Ils sont maintenant en voie de développement. Ce qui veut dire qu'ils font l'effort nécessaire, se démènent ou revendiquent l'aide des autres, pour se hisser au niveau atteint par les pays plus avancés sur le chemin de la **civilisation occidentale**. Quelles que soient les qualités qu'on veuille bien concéder à d'autres formes de civilisation, LA CIVILISATION est une et c'est celle vers laquelle s'achemine avec une franche détermination toute l'activité de l'humanité de notre époque. C'est la civilisation occidentale dont le modèle le plus pur est l'american way of life.

La civilisation est un long développement de techniques, entraînant toutes les modifications sociales et conditionnant directement tout le devenir culturel. Pendant fort longtemps l'homme préhistorique s'appropriait directement ce que l'environnement pouvait lui offrir. Il ramassait ou cueillait à la main, ou se servait d'outils et d'armes pour chasser et pêcher. L'activité technique était suivie immédiatement d'effets dont il pouvait bénéficier. Tout change lorsque l'homme commence à

asservir la nature par des procédés artificiels dont les effets bénéfiques ne coïncident pas avec l'acte technique. L'agriculture et l'élevage changent profondément toute l'orientation de l'activité humaine qui s'engage sur la voie de la civilisation. Après avoir taillé puis poli la pierre pendant un million d'années, l'homme parcourt en moins de dix mille ans un chemin qui l'éloigne complètement du monde des vivants. C'est le progrès technique, depuis l'invention de la roue, l'utilisation de la force hydraulique et la maîtrise de la métallurgie, qui l'a conduit jusqu'à la bombe atomique et la destruction de la Vie. C'est la technologie de plus en plus efficace qui a fait l'évolution sociale, intellectuelle, politique, morale et spirituelle. Mais oui, l'élévation spirituelle a toujours été le fait de ceux qui n'étaient plus subordonnés aux simples nécessités de subsister. Les techniques nouvelles laissent du temps libre. L'esclavage sous toutes ses formes permet aux hommes libres, dans la Grèce antique ou en Égypte déjà, de s'adonner à la seule activité digne de leur état : penser, raisonner, philosopher. La science est rattachée directement aux techniques même lorsqu'elle fait un détour pour passer par l'astronomie, l'arithmétique ou la géométrie. Et l'organisation politique, juridique ou religieuse sont des oeuvres de la civilisation; autrement dit : de la technologie. Le déclin des superstitions et de la magie au profit de religions qui se chargent de valeurs morales est aussi un effet direct des progrès techniques. Sans oublier la production artistique sans laquelle il n'y a jamais de civilisation véritable.

Les premières innovations techniques de la préhistoire visaient directement à répondre aux exigences de la vie. Leurs améliorations et leur développement se sont poursuivis longtemps avec le même objectif. Dans son évolution, l'homme a pu suivre pendant un certain temps les deux voies, celle de la vie et celle de la civilisation. Elles étaient plus ou moins

parallèles. Elles poursuivaient les mêmes buts. Les mêmes valeurs les concernaient. Puis, la civilisation a pris une autre orientation. À contre-vie. Elle a érigé en valeurs suprêmes des notions qui n'ont plus aucun rapport avec la vie. Elle a engagé l'homme sur d'autres chemins, dans d'autres périple.

C'est à l'arrivée seulement qu'on peut savoir si le voyage en valait la peine. Le voyage de l'homme à travers les civilisations arrive à son terme : l'autodestruction prochaine, inexorable. Nous ne pourrions jamais vérifier si ce voyage se termine vraiment ainsi pour la simple raison que, si cela était vrai, il n'y aurait plus personne pour le constater. Nous n'avons donc pas d'autre choix que d'accorder crédit à la science qui, dans son langage chiffré, nous annonce ce qui en langage humain signifie : autodestruction prochaine inexorable.

Dans toute la biosphère, la civilisation est un phénomène unique, exclusivement et purement humain. L'homme contemporain y reste inconditionnellement attaché et jusqu'au bout, jusqu'à l'instant même de l'extinction de la Vie, il n'y voit que le progrès qui l'éloigne de la nature pour le faire progresser... vers quoi ? L'idée de progrès est devenue un des concepts fondamentaux par lesquels se définit la civilisation. De quoi s'agit-il ?

La pensée humaine est toujours un jugement. Un jugement implique une norme, une notion de valeur. La pensée humaine est normative. Aussi vague et indiscernable qu'elle soit parfois, une notion de valeur habite toujours toute construction érigée par l'activité de la raison. Le bien et le mal sont des notions qui devancent toute expérience et qui s'infiltrèrent même dans un simple processus d'observation qui se veut objective. Et puis, il y a le Bien et le Bien Absolu qui apparaissent déjà aux penseurs des tout premiers temps comme

les buts vers lesquels s'oriente naturellement toute activité humaine. Mais, le Bien ne pouvant être atteint immédiatement, c'est dans la succession des tentatives de s'en approcher qu'apparaissent des améliorations pour donner naissance à l'idée de progrès. Et c'est l'idée de progrès qui s'installe au sommet des valeurs de la civilisation.

Le progrès implique un mouvement linéaire, une progression vers un état final qui n'est que rarement défini. Tout cela reste toujours associé à des aspirations confuses qui traduisent en actes le mécontentement profond et l'insatisfaction fondamentale et irrémédiable du civilisé. Cet état final, peu importe le nom qu'on lui donne : paradis terrestre, âge d'or, ordre nouveau, socialisme, communisme ou le meilleur des mondes, est situé toujours dans l'avenir et sera atteint par l'effort des hommes. Mais seules les dernières générations auront le bonheur d'habiter l'édifice auquel aura travaillé une longue lignée de prédécesseurs.

L'idée du progrès a réussi une cohabitation sans problème dans l'esprit humain avec l'évidente influence du hasard ainsi qu'avec la toute puissante volonté divine. Rien ne peut lui faire douter que le progrès est cumulatif, que l'éducation et des lois nouvelles rendront les hommes meilleurs et que la raison se développe en créant toutes les vertus qui conditionnent le futur bonheur général et définitif.

La loi du progrès inspire une foi véritable que partagent tous les civilisés. Le grand Larousse Universel du XIXe siècle en a rendu compte en des termes que les hommes de la fin du XXe font leurs, sans réserve :

« Cette idée que l'humanité devient de jour en jour meilleure et plus heureuse, est particulièrement chère à notre

siècle. La foi à la loi du progrès est la vraie foi de notre âge. C'est là une croyance qui trouve peu d'incrédules. »

Car le progrès est une loi dans l'esprit des penseurs. On a bien pu constater que l'accroissement des connaissances positives ne s'identifie pas nécessairement au progrès moral, ni le développement des sciences au progrès social. Rien ne peut ébranler la certitude que l'histoire future du genre humain est prévisible dès à présent et que ce sera celle d'une humanité jouissant d'un bien-être et d'un bonheur sans faille.

C'est ainsi que le seul mot civilisation comprend déjà une idée de progrès et de développement. Quel développement ? Aujourd'hui nul ne serait considéré comme un naïf ahuri s'il répondait : développement de la production des moyens qui assurent le bien-être, développement des relations sociales assurant la distribution la plus équitable des biens entre les individus, développement de la société elle-même et des relations humaines. Mais aussi développement de quelque chose de supérieur à la recherche du bien-être et des relations humaines harmonieuses. Il s'agit du développement de l'homme lui-même, de ses facultés, de ses idées, de sa vie intérieure. Ce sont aujourd'hui des évidences contenues dans le mot civilisation, comme allant de soi. Et on veut ignorer les phases de développement par lesquelles sont passées les civilisations. Et on ne retient que l'idée du progrès sans tenir compte de ce que ce progrès a laissé derrière soi : la sauvagerie, la barbarie, la cruauté sous toutes ses formes, le règne de la magie, les oracles, les croyances bouffonnes, les sacrifices humains, les cultes orgiastiques, la pédérastie rituelle, les mutilations, la sorcellerie, l'inquisition, les autodafés... l'énumération n'a pas de fin. Et on considère comme des valeurs acquises et définitivement installées dans notre civilisation les grandes idées de Justice, Égalité, Liberté (la Fraternité est passée de

mode !), Dignité humaine. Et on ne veut pas voir qu'aucun des grands principes de morale ni aucune règle exaltant la dignité humaine n'est vraiment respectée sans être contredite par la pratique constante et générale, partout dans le monde.

Bien plus que l'amour, la foi est aveugle. La foi véritable est plus forte que la mort. Et c'est même un geste qui témoigne de la grandeur de l'homme : se laisser tuer plutôt que de renoncer à sa foi. La foi dont l'objet est parfois stupéfiant. Les anabaptistes croyaient que seuls les adultes qui le demandaient devaient être baptisés. Ils se sont tous fait massacrer plutôt que de renier la foi véritable.

Aujourd'hui, c'est la foi dans la civilisation qui est la foi véritable. Nous n'y renoncerons pas. On ne renie pas la foi véritable. Plutôt mourir. Plutôt mourir, asphyxiés par l'air irrespirable, empoisonnés par l'eau polluée, grillés par manque d'ozone, désintégrés par les atomes ou exterminés par d'autres moyens de destruction dont la science nous réserve la surprise. La foi dans la civilisation est partagée par la quasi-totalité de l'humanité. Aucune croyance dans l'histoire n'a jamais réuni une telle unanimité.

Aujourd'hui, les gouvernements qui décident du sort de l'humanité sont élus démocratiquement. Ils font ce que veut l'immense majorité des citoyens. Sans quoi ils ne sont pas réélus ou sont même destitués. Autrement dit, ce qui nous arrive, c'est nous-mêmes qui l'avons voulu. C'est notre choix. Mais c'est un choix sans connaissance de cause. C'est un choix inspiré par la foi. Dès lors, ce n'est pas le choix qui compte car il ne sera jamais fait par la raison opérant sur un éventail de possibilités qu'elle a sélectionné et dont elle a une connaissance approfondie. C'est dans l'éventail des possibilités offertes aux choix que se trouvent déjà toutes les composantes du système

causal qui produira son enchaînement d'effets. Le libre choix démocratique de telle ou telle possibilité ne décidera que des modalités de réalisation de ce qui est déjà préétabli dans l'éventail. C'est dans la sélection des possibilités constituant l'éventail que se joue le sort de l'humanité. Et cette sélection-là échappe à tout contrôle démocratique et se fait de la façon la plus anarchique et la plus irrationnelle qui soit.

On vous a peut-être déjà demandé votre avis sur la meilleure façon de stocker les déchets radioactifs dans votre commune. Vous avez voté et la majorité a fait un autre choix que le vôtre. Vous vous êtes incliné devant la volonté de la majorité de vos concitoyens. Que c'est merveilleux la démocratie ! Seulement personne ne vous a jamais demandé votre avis sur la recherche scientifique concernant l'énergie atomique qui est à l'origine de la technologie productrice de déchets radioactifs dont on ne sait plus quoi faire. Or c'est à ce niveau-là que se joue le sort de l'humanité et, depuis peu, le sort de la vie dans le cosmos. À ce niveau-là, le choix **doit** être fait en pleine connaissance de cause par une raison opérant sur un éventail de **certitudes**.

Aujourd'hui l'histoire passée de l'humanité n'est un mystère pour personne. Si l'on peut oublier ou ignorer les détails, on ne peut pas ignorer les grandes constantes de toutes les civilisations à travers l'histoire. **On n'a pas le droit de les ignorer**. Ces constantes qui ont fait confondre la nature humaine avec le comportement du civilisé sont la guerre, l'esclavage, la torture, le racisme, la domination de la femme.

Il n'y a pas bien longtemps, le naïf ahuri qui aurait eu l'imprudence de parler des relations sociales assurant la distribution équitable des biens entre les individus, aurait été jeté en prison, enchaîné sur une galère ou brûlé vif. La liberté

était une aspiration criminelle, l'égalité la plus grave insulte aux dominateurs. La fraternité n'a jamais été autre chose qu'un thème d'élucubrations théologico-philosophiques et la justice ce que décidait l'autorité au pouvoir. Personne n'aurait songé à se rendre ridicule en revendiquant la dignité humaine sans être un aristocrate de noble naissance.

– Si tout cela est différent aujourd'hui, c'est qu'il y a eu progrès, c'est évident.

Posons-nous quelques questions.

Tout cela est-il vraiment différent aujourd'hui ? Les changements constituent-ils vraiment un progrès ? Un progrès vers quoi ? Et puis posons la question que personne ne pose jamais :

Il y a aujourd'hui, en ce moment même, plus de deux cents millions d'enfants esclaves. L'esclavage est encore toujours une réalité humaine malgré les tentatives de l'abolir, poursuivies depuis deux siècles. L'abolition de l'esclavage a fait l'objet de nombreux traités internationaux accompagnés toujours de solennelles proclamations des droits de l'homme exaltant la dignité humaine. Je ne cite que les plus importants, ayant abouti après d'interminables négociations à des accords qui ont donné aux participants l'occasion de se congratuler mutuellement devant tant d'intentions généreuses. Les traités portent un millésime, comme les grands crus : 1817, 1831, 1833, 1845, 1848, 1856, 1860, 1862, 1876, 1885, 1890, 1919, 1921, 1924, 1926, 1948, 1953, 1955, 1956, 1962...

L'O.N.U. s'en est mêlée aussi. En 1953 a été signée une convention engageant tous les pays membres de l'Organisation des Nations Unies. La date d'entrée en vigueur était fixée au 7

juillet...1955. Les pays membres étaient invités à « supprimer complètement l'esclavage sous toutes ses formes, d'une manière progressive et aussitôt que possible ». Deux ans de délai d'abord, puis aussitôt que possible et surtout progressivement. Cette convention ahurissante a été signée sans vergogne par les plus grands des grands de ce monde. On ne peut pas pousser plus loin le cynisme. Le droit le plus fondamental de l'homme est bafoué par le texte même qui le lui reconnaît. La dignité humaine est piétinée par ceux-là même qui la proclament. Et les mots « progressivement » et « dès que possible » en disent assez sur ce qu'il faut penser de l'étiquette « Dignité humaine » sous laquelle on essaie de faire passer l'abolition de l'esclavage. Il s'agit d'intérêts économiques et non de respect de la dignité humaine. Qu'en était-il de la dignité humaine pendant des millénaires ? En quoi les gens d'aujourd'hui sont-ils plus dignes de respect que ceux d'il y a un siècle ou deux ?

L'esclavage est l'une des plus anciennes et des plus durables institutions humaines. Établie aussi bien par les moeurs et les coutumes que par la loi, elle garantit à un homme le droit d'en posséder un autre comme on possède un porc ou un boeuf. L'esclavage est l'institution qui donne à un homme le droit de maltraiter un autre homme à volonté, de le faire travailler jusqu'à épuisement, de le torturer pour son plaisir et de le tuer quand bon lui semble. C'est le droit d'un homme de posséder des femmes comme on possède un cheptel, le droit d'en user selon son humeur, de les vendre comme une marchandise ou de les louer à l'heure au premier venu. C'est le droit de se débarrasser de celles qui, vieilles ou malades, deviennent un fardeau en les tuant purement et simplement.

Toute l'évolution de la civilisation repose sur l'esclavage. Depuis les premières tablettes sumériennes d'il y a quatre mille ans, jusqu'à la convention de l'O.N.U. de 1953, les documents

historiques témoignent de l'esclavage en tant que réalité humaine immuable. Après avoir été jusqu'au XIXe siècle la base de la structure économique de toutes les civilisations, il devient un obstacle au mode industriel de production et de distribution. Et on l'abolit maintenant depuis deux siècles, progressivement et dès que possible au nom de la dignité humaine. Et on veut ignorer que « C'est pour nous que des continents entiers ont été dépeuplés. Nous sommes devenus riches parce que des **raees** entières sont mortes pour nous [...] Les esclaves [...] ces hommes envers qui l'Occident est redevable de sa puissance économique et de son niveau de vie actuel [...] » (Encyclopedia Universalis, vol. 7, p. 159).

L'organisation du travail basée sur l'esclavage était normale jusqu'à il y a très peu de temps. Aussi, depuis les pyramides, les splendides constructions gréco-romaines jusqu'à nos cathédrales, tout ce qui constitue le patrimoine culturel de l'humanité a été réalisé grâce au travail des esclaves.

L'esclavage faisait partie de l'ordre naturel des choses et personne n'a jamais eu l'idée de s'en indigner. Bien au contraire cette institution purement humaine, propre à toutes les civilisations, a été justifiée et défendue par les plus grands penseurs de l'humanité, par les chefs spirituels les plus vénérés, aussi bien que par les détenteurs du pouvoir temporel et les législateurs.

Aristote, dans son oeuvre magistrale « Politique » a fourni des arguments irréfutables au nom de l'ordre immuable de la Nature. Ils ont servi pendant 18 siècles pour donner aux penseurs et aux juristes une justification philosophique de l'esclavage.

Car, depuis le code de Hammourabi jusqu'à la convention de l'O.N.U. de 1953, les lois ont toujours réglementé l'esclavage. D'abord pour donner une assise légale à l'autorité absolue des maîtres. Puis, pour faire une première et vaine tentative de limiter le droit absolu des maîtres par le « Code Noir » de mars 1685. Enfin pour limiter la trop brusque libération des esclaves par une réglementation faite par la convention de l'O.N.U. en 1953. Quarante ans après il y a encore 200 millions d'esclaves recensés. On a fidèlement appliqué le principe de l'O.N.U. sur la libération des esclaves : dès que possible et progressivement.

Les plus grands saints de l'Église ont défendu l'esclavage. Saint Augustin trouve le fondement de l'esclavage dans la Volonté Divine « en qui il n'est point d'injustice ». Et le maître incontesté de la théologie médiévale saint Thomas d'Aquin écrit textuellement : « L'esclave est la chose de son maître » et « Dans la relation entre maître et esclave la notion de justice ne s'applique pas ». Et saint Paul se réclame du Saint-Esprit qui par sa bouche ordonne aux esclaves de demeurer en leur état et rassure les maîtres : rien ne les oblige à affranchir leurs esclaves.

Pendant des siècles en toute légalité, des marchands d'esclaves Chrétiens et Musulmans ont déversé des millions et des millions de nègres dans les mines et sur les plantations des deux Amériques. Et en toute bonne conscience, car Dieu a créé les nègres simultanément avec les oiseaux et les reptiles et non le sixième jour en même temps que l'homme. Cet argument a été prêché avec le plus grand sérieux encore au XIXe siècle aussi bien par les pasteurs protestants que par les bons prêtres catholiques du Nouveau Monde.

L'Église n'a pas seulement justifié l'esclavage. Elle n'en a pas seulement défendu le principe. Elle l'a pratiqué à tous les échelons de sa hiérarchie. Du plus bas jusqu'au plus haut. Il n'est pas difficile de consulter des documents, des livres comptables ou des registres du passé. Ils révèlent d'une façon simple et directe, mais de façon impitoyable aussi, des vérités historiques. C'est ainsi qu'on apprend qu'un prêtre venu d'Ampurias, a acheté une esclave sur le marché de Perpignan, où la prieure du monastère de Saint-Sauveur a vendu à son tour une des esclaves de la communauté à un coutelier bien connu, établi dans la région. On apprend de même que le 4 mars 1488, le pape Innocent VIII reçut, à Rome, un lot de cent esclaves musulmans, offert par le roi d'Espagne. Le pape les distribua généreusement à ses cardinaux.

Pendant des siècles et jusqu'à une date toute récente, les femmes n'avaient pas le droit de chanter à l'Église pour célébrer la gloire de Dieu. Afin de ne pas être privée de voix de soprano, l'Église a fait castrer pendant des siècles des jeunes garçons pour se fabriquer des chanteurs à voix de femme. Les célèbres castrats de la Chapelle Sixtine, qui avaient atteint un très haut niveau de perfection dans leur art, étaient, comme tous les autres, des esclaves ayant survécu à l'opération horriblement douloureuse, faite sans anesthésie et dans les atroces conditions d'hygiène de l'époque.

Il a fallu une guerre sanglante en Amérique du Nord pour y mettre fin à l'esclavage. Peut-on croire une seconde que les Américains se sont entre-tués pour la dignité humaine des Noirs ?

Au XVI^e siècle les colons d'Amérique avaient réalisé une véritable extermination des Indiens. Exposés à la cruauté des Espagnols, exploités à mort dans les mines et les plantations,

leur nombre devint vite insuffisant pour assurer la main d'oeuvre nécessaire. La situation devenait dramatique, le progrès de la civilisation était menacé. C'est l'évêque dominicain monseigneur Bartholomée de Las Casas qui a trouvé la solution. C'est lui qui a eu l'initiative de combler les vides dans les troupeaux d'esclaves indiens d'Amérique, par des nègres. C'est à lui que l'Amérique doit le flux de bétail humain à peau noire que les bateaux des négriers déversèrent pendant des siècles sur son sol. Jusqu'à ce que les progrès de la technologie et l'évolution économique fassent s'affronter l'ancien système de production – à main d'oeuvre non rétribuée et exploitable sans limite – au nouveau – à main d'oeuvre rémunérée, de plus en plus exigeante.

La victoire de l'abolition allait dans le sens de l'évolution de la civilisation à technologie perfectible. À un moment précis de son évolution, un changement radical du système de distribution est devenu indispensable afin de répondre aux nouvelles possibilités de production. La production industrielle a provoqué des renversements révolutionnaires. Le changement des données des problèmes économiques a bouleversé des usages qui paraissaient définitifs, des règles immuables depuis les temps les plus reculés et des moeurs tellement anciennes qu'on n'aurait jamais pu imaginer qu'elles pourraient changer.

Qui a écrit quelque part : « C'est la révolution industrielle qui a fait élever l'homme à la dignité de consommateur. La production massive a forgé l'Homme Nouveau. Libre et Digne. Libre de choisir les produits et digne de les consommer » ?

Ah, oui ! C'était moi qui l'avais écrit autrefois... Car, jamais dans son histoire, l'homme n'a été libre. La liberté est une notion toute récente. Il y a très peu de temps encore elle définissait la situation de quelqu'un qui n'était pas un esclave.

L'idée qu'on puisse avoir *des* libertés n'était encore jamais venue à personne. La liberté de parole, par exemple, a été mentionnée pour la première fois en 1835. L'idée que l'on puisse avoir des droits du seul fait d'être un homme n'avait jamais effleuré l'esprit des penseurs, des juristes et surtout pas des chefs religieux. L'homme n'a jamais lutté pour la liberté. Sa liberté toute neuve n'est pas une conquête. C'est un cadeau, mais il est loin d'être désintéressé. Le libéralisme qui est aujourd'hui une philosophie politique universellement adoptée, n'est qu'une adaptation idéologique à une réalité économique. La logique d'action, l'efficacité et l'expansion de l'économie nouvelle exigeaient une modification radicale de l'ordre social et politique.

Depuis la déclaration des droits de l'homme de 1789, d'innombrables écrits ont glorifié les nouvelles doctrines. Tout cela n'est resté que littérature et rêverie au sujet d'un ordre social poursuivant le bonheur pour tous. La réalité, jamais dissimulée d'ailleurs par les économistes, c'est que le vrai moteur de l'économie libérale est et doit être l'intérêt personnel, privé, égocentrique. La libre concurrence n'a pas pour but de favoriser le partage du fruit de l'activité humaine en parts égales. Au contraire, le vrai stimulant se trouve justement dans l'inégalité, dans cette possibilité d'acquérir plus, de posséder plus que la part égale à celle des autres.

Ce stimulant s'est, en effet, révélé extrêmement efficace dans la production de richesses colossales. Seulement, cette surabondance n'a pas du tout assuré le bien-être de tous. Au contraire, la poursuite du bonheur pour tous n'a jamais été moins considérée comme une préoccupation primordiale. Les privilèges qu'assurait précédemment la seule naissance, sont remplacés par des privilèges acquis par le talent, les connaissances et le plus souvent par la simple débrouillardise et

le savoir faire. Quand ce n'est pas par des moyens peu avouables. L'égalité théorique des droits masque et fait oublier l'inégalité outrageante des moyens. Au début de l'ère industrielle cette inégalité affectait des classes. Aujourd'hui elle a creusé un fossé planétaire qui ne fait que s'approfondir : le nord et le sud de la planète connaissent un sort bien différent. Vingt pour cent de la population mondiale consomme quatre-vingts pour cent des richesses disponibles. Il s'agit d'une estimation globale réduisant les différences réelles à des moyennes. Or, ces différences réelles sont inimaginables. Elles n'ont aucune commune mesure avec les différences qui existaient entre les esclaves et les maîtres, au temps encore tout proche de l'esclavage.

– Oui, mais, aujourd'hui les hommes sont tout de même égaux. Un homme à notre époque ne peut plus en torturer un autre impunément.

CHAPITRE 4

L'HOMME CIVILISÉ

La torture est aujourd'hui une pratique scandaleuse, prohibée, réprouvée et réprimée avec indignation.

Pourquoi ? Pourquoi n'a-t-elle pas toujours été une pratique scandaleuse ? Pourquoi a-t-elle jamais fait partie de la réalité humaine ? Dans l'histoire de l'homme civilisé, la torture est une constante qui, comme l'esclavage et les massacres, n'a pas changé depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Dans l'histoire de la civilisation, avec l'apparition des lois écrites, la torture aussi a été réglemantée par les législateurs. Dans la Grèce aussi bien que dans la Rome antique la torture faisait partie de l'instruction judiciaire normale. Le Code romain interdisait d'y prendre plaisir. La loi prohibait la jouissance personnelle car la torture était un instrument judiciaire qui ne devait servir que pour les besoins de la justice. Mais la pratique de la torture juridique et politique n'a jamais cessé dans l'histoire. Elle a été redéfinie à différentes époques dans l'esprit du droit romain. Ce n'est que tout récemment qu'elle a été gommée de la procédure par les lois nouvelles qui l'interdisent. En réalité, elle fait toujours partie de l'instruction judiciaire habituelle.

Et, comme tout ce qui se fait à la gloire de Dieu, la torture est aussi devenue un art sacré entre les mains de l'Église. Un art avec ses règles et ses techniques qu'on n'a cessé de perfectionner au cours des siècles. La Sainte Inquisition a défini une méthodologie, codifié un art et élaboré des manuels à l'usage des inquisiteurs. Fondée en 1231, la Sainte Inquisition ne faisait que consacrer, organiser et généraliser une pratique chrétienne presque millénaire. En effet, l'histoire a retenu le nom de Priscillien, le premier chrétien à avoir été mis à mort par ses frères dans le Christ, pour crime de foi. En 305. Le premier...

La Sainte Inquisition a été une institution fondamentale dans l'histoire de la religion du Christ. Elle avait un rôle sacré à accomplir. Défendre la foi véritable. Son instrument favori a été, pendant six siècles, le bûcher.

L'homme civilisé est un être cruel. Son plaisir intime le plus constant, c'est de contempler la souffrance des autres. Et quand il en a le pouvoir, de faire souffrir les autres. De préférence ses semblables. La télévision et le cinéma répondent surabondamment à cette passion. Des milliards de personnes contemplant tous les jours les massacres, les sévices et les souffrances de leurs semblables que leur exhibent les écrans sous des prétextes innombrables. Le nombre d'actes de violence et de meurtres présentés *tous les jours* sur les écrans est incroyable. Les jeux de cirque dont se régalaient autrefois les braves Romains ne sont que des espiègleries comparés à ce qui se fait aujourd'hui. Pourtant, offrir aux foules le spectacle d'un festin avec au menu, des esclaves livrés aux bêtes féroces affamées, c'est déjà l'aboutissement d'une longue recherche dans le domaine des effets spéciaux. Les combats de gladiateurs, où des esclaves sélectionnés et spécialement entraînés aux arts martiaux, s'entre-tuaient pour le plaisir des

télé-spectateurs, étaient des manifestations à grande mise en scène d'un haut niveau. Le plus apprécié des Romains qui l'associaient à un besoin essentiel : « Panem et circenses ! » Du pain et les jeux du cirque.

En 1984, la commission des droits de l'homme de l'O.N.U. a adopté par consensus une convention sur la torture. Pour la condamner, il faut le préciser, et non pour en codifier l'usage ou pour en recommander telle ou telle technique particulièrement efficace, comme cela a été fait pendant des siècles. Cela ne se fait plus aujourd'hui dans nos pays. On ne torture plus les gens. Cela ne se fait plus ouvertement, sous la protection de la loi. Mais cela se fait encore, toujours, partout et dans nos pays aussi. La convention de l'O.N.U. de 1984 en est la meilleure preuve. Car, si les signataires de la convention s'engageaient à prohiber dans leur pays la torture sous toutes ses formes, c'est que la torture sous toutes ses formes y était encore pratiquée.

Faut-il énumérer tous les instruments de torture, toutes les techniques, toutes les méthodes ? Impossible ! Le sujet est inépuisable tant l'imagination de l'homme civilisé est, dans ce domaine, riche et fertile. Et de la femme civilisée aussi. Car les femmes aussi ont disposé de pouvoirs absolus. Elles ne se sont pas privées de les utiliser pour torturer leurs semblables. Dans l'antiquité comme de nos jours, en Europe comme en Asie. Et en France comme partout ailleurs.

Je ne parlerai pas des national-socialistes allemands. Je dirai seulement qu'on aurait pu croire que, après avoir atteint ce niveau-là de cruauté, de barbarie, de férocité, en un mot après avoir été à un tel degré inhumains, les humains se seraient ressaisis, affligés par la honte et le repentir. Pour ne plus jamais recommencer, pour que jamais plus des choses pareilles ne

puissent se reproduire. Eh bien non ! Ce n'est pas fini. Ça continue. Cinquante ans après Hitler, le racisme est encore toujours un argument politique clairement affiché par des leaders qui rassemblent des millions d'électeurs. Ça ne recommence pas. Ça ne s'est jamais arrêté.

L'histoire du racisme, c'est l'histoire de l'humanité. Partout et à toutes les époques, la haine raciale a guidé les hommes dans leurs affrontements. Mais, quand on veut parler du racisme, c'est l'antisémitisme qui s'impose comme exemple, tellement cette haine est ancienne, injustifiée, inexplicable et pourtant encore et toujours entretenue et ranimée par des guides politiques et religieux. Et le bon peuple les suit. Par millions. Wladimir Jirinovski a été suivi par 14 millions d'électeurs aux élections en Russie. Quatorze millions de Russes l'ont approuvé dans son programme qui prévoyait de nettoyer la Russie des Juifs et des Noirs, cet abcès, source de crimes et de corruption. « Les Noirs » englobant les Géorgiens, Azéris, Arméniens, etc... Et 14 millions de Russes déjà sont prêts à le suivre à la conquête des territoires allant de l'Océan Indien jusqu'à la Méditerranée pour bâtir la grande Russie. Il est convaincant :

« Adolf Hitler n'était qu'un caporal illettré. Moi j'ai deux diplômes universitaires. Je parle quatre langues... »

Mais d'autres arguments peuvent tout aussi bien entraîner la conviction des électeurs. Daniel Leskens, le chef de file du Front National à Anderlecht, en Belgique, s'est fait filmer alors qu'il se déboutonne calmement et urine sur des tombes juives en visant soigneusement les inscriptions en hébreu. Sa liste a recueilli 13,2% des voix.

Cela signifie clairement que 14 millions de Russes et 13,2% des électeurs d'Anderlecht, approuvent le massacre par

les national-socialistes, de six millions de Juifs en Allemagne et dans les pays occupés. Sur sept. Sur les sept millions de Juifs que comprenaient ces pays avant la guerre. Ils l'approuvent comme le font dans le monde entier tous ceux qui se regroupent derrière des leaders fascistes.

L'antisémitisme n'est pas un fait nouveau dans l'histoire de l'humanité. Les Juifs sont les souffre-douleur du monde civilisé depuis toujours. Le massacre commis par les National-socialistes est l'aboutissement d'une tendance plusieurs fois millénaire.

Pourquoi les Juifs ?

Comment se fait-il qu'on soit toujours sûr de trouver une audience attentive lorsqu'il s'agit de dénoncer ou d'accuser les Juifs ? En 1886 le livre « La France juive devant l'opinion » de Édouard Dumont a connu un succès unique dans l'histoire. Cent éditions dans l'année. Les chambres à gaz et les fours crématoires étaient déjà dans les esprits. Au fond des consciences.

Hitler n'a rien inventé, il n'a rien innové. Il a seulement osé refaire à notre époque et avec nos moyens modernes ce qui avait été fait tant de fois dans l'histoire. Et il a osé aller jusqu'au bout. Jusqu'à la solution finale. L'extermination totale et définitive des Juifs. S'il en avait eu le temps, s'il n'avait pas été vaincu, il l'aurait fait.

Au concile de Latran, en 1215, mille cinq cents prélats venus de tous les points de l'horizon chrétien, mille cinq cents parmi les plus hauts dignitaires de l'Église, ont décidé à l'unanimité d'imposer aux Juifs le port de vêtements et de signes pour les distinguer des autres et pour signaler leur

présence. Le chapeau conique, la couleur jaune, la rouelle, l'étoile de David, etc... furent les marques distinctives qui désignaient les Juifs à la risée » et à la vindicte des foules.

De 1215 à 1870, c'est l'Église Catholique et notamment les papes qui ont ordonné, organisé et légalisé la persécution des Juifs. Les ghettos existaient déjà depuis cinq siècles lorsque le pape Paul IV en légalisa l'institution en 1555 par son encyclique « Cum nimis absurdum ». Le Saint Siège a légalisé aussi l'enlèvement d'enfants des ghettos. Il est permis de douter que ce fut uniquement pour en faire des bons chrétiens (voir le chapitre « Castrats »... dans l'histoire de la musique). La Révolution Française de 1789 et l'Assemblée Nationale (1791) émancipent les Juifs. Mais la chute de l'Empire Napoléonien permet à la papauté le rétablissement juridique et matériel des ghettos. Elle l'impose jusqu'à la fin de sa domination en 1870.

Avant Hitler, les massacres des Juifs n'étaient pas encore légalisés, mais une loi universelle non écrite permettait au bon peuple de donner l'assaut au ghetto, pillant, violant et tuant à loisir sans que la force publique n'intervienne. Et même lorsque les massacres atteignent des proportions et prennent des formes monstrueuses. Aragon et Castelle en 1391, Francfort en 1614, Pologne de 1648 à 1658, Alger 1804, Casablanca 1907, Kichinet en 1903 et 1905 ne furent que les plus fameux massacres de masse, parmi d'innombrables autres.

Je cite l'Encyclopedia Universalis : « De 1933 à 1945 l'Allemagne nazie planifia et réalisa la renaissance accélérée du ghetto ». Et volume 8, page 582 : « ***La suppression physique de 6 millions de Juifs en Europe a donc couronné l'institution voulue et perfectionnée par les papes.*** »

Ce n'est pas Hitler qui a inventé l'antisémitisme. Hitler a été concret et pratique. Il a agi. Il a été conséquent. Il a fait suivre les flots d'encre par des flots de sang. Il a seulement accompli ce que contenait l'enseignement et la philosophie de l'Église. Et ce qu'avaient commencé bien avant elle les Perses et les Babyloniens au VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Les persécutions et les déportations massives avec tout ce que ça comprend comme massacre, pillage et tyrannie. Et ce qu'avaient continué les Grecs et les Romains.

Pourquoi les Juifs ? Que leur reprochait donc le chœur des auteurs du monde Gréco-Romain ? Apion d'Alexandrie, Cicéron, Sénèque, Tacite ? Apollinius Molon a écrit la première « Diatribe contre les Juifs ». Il n'a fait que mettre noir sur blanc ce qui était déjà depuis longtemps la vérité sur les Juifs dans l'opinion de tout le monde. Les fours crématoires étaient déjà au fond des consciences. Édouard Dumont a eu des prédécesseurs illustres aussi bien dans l'antiquité que tout au long de l'histoire. Voltaire, Martin Luther, Schopenhauer et tant d'autres ont préparé ce que Hitler n'a fait que continuer. Et qu'il a essayé d'achever. Les fours crématoires au fond des consciences attendaient d'être embrasés depuis deux mille huit cents ans. Hitler n'a fait que ranimer la flamme. Il a essayé de mener à bon terme une entreprise millénaire. Pourquoi les Juifs ?

Et pourquoi depuis des millénaires, dans toutes les civilisations, dans toutes les sociétés, une moitié de l'humanité opprime-t-elle l'autre ? De plein droit. C'est un droit sacré, garanti par toutes les traditions, par toutes les religions et par les lois écrites de tous les pays civilisés de toutes les époques.

Une moitié de l'humanité opprime l'autre. La domine, l'exploite, l'utilise, l'écrase. Les formes ont changé un peu au

cours des millénaires. Les justifications philosophiques, juridiques et religieuses aussi. Le fait demeure. Une moitié de l'humanité opprime l'autre de plein droit.

L'homme opprime la femme. Au nom de l'ordre immuable de la nature, au nom de la loi, et surtout au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

Ce qu'était le sort de la femme dans les temps préhistoriques, nous ne pouvons pas le savoir. Par contre, les premiers documents historiques déjà ne nous laissent aucun doute à ce sujet.

La civilisation a créé entre les humains des relations qui n'existent nulle part ailleurs dans la nature. La liberté d'action qu'il découvre à mesure que sa conscience s'éveille, met l'homme civilisé devant des choix que le seul instinct naturel n'aurait jamais envisagé. Nulle part dans la nature on ne peut voir à l'oeuvre ce qui est propre au seul homme civilisé : la volonté de détruire l'autre afin de s'assurer, non pas les moyens de sa propre existence, mais le pouvoir, la puissance, la domination et la jouissance des biens. C'est une avidité à laquelle aucune possession ne peut mettre fin. Ni aucune victoire, aucun asservissement, dévastation, anéantissement, massacre, extermination...

Seul l'homme dans toute la nature est insatiable. Lui seul a besoin de lois pour restreindre sa liberté et l'empêcher de donner libre cours à la violence, la brutalité et l'injustice. Les révolutionnaires de 1789 revendiquaient la liberté et l'égalité au nom d'un droit naturel alors que l'Église le leur refusait pour défendre les privilèges de la noblesse en s'appuyant sur le droit divin. Et depuis les premières lois écrites de l'histoire, les lois ont toujours eu besoin d'être justifiées. Elles sont l'oeuvre des

dieux ou faites sous leur patronage. Pour la simple raison qu'il n'y a pas de lois dans la nature, justement. Toutes les lois sont contre nature car elles ne concernent que les problèmes créés par la civilisation. Et c'est la civilisation qui a enfermé la femme dans une servitude sans exemple dans le monde des vivants.

Au nom d'un droit divin, l'homme civilisé a réduit la femme au rang de chose. Il en a fait sa propriété. Les dix commandements que Moïse reçut de Dieu définissent clairement le statut de la femme : « Tu ne convoiteras pas la maison de ton voisin, ni son champ, ni son boeuf, ni sa femme, ni son âne ». Et les premières lois écrites lui en assurent la possession exclusive.

Dans le code de Hammourabi, qui, lui aussi, a reçu les lois d'un dieu (XVIII^e siècle avant notre ère) l'adultère du mari n'entraîne aucune sanction. L'adultère de la femme par contre, est puni de mort par noyade. Mais le mari pouvait pardonner. La répression de l'adultère est l'exercice d'un droit par le mari qui peut y renoncer. Et la loi hébraïque ne faisait aucune différence entre une femme adultère ou une femme violée. Dans les deux cas elle était mise à mort par lapidation. Car l'homme était irrévocablement déshonoré.

Si le christianisme n'applique plus avec autant de rigueur la loi hébraïque, son attitude envers la femme n'en a pas changé pour autant. Pour toutes les grandes religions et surtout pour l'Église chrétienne, la femme est impure. Dans le premier épître à Thimotée II, 12-15, saint Paul l'a clairement expliqué : la seule façon pour elle d'être sauvée est de devenir une épouse vertueuse. Sans quoi « *la femme est souillure* ». Cette attitude de l'Église chrétienne a déterminé et maintenu la position de la femme dans la société chrétienne. En soi la femme n'est rien.

C'est en fonction de ses rapports avec l'homme qu'elle est honnête, respectable, vertueuse ou perdue, débauchée et immorale.

Saint Jean Chrysostome, ce saint dont la parole est encore toujours d'or pour l'Église, dit textuellement : « Entre toutes les bêtes sauvages, il ne s'en trouve pas de plus nuisante que la femme ». Et saint Clément d'Alexandrie dit à son tour : « Toutes les femmes devraient mourir de honte à la pensée d'être nées femme. »

Saint Thomas d'Aquin, docteur de l'Église (titre qui lui fut conféré en 1567, deux siècles après sa canonisation) a laissé une oeuvre éthico-théologique impérissable. Il existe encore une chaire de philosophie thomiste dans les universités. L'Église n'est donc pas prête à le désavouer. Pourtant il a donné son approbation et sa caution aux moines de Perpignan qui avaient ouvert un bordel. Il leur a donné sa bénédiction en qualifiant le bordel de « oeuvre sainte, pie et méritoire ». C'était une approbation théorique et sacerdotale, car en pratique les braves moines de Perpignan n'en avaient pas besoin. Ils n'avaient qu'à suivre l'exemple. Des évêques et même des papes étaient des tenanciers de bordels : Jules II, Léon X, Clément VII, etc...

Et ce ne sont pas les saints de l'Église qui les auraient désapprouvés. Saint Augustin a dit : « Les prostituées sont dans la cité ce qu'un cloaque est dans un palais. Supprimez le cloaque et le palais deviendra un lieu infect. » Ce sont les femmes perdues qui doivent servir de soupape de sécurité afin que les femmes honnêtes ne soient pas violées par les hommes qui eux, ne peuvent être malhonnêtes, mais ont des besoins qu'ils doivent satisfaire. C'est le même saint Augustin qui avait établi un catalogue contenant 88 hérésies. Car l'Église a

toujours sévèrement protégé ses vérités et combattu l'hérésie par tous les moyens. Elle veille depuis toujours attentivement à chaque iota de son enseignement. Et cet enseignement est exprimé de la façon la plus claire par les hommes que l'Église a reconnus comme ayant atteint le plus haut niveau de perfection chrétienne, de sagesse et de connaissance. Et auxquels elle a conféré la dignité de saint. La même que possède le Saint-Esprit. Enseigner que la femme est souillure, qu'elle est, entre toutes les bêtes sauvages, la plus nuisante, qu'elle devrait mourir de honte à la seule pensée d'être née femme, n'est pas une hérésie pour l'Église qui n'a pourtant pas hésité à exterminer jusqu'au dernier les Adamites, les Vaudois, Albigeois, Picards, Turlupins, Anabaptistes et tant d'autres.

Jusqu'à nos jours, l'attitude de l'Église envers la femme n'a pas changé. Ce n'est pas un oubli. La femme est impure pour l'Église. Elle l'a dit et répété de mille façons. Elle n'a jamais caché sa répugnance pour le sexe de la femme. Il était inadmissible que le Fils de Dieu eut pu transiter en naissant par le vagin de sa mère. Le concile de Latran a donc décidé que Jésus avait été conçu par l'opération du Saint-Esprit et qu'il était né de même. Le sein de la Vierge étant resté fermé. Le sein, car on ne peut parler d'utérus ou de vagin : ces choses sales. L'Église n'a jamais changé son attitude envers la femme. Le dogme de l'immaculée conception est un dogme de notre époque. Il a été voté à l'unanimité en 1872, celui de l'Assomption en 1950 ! Ils dépouillent enfin la mère du Fils de Dieu de tous ses attributs féminins.

Que dire des traditions et des coutumes, des pratiques et des enseignements religieux et culturels depuis les temps les plus anciens ? En civilisation on mutilé les femmes depuis le temps des pharaons jusqu'à nos jours. Toutes les femmes égyptiennes dont on a conservé la momie avaient subi l'ablation

du clitoris. Cléopâtre aussi. Il y a aujourd'hui même des centaines de millions de femmes qu'on a mutilées ainsi au nom de la culture et de la tradition. Et il y en a 80 millions dont le sexe est réduit à sa plus simple et indispensable dimension : un petit trou. Après excision des petites lèvres, suivie de la suture des grandes lèvres condamnant la femme à vivre avec un corps qui n'a pas plus de sexe qu'un poupon en celluloïd. Cela se fait aujourd'hui en clinique. Ce sont des opérations chirurgicales faites par des médecins qui « s'abstiennent » de toute ingérence dans le domaine social et culturel dont relèvent ces coutumes traditionnelles. Toutes les 6 secondes, nuit et jour le sexe d'une femme est mutilé quelque part dans le monde. En Afrique aussi bien qu'en France, en Asie aussi bien qu'aux USA.

La femme est toujours au service de l'homme. Elle lui sert à satisfaire ses besoins sexuels. Sur fond d'amour et de tendresse, pourquoi pas ? Seulement, c'est la femme qu'on gave de pilules et qu'on maltraite par des artifices pour éviter la grossesse. C'est elle enfin qui avorte, qui tue son bébé parce que l'homme ne ferait jamais la moindre chose qui pourrait déranger son plaisir sexuel. C'est son droit. Depuis toujours.

Les premières lois déjà et toutes celles qui les ont suivies pendant quatre millénaires confirment le droit exclusif de l'homme à posséder la femme. Il la prend vierge. N'ayant jamais servi et ne devant jamais servir qu'à lui seul. Aussi, l'ultime outrage infligé à un homme consiste à violer sa femme. C'est l'injure suprême que le vainqueur fait subir à l'ennemi vaincu. Dans l'Antiquité aussi bien qu'aujourd'hui.

La nature ne connaît pas de civilisation. Elle ne connaît ni viol, ni torture, ni esclavage, ni prostitution, ni asservissement, ni domination. Rien de tel n'existe dans la nature. C'est l'homme civilisé qui viole la femme. Lui seul

pénètre par la violence le corps de la femme, malgré sa résistance, malgré ses protestations, malgré ses implorations. Le singe ne s'accouple jamais avec la femelle sans qu'elle l'y invite et sans qu'elle veuille coopérer. C'est en ça aussi que l'homme est tellement différent du singe. Car l'homme viole. Et ce ne sont pas des accidents, des cas isolés. A Nankin, en 1937, les soldats japonais violèrent plus de mille femmes par nuit. Il y a quelques années les soldats pakistanais violèrent en neuf mois près de 400.000 femmes bengalis. On ne connaît pas le nombre exact de femmes violées par la glorieuse Armée Rouge lors de la dernière guerre mondiale. Les estimations varient du simple au double. Un million et demi à trois millions. Certainement beaucoup moins que les Américains en ont violé au Viêt-nam, ou alors le secret a été bien gardé. Et en ce moment même en Bosnie ça continue. Comme partout ailleurs où il y a des hommes en armes. Des hommes en rien différents des autres mais détenant la puissance que donnent les armes. L'homme le plus ordinaire devient alors extraordinaire, un homme qui détient le pouvoir de vie ou de mort et qui viole. Impunément.

Quoique, à y regarder de plus près, le viol n'est pas un crime que la loi poursuit implacablement comme le vol ou le meurtre. En 1971, à New York, il y eut 2415 plaintes fondées pour viol. Il y eut 1085 hommes arrêtés. 34 inculpés, 18 condamnés. Or, au moins une femme violée sur deux ne porte pas plainte, ce qui signifie que seul un viol sur 267 est puni. Car partout dans le monde, le préjugé favorable va au criminel et non pas à la victime. Le viol est un crime de violence. Le seul où la loi exige de la victime qu'elle résiste, sans quoi il n'y a pas de crime.

Ce sont les hommes qui ont fait les lois. Ce sont eux qui les font appliquer. Comment les juges pourraient-ils condamner un homme tout en sachant pertinemment que la femme est

secrètement ravie de faire l'amour sous la menace d'un couteau ? Car tous les hommes savent depuis toujours ce que Sigmund Freud a finalement démontré scientifiquement.

Sigmund Freud a démontré scientifiquement que la femme est masochiste par nature et qu'elle sollicite le plaisir de la douleur. Elle le cherche. Et Freud l'explique scientifiquement : l'expression de la maturité sexuelle de la femme c'est le masochisme. C'est l'aboutissement de l'organisation génitale définitive d'où dérivent naturellement les situations caractéristiques de la féminité : subir le coït, accoucher, être maltraitée, battue et violée. Et Freud affirme que les femmes adorent souffrir, sans quoi elles n'éprouvent pas de plaisir sexuel.

Freud a démontré scientifiquement que la femme souffre de ne pas avoir de pénis, cet élément essentiel qui l'empêchera à jamais d'être l'égale de l'homme. Dès son enfance elle éprouve l'envie du pénis. Envie qui ne la quittera jamais et dont les conséquences psychiques sont multiples. Un sentiment d'infériorité s'installe chez la femme qui reconnaît sa blessure narcissique. Très jeune, elle prend conscience de son infériorité et en souffre toute sa vie. Aussi, affirme Freud, l'ambition chez une femme n'est autre chose qu'une névrose destinée à remplacer le pénis absent.

Nous avons vu ce qu'était la femme pour la religion. Nous venons de voir ce qu'elle était pour la science. Cette science, aujourd'hui en plein essor, est un immense édifice construit sur les dogmes énoncés par Sigmund Freud. Que dire d'un homme qui a passé sa vie à étudier scientifiquement le psychisme humain sans comprendre que l'aboutissement de l'organisation génitale définitive aussi bien chez la femme que chez l'homme, l'expression de la maturité sexuelle aussi bien de

la femme que de l'homme, c'est le bonheur de la tendresse partagée ? Qu'il est passé à côté de la vie dans ce qu'elle a de plus beau et de plus précieux. La tendresse partagée. La poésie des corps, l'amour de deux êtres qui s'embellit d'un amour nouveau, encore plus grand : l'amour du tout petit qui va naître. Qui naît, qui grandit, qui vit et qui illumine notre vie, par sa seule présence. Et que la civilisation, par notre consentement, par notre faute, nous dérobe progressivement pour en faire un étranger à la vie, un éternel insatisfait, un inadapté à une civilisation inadaptable à la vie. Ou un soldat. Qui part à la guerre pour tuer et se faire tuer.

CHAPITRE 5

LA GUERRE

L'êtré vivant est de la matièrre hautement organisée. La mort est un retour à l'état de matièrre brute. Mais la mort de l'individu n'est pas une perte dans la nature. Au contraire, c'est un nouvel élan de vie pour d'autres individus, d'autres êtrres vivants. La condition de vie des uns est la mort des autres. Et surtout, la mort est le grand facteur de progrès du monde des vivants. La condition première de l'évolution des espèces est la disparition des individus qui, pourtant ont chacun une profonde horreur de la mort. La vie même, depuis ses formes les plus élémentaires jusqu'aux plus hautes aspirations de l'homme, est un effort contre la mort. L'activité primordiale de toute vie est la lutte incessante contre les innombrables agressions du monde extérieur et des autres êtrres vivants. Préserver sa vie. Tuer les autres pour vivre. C'est la grande loi de la nature. Chaque espèce animale est pourvue de moyens de défense contre les armes de ses prédateurs : le camouflage, la fuite, la protection par une carapace etc. Les moyens de défense sont innombrables. Les armes des agresseurs aussi. Pourtant, il n'y a pas de combat dans la nature. L'animal a une connaissance instinctive aussi bien de l'utilisation de ses propres armes que des points faibles de sa victime. L'issue est connue d'avance :

c'est toujours le plus fort qui attaque le plus faible, le vainqueur est toujours l'agresseur.

Le combat est le propre de l'homme. Avant l'apparition de l'homme dans les forêts vierges de la préhistoire, le combat était une chose inconnue. La gazelle ne combat pas le tigre, la grenouille ne se bat pas avec le héron. La fuite a toujours été le seul moyen pour la victime de préserver sa vie. C'est l'homme, aussi dépourvu de moyen de défense naturel qu'un ver de terre, qui introduit un comportement nouveau entre les espèces et les individus. Il se retourne contre son agresseur. Il lui fait face pour le combattre. Il se dresse sur deux jambes et ose s'opposer au plus fort que lui, pour le vaincre ou périr. Rejeter l'ordre établi dans la nature, se révolter contre le monde tel qu'il a toujours été, se lancer dans le combat à mort, il faut pour ça certaines qualités autres que la force physique. Ces qualités ont pour nom : courage, virilité, dignité, esprit de sacrifice. Ce sont celles qui ont fait de l'homme un Homme.

Dans la lutte pour la survie au sein de l'univers de la Nature, l'homme est le grand vainqueur. Pourquoi en est-il arrivé à retourner ses armes contre ses semblables ? Comment se fait-il qu'il en soit venu à utiliser ses qualités les plus nobles et ses facultés exceptionnelles d'intelligence et d'inventivité pour faire la guerre, je ne sais pas. Pourtant la guerre est là. C'est un fait qu'on peut constater partout. Et ce, depuis les temps les plus reculés.

On doit tuer pour vivre. À chaque instant de notre existence nous tuons des êtres vivants qui ont le même amour de la vie que nous, et la même horreur de la mort. Les microbes, les insectes, l'herbe, les légumes, les animaux meurent pour que nous puissions vivre. C'est comme ça, parce qu'il le faut.

Rien ne peut justifier la guerre. Tuer des hommes en faisant la guerre n'est pas une nécessité biologique. Ce n'est pas un facteur de survie de l'espèce ou des individus, ce n'est pas un facteur d'évolution du grandiose phénomène de la vie. Il s'agit d'une maladie de la civilisation, d'une perversion *civilitique*. Ça relève de la psychopathologie collective. Il existe bien une conscience collective, il existe bien une pathologie de la conscience. Il existe aussi une psychose délirante collective chronique dont souffre la civilisation : la guerre.

Il y a toujours une raison pour faire la guerre. Ces raisons paraissent évidentes aux belligérants. Elles font partie d'un système cohérent impliquant une volonté d'action inébranlable, soutenue par une argumentation irréductible, lucide, pénétrante et contagieuse, par une conviction inébranlable de détenir la vérité et d'être d'une entière bonne foi. Mais un paranoïaque a lui aussi un système parfaitement cohérent. Ce n'est qu'à l'examen de la valeur des arguments, de l'objet de la foi ou de la vérité qu'un psychiatre reconnaît le système, par ailleurs parfaitement cohérent, du malade mental. Or, les critères pour en juger ne sont pas des absolus. Ils dépendent de l'époque, de la civilisation, des moeurs, des coutumes, des croyances et des connaissances admises du moment.

Le cannibalisme par exemple fut une institution sociale, réglementée, avec son rituel et sa philosophie. Il représentait une raison majeure de faire la guerre, depuis la préhistoire jusqu'à une époque encore récente, dans certaines régions du monde.

Une autre raison majeure pour faire la guerre fut la délivrance de la Terre-Sainte. Les croisades furent la manifestation concrète d'un processus logique, inhérent à un système parfaitement cohérent. À condition de faire abstraction

de la contradiction de la doctrine chrétienne, base de tout le système, avec la violence et le meurtre. À condition de ne pas tenir compte de l'incohérence fondamentale propre à toutes les guerres, qui consiste à envoyer à une mort certaine ses propres enfants lorsqu'ils arrivent à l'âge d'être capables de tuer; de ne pas tenir compte du fait qu'une guerre est toujours une atroce catastrophe pour tous les belligérants, qu'elle qu'en soit l'issue.

La conquête de territoires a été, à toutes les époques, une raison majeure de faire la guerre. Avec une constante à toutes les époques : l'aberration de l'appropriation nominale de ce qui en fait ne peut appartenir à personne. Appropriation toujours payée par le sacrifice de ses propres enfants.

Qu'y a-t-il de commun à la guerre cannibale, à la guerre Sainte, à la guerre de conquête, de libération, d'indépendance, et à toutes les guerres du passé et de l'avenir ? Un système cohérent de justification du type paranoïaque caractérisé soutenant un comportement aberrant, destructeur et autodestructeur d'une violence meurtrière sans limite.

Il n'y a pas de guerres dans la nature. La guerre est une maladie de la civilisation. Et c'est une maladie mentale. On peut imaginer de reporter à l'échelle de l'individu le comportement des nations ou des états et leurs systèmes de logiques et de motivations. Aucun psychiatre ne s'y tromperait : tous les symptômes les plus classiques de la démence y seraient réunis. Cet individu serait déclaré fou dangereux et enfermé à vie dans un asile d'aliénés.

L'histoire de l'humanité, c'est une histoire de fous. Un simple regard lucide suffit pour le comprendre immédiatement. On ne peut que s'en étonner ou le regretter. Oh, cela a été fait aussi, à toutes les époques. Mais ça n'a jamais ralenti le moins

du monde le perfectionnement des armes pour les guerres futures. L'art de la guerre est passé au stade de l'industrie de guerre pour en arriver à la science du plus haut niveau. Au service de la guerre.

CHAPITRE 6

LE COMMENCEMENT

DE

LA FIN

Le 6 août 1945

J'avais vingt ans, et déjà toute une vie derrière moi. J'étais dans la rue. Un taxi se déplaçait lentement et un homme, debout sur le marchepied (eh oui ! il y avait encore des automobiles à marchepieds !) hurlait d'une voix déjà rauque : « Les Américains ont fait sauter toute une ville japonaise avec une bombe atomique. Une seule bombe, une ville détruite à 100% ! » Les gens se précipitaient vers le centre où un haut-parleur diffusait la nouvelle. Le journal venait de sortir. On se l'arrachait. La grande place était noire de monde. La radio reprenait inlassablement la nouvelle en ajoutant de temps en temps les derniers détails. Entre les diffusions de l'annonce, on passait des disques de Glenn Miller. Les gens dansaient avec frénésie en scandant : « Bye Bye Hiroshima » ou bien « Hiroshima Boum-Boum ! »

Moi, je savais déjà. J'étais un vieillard, j'avais courbé l'échine, je tremblais, résigné, le regard fuyant. Je savais que je venais de perdre la guerre. La mienne. Le dernier espoir qui me restait encore, malgré tout, venait de s'écrouler.

Dans un effondrement dramatique, j'avais déjà perdu la foi qui vivait en moi et qui me faisait vivre. Le communisme, les camarades, l'Armée Rouge, la dignité humaine, la liberté... Il restait quand même quelque part un îlot d'espoir intact. La science, les scientifiques. La science, les scientifiques... au service de la destruction de la vie humaine. J'avais tout perdu. Je me sentais trahi par l'humanité.

J'ai continué le combat. Je continue encore. C'est ça le propre de l'homme. Lutter jusqu'au bout. Ça fait cinquante ans que je sais que je lutte sans espoir. Je continue.

Pourquoi ? Comment en sommes-nous arrivés là ?

Au début du siècle déjà, on avait conclu que les étoiles, y compris le soleil, libéraient leur énorme énergie par un processus nucléaire. Dans les années trente, Hans Bethe a expliqué le processus thermonucléaire qui se déroule dans des conditions de pressions énormes et de températures très élevées au centre des étoiles.

Il faut des dizaines de millions de degrés pour que se réalise la fusion de l'hydrogène en hélium. Or, il y avait de fortes chances qu'en déclenchant une explosion atomique par fission, on atteigne des températures dépassant 100 000 000 de degrés. Il n'était donc plus impossible de réunir sur terre les conditions nécessaires à la mise à feu d'un processus thermonucléaire. C'était ça le rêve de Enrico Fermi : « Start something similar to the reactions in the sun ». Faire partir des réactions semblables à celles qui se passent dans le soleil. C'était d'abord son rêve. C'est devenu ensuite son ambition, puis la plus gigantesque entreprise de recherche scientifique de tous les temps. Que le chemin le plus court pour atteindre cet

objectif passait par la réalisation de la bombe atomique puis de la bombe à hydrogène, n'a jamais gêné Fermi ni aucun des scientifiques qui se sont acharnés sur cette recherche.

La réalisation de la bombe atomique à fission a été l'objectif prioritaire : d'abord parce que c'était l'armée qui payait; mais aussi parce qu'elle était indispensable pour la mise à feu du processus thermonucléaire. Cependant, même pendant la guerre, un groupe de scientifiques de Los Alamos travaillait directement sur la fusion thermonucléaire sous la direction de Edward Teller. Toujours avec une bombe en vue. Une bombe, seul moyen réaliste pour déclencher les réactions thermonucléaires qui se produisent dans le soleil.

Mais, contrairement aux expériences préalables que Fermi avait réalisées à l'université avec les moyens du bord, la réalisation d'une bombe atomique nécessitait l'intervention de l'État et concernait l'armée.

Il faut savoir que Franklin Roosevelt a été réélu pour la troisième fois sur la base d'un programme qui affirmait : « Pas de troupes américaines outre-Atlantique ». L'Amérique ne voulait résolument pas s'engager dans la guerre. Convaincre le président d'autoriser une recherche dans l'intérêt tout à fait improbable de l'armée, et débloquer des crédits gigantesques pour vérifier des hypothèses, était absolument impensable. Les scientifiques à cette époque-là ne voulaient certainement pas tester leurs bombes sur des villes japonaises ! Ils voulaient continuer leur recherche. Il y avait une probabilité extrêmement faible pour qu'ils la réalisent jamais. Mais ce n'est jamais cela qui a arrêté les scientifiques dans leurs investigations. C'est bien cela qui fait de la recherche scientifique ce qu'elle est. On cherche. Un point. C'est tout.

Et pendant un moment, ils ont cherché comment convaincre Roosevelt. Ils n'avaient pas d'arguments concrets, pas de plans, pas de programme, seulement une possibilité théorique démontrée. Et une probabilité de réussite dont il valait mieux ne pas parler. Il leur fallait remplacer les arguments par une caution crédible. Einstein ! Seul Einstein pouvait faire le poids. Szilard s'en chargerait.

La lettre de Einstein

– Daran habe ich gar nicht gedacht.

– À ça, je n'y avais pas du tout pensé, répondit Einstein à Szilard (Leo Szilard des radioéléments et rayonnements ionisants – effet Szilard, vous connaissez ?).

À cette époque, Einstein n'avait pas encore entendu parler de la possibilité de réaliser une réaction en chaîne. C'est Szilard qui lui a parlé de la deuxième expérience à neutrons de la Columbia et des calculs menant vers une réaction en chaîne avec l'uranium et le graphite. Il en a néanmoins compris immédiatement les implications. Et il s'est tout de suite déclaré prêt à faire tout ce qu'il était nécessaire de faire.

Dans quel but ? Tout le problème est là. Les scientifiques avaient une irrésistible envie de continuer leur recherche. Au stade où ils étaient arrivés, il leur fallait des moyens autrement plus importants que ceux dont ils disposaient. Il leur fallait intéresser l'État à leur recherche, autrement dit le président des USA, Fr. Roosevelt. C'est Einstein qui a accepté de donner l'alerte pour éveiller l'intérêt du président, tout en sachant parfaitement que c'était une fausse alerte. Aucun autre des grands scientifiques de l'époque n'aurait consenti à se rendre ridicule en intervenant auprès du président sur base d'arguments

aussi faibles et aussi improbables. Einstein était complètement libéré de la peur du ridicule, qui est la hantise de la majorité des scientifiques. Il a donné sa caution à une tromperie organisée pour amener Roosevelt à approuver et à donner les moyens de lancer la recherche pour réaliser la bombe atomique.

Einstein s'en est mordu les doigts, après : « J'ai commis la plus grande erreur de ma vie quand j'ai signé cette lettre au président Roosevelt, même s'il y avait *une certaine justification* à le faire ». Les mots *une certaine justification* en disent assez long. En fait, cette justification n'était certainement pas le risque que les Allemands réalisent la bombe atomique. Einstein le savait parfaitement et les autres scientifiques aussi bien. L'Allemagne n'avait pas les cerveaux nécessaires à une telle entreprise, où il s'agissait de mener à bien une réalisation sans avoir la moindre idée de la façon dont il fallait s'y prendre et où il y avait à résoudre des problèmes absolument imprévisibles dans les domaines les plus divers. Il était évident que seul un travail coordonné d'une équipe de scientifiques du plus haut niveau pouvait, en comptant beaucoup sur la chance, avoir quelque espoir de dépasser le stade du rêve et du roman d'anticipation. Il y a une différence fondamentale entre la science faite et la science qui se fait. Seuls les chercheurs savent vraiment ce qu'est la recherche et de quel nombre aberrant de facteurs en dépend l'aboutissement. Et pour entreprendre celle-là, il était clair que l'Allemagne n'en avait pas les moyens matériels non plus.

Après le départ de ses plus grands scientifiques, il y avait encore en Allemagne Otto Hahn qui avait découvert, entre autres, le protactinium en collaboration avec Lise Meitner. Lise Meitner a été obligée de fuir le régime de Hitler. Et c'est avec Fritz Strassman que Hahn découvre la fission de l'uranium et du thorium. Il pressent alors (l'expression est de lui !) la possibilité

de l'application de sa découverte à des fins militaires, tout en espérant, comme en témoignent ses publications, que celle-ci soit irréalisable. Ce n'est certainement pas cet homme-là qui se serait acharné à diriger la recherche en vue de la réalisation de la bombe atomique au profit d'un régime qu'il abhorrait. Il a toujours été catégoriquement opposé à cette recherche, ce qu'il a confirmé aussi après la guerre, en avril 1957, en signant avec dix-sept autres physiciens de l'Allemagne fédérale, une déclaration refusant de coopérer de quelque manière que ce soit au développement des armes atomiques. Mais à l'époque de la découverte du phénomène de la fission de l'uranium la possibilité de son utilisation militaire n'était que purement théorique. Ce qui alors pouvait être imaginé comme arme atomique se classait au niveau des engins d'un Jules Verne de troisième catégorie.

Einstein a donné sa caution afin de convaincre Roosevelt. Il a apposé sa signature sur plusieurs projets de lettre au président, composés par Szilard et d'autres. Szilard n'a jamais caché qu'il lui fallait vaincre une résistance intérieure pour participer à la manipulation du président. Selon ses propres termes, il se considérerait très satisfait de ne pas paraître trop stupide dans toute cette affaire.

Pour être reçu par un président des USA, il ne suffit pas de demander un rendez-vous. Pour soumettre un projet au président, même la caution d'un Einstein ne suffisait pas. Il leur fallait trouver un intermédiaire dans l'entourage de Roosevelt. Et ils ont trouvé l'homme qu'il leur fallait. Alexander Sachs, quarante-six ans, docteur en biologie et expert prestigieux en droit, sociologie, philosophie et sciences économiques. C'est lui qui rédigea les textes économiques des discours de Roosevelt lors de sa campagne électorale en 1932. Il est resté, avec d'autres, un conseiller personnel du président. Il s'est engagé à

soumettre le projet à Roosevelt, parfaitement conscient de la hardiesse effrontée de la manoeuvre. Opinion partagée par Szilard qui a déclaré à Einstein : « Cela ne peut causer aucun mal d'essayer ».

Sachs a, par la suite, déclaré textuellement : « Szilard et Einstein étaient d'accord que j'étais la personne qu'il fallait pour rendre intelligible à Roosevelt le matériel scientifique élaboré. *Aucun scientifique n'aurait pu le lui vendre* ».

Et, en effet, il a réussi à lui vendre l'article en se servant de trucs et de boniments dignes d'un camelot des grands boulevards parisiens. Mais il s'est bien gardé de lire au président la lettre de Einstein ! Et surtout pas le mémoire technique rédigé par Leo Szilard.

Non. Il lui a d'abord raconté l'histoire d'un jeune inventeur américain qui, dans une lettre, proposait à Napoléon de lui construire une flotte de navires capables de naviguer sans voiles et d'attaquer les Anglais par tous les temps. Napoléon s'est esclaffé : « Des navires sans voiles ? Bah ! Débarrassez-moi de votre visionnaire ! »

Et Sachs de conclure : « Le jeune inventeur était Robert Fulton ! » Roosevelt a ri. Il riait facilement. Avant de laisser continuer son interlocuteur, il a fait apporter une bouteille de cognac « Napoléon » de sa réserve familiale. Ils ont trinqué puis Sachs lui a lu un résumé de sa propre composition, sur les possibilités de l'utilisation de l'énergie nucléaire. Cet exposé de huit cents mots (à peine deux pages !) a été rédigé par Sachs seul. Ni Szilard ni Einstein n'en connaissaient l'existence. Sachs était parfaitement conscient que des documents scientifiques, où l'information était noyée dans un langage plein de

restrictions, d'incertitudes et d'hypothèses, n'auraient eu aucune chance d'emporter la conviction du président.

« Je suis un économiste, pas un scientifique ! » déclarait Sachs en s'arrogeant de ce fait le droit de présenter à Roosevelt sa propre version du problème de la fission. Et il a puisé son argumentation dans la littérature de vulgarisation au parfum de science-fiction.

Il lui a fait d'abord entrevoir la possibilité d'une production de l'énergie à des fins industrielles, puis de la création d'un matériel nucléaire à usage médical et en troisième lieu seulement celle de bombes d'une puissance inouïe. Et tout de suite il a envisagé le côté pratique de la recherche à faire. S'arranger avec la Belgique pour l'uranium. Faire casquer l'industrie américaine et les fondations privées pour payer la note de la recherche extrêmement coûteuse. Désigner des individus et des comités pour maintenir une étroite liaison entre les scientifiques et l'Administration. Il avait déjà tout prévu.

Il a terminé son exposé en lisant au président des passages d'une conférence de Francis Aston intitulée « Quarante ans de théorie atomique ». Cette conférence, destinée au grand public, datait de 1936 et n'était fondée que sur des hypothèses, la fission nucléaire n'ayant été découverte qu'en 1939. Aston y ridiculisait l'un de nos ancêtres préhistoriques qui s'opposait à cette innovation qui consistait à cuire les aliments et qui soulignait les graves dangers de l'usage de cette récente découverte qu'on a appelé : le feu.

Et Sachs a beaucoup insisté sur les dernières phrases de la conférence de Aston : « Personnellement, je pense qu'un jour l'homme va réaliser la libération de l'énergie sub-atomique et qu'il en contrôlera la puissance quasi infinie. Nous ne pouvons

pas l'empêcher de le faire. Nous ne pouvons qu'espérer qu'il ne l'utilisera pas exclusivement pour faire sauter son voisin de palier ».

– « Alex » dit Roosevelt, comprenant soudain, « tu veux en venir à ce que nous ne nous laissions pas faire sauter par les Nazis ? »

– « Exactement », répondit Sachs.

Roosevelt appela immédiatement le général Edwin Watson, son aide personnel.

– « Ceci exige une action. Qu'on agisse » lui dit-il.

Et on a agi.

Aussi, vous bondissez d'indignation lorsque vous lisez dans un livre d'histoire ou dans une encyclopédie le texte suivant :

« Toute l'histoire du Manhattan Project débute le 2 août 1939 par une lettre d'Albert Einstein adressée au Président Roosevelt lui expliquant l'intérêt du phénomène de fission de l'uranium récemment découvert en Allemagne par O. Hahn et F. Strassmann et son application possible à la fabrication de la bombe atomique. »

Car cette lettre, la voici :

Naussau Point, Peconic, Long Island, 29 Août 1939
Des travaux récents de physique nucléaire ont rendu probable la transformation de l'uranium en une importante source d'énergie nouvelle. Un travail récent d'E. Fermi et L. Szilard, qui n'a pas encore été

publié mais m'a été remis sous forme manuscrite, fait apparaître comme probable que, dans un avenir proche, on réussira à libérer l'énergie de l'uranium grâce à une réaction en chaîne. Cela ouvrirait la possibilité non négligeable, sinon la certitude, de fabriquer ainsi des bombes qui, sans doute, seraient trop lourdes pour être transportées par des avions, mais pas trop lourdes pour des navires, or une telle bombe explosant dans un port serait sans doute tout-à-fait suffisante pour faire exploser ce port et toute la région avoisinante.

Dans ces conditions, il serait souhaitable que l'administration entretienne des contacts permanents avec le groupe des physiciens qui travaillent dans ce pays sur la réaction en chaîne. Peut-être serait-il possible qu'une personne privée, jouissant de votre confiance, soit chargée d'établir et de maintenir des contacts. Pour autant que je sache l'Allemagne a interdit l'exportation de minerai d'uranium, ce qui peut s'expliquer par le fait que le fils du secrétaire d'État von Weizsäcker travaille comme physicien au Kaiser-Wilhelm-Institut de Berlin, où les travaux américains sur l'uranium sont repris actuellement.

Les États-Unis ne disposent que de minerais d'uranium très pauvres, la principale source d'uranium est au Congo belge.

*Votre tout dévoué,
A. Einstein*

Comment peut-on croire que le chef de l'État le plus puissant au monde ait pu être convaincu par une lettre où on

lit : probable, apparaît comme probable, possibilité non négligeable, seraient, serait sans doute, serait souhaitable, peut-être serait-il possible, pour autant que je sache... Le tout pour parler d'une bombe atomique chargée sur un bateau, introduit, mine de rien, dans un port américain puis abandonné par son capitaine et tout l'équipage pour la faire exploser à distance ?

On ne peut pas le croire. Sachs le savait très bien. Cette lettre, que Roosevelt a reçu dans un dossier avec la documentation scientifique fournie par Szilard, a servi comme preuve de la caution d'Einstein. Roosevelt a été pigeonné par un habile baratinneur, qui s'est bien gardé de la lui lire, cette lettre qui est entrée dans l'histoire. Beaucoup plus tard. Lorsqu'un jour, ce sont les historiens qui ont commencé à faire leur travail d'arrangeurs pour donner une forme décente et respectable aux comportements des grands hommes qui l'ont faite, l'Histoire.

C'est comme ça que le sort de toute l'humanité a été engagé dans l'impasse où nous sommes aujourd'hui, pour, au départ, une seule raison : afin qu'une poignée de scientifiques irresponsables puissent continuer à faire joujou avec les atomes.

Los Alamos

Le 7 décembre 1941, le Japon attaque par surprise les USA à Pearl Harbor en infligeant de lourdes pertes à un pays qui n'est pas prêt pour la guerre. La réaction américaine est radicale. C'est la mobilisation de son énorme potentiel industriel dans la production de guerre acharnée. Il n'est plus nécessaire de convaincre le président Roosevelt. Un grand centre de recherche est installé à Los Alamos avec un objectif prioritaire : la bombe atomique.

Le 2 décembre 1942, dans un court de squash sous les gradins du stade de l'université de Chicago, Enrico Fermi réalise la première réaction en chaîne contrôlée. Il est appelé à Los Alamos où le Manhattan Project rassemble les plus grands scientifiques du monde.

En 1943, le projet passe sous l'autorité du général L.R. Groves. Il disposera de pouvoirs et de crédits illimités. Les savants les plus éminents d'Europe et d'Amérique travaillent dans le plus grand secret, totalement isolés du reste du monde. C'est le plus grand effort de recherche scientifique jamais réalisé. C'est un phénomène unique dans l'histoire des sciences. Dans le laboratoire le mieux équipé au monde, travaille une équipe de physiciens unique dans les annales de la science.

En mars 1943, Jacob Robert Oppenheimer prend la direction du laboratoire. Il n'a que trente-huit ans. Il n'est pas simplement un scientifique. C'est l'un des plus brillants esprits que l'humanité ait jamais produits. À douze ans, il présentait sa première communication scientifique à la New York Academy of Sciences. Il possède une culture littéraire et artistique exceptionnelle. Il a des dons extraordinaires. C'est lui qui dirige d'une main de maître la plus prestigieuse équipe de scientifiques jamais réunie. Dont quatre Prix Nobel : Bohr, Chandwick, Fermi et Rabi et plusieurs futurs Prix Nobel qui, comme McMillan, ne l'auront qu'après la guerre (1951).

Il y a là John von Neumann, exceptionnelle personnalité scientifique qui, avec Fermi, n'a pas de tâche précise dans le projet. L'un et l'autre interviennent dans la recherche des solutions pour diverses équipes en difficultés. Et il y a l'incroyable : la présence de Niels Bohr. L'homme qui a sa place dans la lignée des Newton et des Einstein.

Les problèmes à résoudre sont innombrables, les difficultés bien plus grandes que celles que les plus pessimistes n'auraient supposées. Les idées ne manquent pas. Certaines sont absurdes, d'autres astucieuses mais irréalisables, il y en a d'intéressantes, il y en a qui touchent presque au but... mais il faut tout recommencer.

Face à l'immensité de la tâche accomplie par les plus brillants cerveaux de l'humanité, face aux difficultés qu'il reste à surmonter, il est évident que l'Allemagne n'a aucune chance de réaliser la bombe atomique, si toutefois elle s'est lancée dans cette recherche. Et on sait par ailleurs que Hitler a misé sur les fusées. Vingt mille hommes travaillent sous la direction de Werner von Braun pour rendre opérationnels en 1944 les V2 dont le premier fut lancé en 1942.

Le 2 février 1943, le maréchal von Paulus signe sa capitulation à Stalingrad. La défaite de l'Allemagne n'est plus qu'une question de temps. À la conférence de Téhéran, le 28 novembre 1943, les Alliés règlent déjà les frontières de l'après-guerre. La Pologne, par exemple, obtient aux dépens de l'Allemagne des compensations aux territoires qui sont d'autre part cédés à la Russie. En février 1945, à la conférence de Yalta, ils divisent l'Allemagne en zones d'occupation. Grâce à l'Angleterre, la France en obtient une elle aussi, ainsi qu'une place au Conseil de contrôle. Elle sera rétablie ainsi au rang des grandes puissances. À la conférence de Yalta les deux grandes puissances déterminent leurs zones d'influence dans le monde.

Les Allemands reculent en défendant chaque pouce de terrain. Ils défendent chaque mur de Berlin. Ils se font tuer sur place mais ne se rendent pas. Car Hitler a dit : « Si la guerre est perdue, la nation doit périr ».

Le 8 mai 1945, l'Allemagne est vaincue. La bombe atomique n'est pas prête. Il n'y a jamais eu le moindre danger pour que les Allemands réalisent la bombe atomique, et encore moins qu'il le fassent avant les Américains; même si au départ, ils auraient peut-être pu avoir les connaissances théoriques de base suffisantes pour entreprendre la recherche. Aucune menace, même théorique ne peut plus justifier la poursuite de la recherche. Arrêter ou continuer ? Les scientifiques de Los Alamos se posent la question. Ils peuvent plier bagage et rentrer chez eux. Ils ne portent pas d'uniforme, ils ne sont pas des militaires, ils ne sont soumis à aucune discipline ni à aucune obligation. Ils sont parfaitement libres de leurs décisions dont ils n'ont à rendre compte à personne. Ils décident de rester. On ne peut pas imaginer que c'est pour conserver leurs salaires dont les montants laissent rêveur. Le Japon est encore en guerre. Tous les jours les Américains en arrosent de bombes toutes les villes sauf deux : Hiroshima et Nagasaki, qu'on laisse intactes. C'est là qu'on prévoit d'essayer les bombes atomiques.

Partir ou rester ? Les scientifiques restent. Tous sans exception. Trois mois plus tard, ils font exploser la première bombe atomique dans le désert. La science a domestiqué l'énergie atomique. Elle a achevé son travail de recherche.

Eh bien, non ! Toute l'équipe sans exception participe à l'anéantissement de Hiroshima le 6 août 1945. Et de Nagasaki le 9 août. Il y a 13 983 disparus. C'est-à-dire que 13 983 êtres humains se sont transformés en vapeur et en fumée sans laisser de trace. Il y a 78 150 cadavres dénombrés. Et toute une population irradiée faisant 232 000 morts à plus ou moins brève échéance.

Le président Truman se sert habilement du succès de l'opération. Il adresse un ultimatum au Japon menaçant de

continuer la destruction de ses villes en commençant par Tokyo, s'il ne capitulait pas dans le délai imposé. Le bluff a marché. Le Japon capitule. On ne saura que plus tard que l'Amérique n'avait que ces trois bombes atomiques-là et peu de chances d'en fabriquer d'autres avant longtemps.

Et vous bondissez encore d'indignation lorsque vous lisez dans les livres d'histoire que le président Truman a pris la décision d'utiliser l'arme atomique pour amener le Japon à déposer les armes et épargner ainsi le sacrifice de nombreuses vies humaines.

Hiroshima... Hiroshima... Que peut-on dire au sujet de la monstruosité de cet acte ? Si on comprend, plus aucun discours ne peut en exprimer l'horreur et l'abjection.

Vous avez peut-être gardé en mémoire l'image de l'un ou l'autre scientifique accablé sous le poids de ses responsabilités. Il est venu nous faire de beaux discours à la télévision. Après.

Ce n'est pas ça l'attitude de la science. La science veille à ce que le mérite de chacun des siens soit reconnu à sa juste valeur. Elle leur décerne des prix. Le plus populaire étant le Prix Nobel. Mais pour les plus méritoires elle estime que le Prix Nobel ne suffit pas. Les plus méritoires sont immortalisés, comme Volt, Watt, Ampère, Angström. On a donné leurs noms à des unités de mesure.

On a fait de même pour immortaliser les scientifiques de Los Alamos. Le nom de Fermi a été donné à des particules élémentaires : des fermions. Et le nom de Lawrence à l'élément 103 : le lawrencium. Leur intervention a été décisive lors de la mise au point de la bombe atomique. Enrico Fermi a mérité la reconnaissance des générations futures par la réalisation de la

réaction en chaîne contrôlée et Ernest Lawrence grâce à la séparation isotopique de l'uranium par spectrographie de masse.

Vous ne comprenez pas tout ce charabia ? Moi non plus. Je comprends seulement que les scientifiques n'ont pas honte de ce qu'ils ont fait. Qu'ils ne le regrettent nullement. Qu'ils en sont fiers. Et qu'ils continuent. Et qu'ils sont prêts à aller jusqu'au bout.

Car l'élan de recherche scientifique qui a pris son essor à Los Alamos ne s'est pas épuisé. Au contraire. Aujourd'hui la moitié des scientifiques de la planète travaille pour l'armée. On est stupéfait d'apprendre ça. On ne peut pas le croire. Pourtant c'est comme ça. Et ce n'est pas moi qui le dit. C'est eux-mêmes qui le clament. Tout au moins ceux qui demandent vainement des plus grands crédits pour la recherche de fond.

Est-ce que vous comprenez ce que cela signifie ?

Cela signifie que la moitié des scientifiques de la planète travaille pour la destruction de la vie. Pour tuer à coups d'armes chimiques, biologiques, nucléaires, bactériologiques. Pour tuer à coups d'armes scientifiques.

– Et les scientifiques qui ne travaillent pas pour l'armée ?

Ceux-là, ils nous font bouffer des poulets aux hormones ! Car, bien sûr, il y a aussi l'autre moitié des scientifiques de la planète. Eh bien, l'autre moitié est partagée entre l'université et l'industrie. La grande majorité est absorbée par l'industrie où ils élaborent des technologies de plus en plus polluantes. Et une petite minorité par l'université où ils forment des nouvelles générations de scientifiques pour en pourvoir l'armée et l'industrie.

Eh oui. La part de l'effort de recherche scientifique dans l'intérêt de la vie et du bien-être est minimale. On ne parle pourtant que de cette recherche-là. C'est normal. Le secret le plus strict entoure la recherche dans le domaine de l'armement. Et les chercheurs sont protégés par l'anonymat. Dans l'industrie aussi on travaille en cachette. Pour devancer les concurrents. La seule recherche scientifique qui ne se fait pas dans le plus grand secret est celle réalisée dans les universités. Elle représente une part minimale de l'effort de connaissance globale. Elle se fait au grand jour. On ne parle que de cette recherche-là. Et jamais un seul mot des autres. Jamais un mot. Silence total. Secret absolu.

Et c'est comme ça que s'est créée la distinction entre la recherche de fond et la recherche des applications des connaissances scientifiques. Les vrais, les bons étant ceux qui font la recherche de fond. Ils sont les seuls à être considérés comme scientifiques par le public qui ignore tout des autres.

Ce sont les mêmes. Pour choisir 500 grands scientifiques afin de leur envoyer mon livre, j'ai examiné la carrière de 10.000 d'entre eux, de par le monde. Il y a une constante frappante. C'est le va-et-vient des scientifiques entre l'université, l'armée et l'industrie. Ils passent avec la plus grande facilité de la recherche de fond à la science appliquée. De la théorie à la pratique. C'est la même science faite par les mêmes scientifiques.

CHAPITRE 7

FRANCHIR LE PAS

La science est neutre. N'importe quelle découverte scientifique peut toujours être utilisée pour faire le mal. Ce n'est donc pas la science qu'il faut incriminer mais l'usage qu'en font les hommes. Les hommes qui font usage de la science s'appellent des scientifiques. Car, ceux qu'on appelait autrefois des savants et qui par leurs recherches faisaient progresser une branche de la science et ceux qu'on nomme encore des techniciens et dont le rôle est d'appliquer la science à l'usage pratique, sont en fait des scientifiques. Les uns comme les autres. Ils ont fait les mêmes études, ont les mêmes diplômes universitaires, utilisent les mêmes procédés scientifiques pour agir dans le même champ d'investigation. Les uns pour accroître le volume des connaissances, les autres pour en trouver des usages pratiques. Or, les sciences ont aujourd'hui atteint un tel niveau qu'elles demeurent absolument inaccessibles aux non-spécialistes. Les seuls hommes capables de faire usage de la science sont les scientifiques.

Les normes du bien et du mal s'imposent par leur évidence. En plus elles sont clairement définies par les usages, les règles de la morale et par les lois écrites. L'homme est libre

de son choix. Lorsqu'il choisit de son plein gré un comportement dont il connaît par avance les conséquences, il est pleinement responsable de ses actes. Des scientifiques du plus haut niveau ont choisi librement de faire usage de la science à des fins de destruction massive de la vie humaine. Non pas d'un ennemi combattant l'arme à la main, mais des populations entières, hommes, femmes, enfants, bébés dans leurs berceaux, chiens, chats, canaris, poissons rouges... en un mot : de tout ce qui vit.

La guerre était finie. Il y a bien eu des voix pour s'élever contre la poursuite de la recherche qui devait mener à la mise au point de la bombe à hydrogène. La décision du président des USA a mis fin à la polémique. La prise de position du président des USA, Harry Truman, était sans équivoque : c'est Dieu en personne qui a confié la bombe atomique aux USA. C'est un dépôt sacré qui restera à jamais l'exclusivité des USA. Par droit divin. La suite était claire, le chemin était tracé : continuer le perfectionnement de l'armement nucléaire, c'était suivre la volonté divine. Et puisque Dieu l'a voulu ainsi, les dirigeants politiques n'avaient pas à se poser de questions. Et puisque les autorités politiques, démocratiquement installées au pouvoir l'ont décidé, les scientifiques n'avaient qu'à y aller bon train en déclinant toute responsabilité.

Car, avant que le président Truman n'ait fait connaître sa décision de faire poursuivre les travaux de mise au point de la Superbombe, il y a bien eu durant les années 1946 à 1949, des débats, parfois acrimonieux, entre les "scientifiques. Personne n'a pu ignorer le problème de leur responsabilité devant les conséquences de l'utilisation des acquis de la science à des fins anti-humanitaires évidentes. La science est l'oeuvre d'innombrables générations de chercheurs qui se sont succédées au cours des millénaires. Elle est le bien de toute l'humanité.

Un petit groupe de savants, nullement représentatif de la grande communauté scientifique mondiale détourne la recherche scientifique vers la destruction intentionnelle de la vie humaine et viole de ce fait le postulat fondamental de la science. Entre la recherche pure et la fabrication d'une *Superbombe* – c'était, à l'époque le nom usuel de la bombe à hydrogène --, il y avait à franchir un pas. La recherche fondamentale se mettait au service de la destruction de la vie. Avec un but non dissimulable, donc clairement avoué, la science était détournée de son orientation humanitaire par des scientifiques du plus haut niveau.

Le résultat est là, devant nous. Il y a cinquante ans, il était prévisible. Et il a été prévu par tous. Malgré l'opposition de quelques illuminés, la science a été délibérément engagée sur le chemin qu'elle ne quitte plus. On a fait taire les consciences avec une stupéfiante facilité.

Comment cela a-t-il été possible ? Les scientifiques, ne sont-ils donc pas des hommes ? Eh, oui ! La faille est là : les scientifiques ne sont que des hommes...

La décision du président Truman donna à Enrico Fermi comme à tant d'autres, le prétexte facile pour retourner sa veste et pour renier ses propres prises de position contre la poursuite des travaux sur la bombe à hydrogène. Prétexte trop facile, car, ainsi que chacun le savait, Truman ne brillait pas par une intelligence extraordinaire. C'était un homme modeste, parfaitement honnête, dévoué à son parti et à sa patrie, en bref le symbole même de l'américain très, très, très moyen. Et c'est derrière l'autorité purement politique du président du moment, que les plus grands savants du monde se sont réfugiés pour noyer leurs scrupules d'hommes dans une irresponsabilité infantile. L'extrême débilité du prétexte n'a échappé à personne.

Ainsi, Hans Bethe s'est cru obligé de justifier sa participation à la recherche par un argument frôlant l'effronterie de bien près : il a affirmé que lui-même collaborait à la recherche afin de prouver qu'il avait raison en affirmant qu'il était impossible de réaliser la bombe à hydrogène.

Il n'y a que le premier pas qui coûte. Une fois franchi, la routine s'installe très vite. L'habitude fait que devient vite normal ce qui paraissait impensable, inimaginable... Alors, il n'y a plus de retenue, on fabrique des bombes comme on joue au bridge. Seulement l'élément ludique qui est de mise au bridge devient un monstrueux cynisme lorsqu'il s'agit de préparer l'outil capable de massacrer dix millions de vies humaines en quelques secondes. Car ils y sont arrivés. Le premier novembre 1952, ils ont réalisé le rêve initial de Enrico Fermi, ils ont produit la première réaction thermonucléaire sur la terre, comme au ciel : une explosion développant une puissance de destruction de dix millions de tonnes de T.N.T., mille fois plus puissante que celle qui a fait sauter Hiroshima.

MIKE. Les scientifiques responsables de la construction de cette bombe lui ont donné un nom : entre eux ils l'appelaient Mike, comme un vieux copain. Comme un grand ami, au bien-être duquel ils consacraient tout leur temps et tous leurs efforts. Et le petit jeu a continué. Monstrueusement cynique. Il y a eu la bombe King, puis l'opération Castle avec les bombes Bravo, Romeo, Koon, Union, Yankee, Nectar, etc.

Et c'est parti. Plus aucune retenue. Sans réserve, sans plus la moindre circonspection, les scientifiques ont mis la science au service de la guerre d'extermination.

L'université est une institution qui repose sur les valeurs les plus fondamentales de la culture dont elle conserve les

acquis et dont elle développe des éléments nouveaux. L'emballage et l'aveuglement des scientifiques de cette époque étaient tels, qu'ils ont introduit à l'université même la recherche scientifique de base nécessaire à la réalisation et au perfectionnement de la bombe H. À l'université de Princeton un groupe de chercheurs, sélectionné et dirigé par John Wheeler, travaillait sur le projet Matterhorn-B. Le « B » était une abréviation du mot « bombe », objet de la recherche faite au grand jour, sans la moindre réticence. Et sans la moindre gêne. En présence d'Albert Einstein, qui enseignait à cette époque à Princeton et y dirigeait lui-même des recherches. Et avec son approbation, au moins tacite, sinon avec son aide directe ou indirecte.

Sur une photo célèbre, on voit Einstein et Oppenheimer à l'université de Princeton, en 1947. De quoi croyez-vous qu'ils discutaient ? Oppenheimer y dirigeait le « Institute for Advanced Study ». Dans les bureaux mêmes de son institut à Princeton, Oppenheimer transmettait les résultats de ses recherches et communiquait ses idées et ses conseils aux scientifiques qui travaillaient à plein-temps directement pour l'armée.

Le grand public n'a retenu de Oppenheimer qu'une seule image soigneusement composée par les médias, celle de l'homme scientifique écrasé sous ses responsabilités. Il s'agit d'un ignoble trucage. En fait, en 1954, deux ans après l'explosion de Mike et tandis que les USA étaient lancés à fond dans la compétition nucléaire avec l'URSS, Eisenhower, alors président des USA, fait ressortir le volumineux dossier d'Oppenheimer constitué par le F.B.I. En 1943, ses fréquentations des milieux de gauche font peser des soupçons sur Oppenheimer. L'enquête du F.B.I. conclut à un non-lieu. On n'oublia cependant pas sa prise de position contre la création de

la Superbombe lors des débats en 1949, alors qu'il était le président du General Advisory Committee pour l'énergie atomique. Pour de sombres raisons de politique intérieure, Eisenhower y a trouvé des raisons suffisantes pour retirer à Oppenheimer toute responsabilité dans le domaine nucléaire. Il ne pouvait plus, pauvre victime !, participer aux décisions concernant le perfectionnement et la production massive des bombes qu'il avait inventées lui-même !

Oppenheimer, l'homme que l'histoire, un jour, jugera comme le plus grand criminel de tous les temps, est considéré comme un héros par l'opinion publique. L'opinion publique est l'opinion des foules. Trop souvent. Beaucoup trop souvent ! Les foules sont extraordinairement influençables, crédules, manipulables de façon incroyable par des images ou des mots simples, par des sentiments primaires, par des clichés qui fonctionnent comme des formules magiques. Le 18 mai 1804 par 3.500.000 oui contre 2.500 non, un plébiscite a confié le gouvernement de la République Française à un empereur héréditaire : Napoléon Bonaparte. Hitler, à son tour, a été élu démocratiquement avec une immense majorité. Les exemples sont, hélas, nombreux, trop nombreux dans l'histoire. La manipulation de l'opinion publique est devenue un art dont la publicité use abondamment. Et dont les *mass media* abusent pour réussir à créer parfois des courants d'opinion absolument injustifiables.

Le cas de Sakharov est à ce titre l'un des plus ahurissants. On peut lire dans les encyclopédies textuellement ceci :

« Andreï Dimitrievitch Sakharov (1921-1989), physicien russe et militant pour les droits de l'homme. Prix Nobel de la paix 1975... »

Et la bombe ?

Sakharov était un homme de génie, de la même veine que l'américain Oppenheimer. On sait peu de choses sur le travail qu'il a fait depuis 1948 dans l'équipe de Igor Tamm, dans le plus absolu secret, au fin fond du Turkmenistan. On a pu en voir les résultats. En août 1953 les Russes ont fait exploser leur bombe à hydrogène. Et c'est Sakharov, par son intelligence exceptionnelle et son inventivité de génie, soutenue par une obstination acharnée, qui a mené à bien la recherche de fond et la réalisation de « Joe X », (nom que les scientifiques américains donnèrent au « Mike » soviétique).

Son mérite a été largement reconnu. En reconnaissance pour son oeuvre éminente, il a été élu membre de l'Académie des Sciences Soviétique. La plus haute institution culturelle admet en son sein un jeune homme de trente-deux ans et en même temps introduit au rang des disciplines scientifiques classiques et légitimes la recherche scientifique au profit de la guerre d'extermination totale. Cette légitimité, officiellement reconnue par l'Académie des Sciences Soviétique est bientôt admise implicitement par les plus hautes instances culturelles de tous les pays. Igor Tamm, personnage central et chef de l'équipe du Turkmenistan qui a fabriqué en 1949 la bombe A, puis les bombes H soviétiques, n'a-t-il pas reçu le Prix Nobel de physique en 1958 ?

Jusqu'en 1968, Sakharov a continué à travailler avec une efficacité stupéfiante au perfectionnement de l'armement nucléaire. Pendant ces quinze années, il a été comblé d'honneurs, il a été l'homme qui a reçu le plus grand nombre de décorations et de distinctions honorifiques dans l'histoire de l'Union Soviétique, jusqu'à être nommé *trois fois* Héros du Travail Socialiste. Il avait des revenus que les américains eux-

mêmes ont qualifiés d'astronomiques et fabuleux. Une luxueuse voiture avec un chauffeur à sa disposition, un splendide appartement à Moscou et une somptueuse villa à la campagne, le tout aux frais de l'État. L'Union Soviétique lui devait sa position de superpuissance contrebalançant celle des USA. sur l'échiquier mondial. La mère patrie ne l'a pas oublié. Elle a fait de Andreï Sakharov son enfant gâté. Et comme tous les enfants gâtés, un jour Sakharov s'est mis à faire des caprices. Il ne s'agit pas là du mémorandum confidentiel qu'il adressa à Nikita Krouchtchev en 1958 pour lui donner son avis sur l'inutilité des essais des bombes H dans l'atmosphère. Ces essais étaient, du point de vue scientifique, superflus et constituaient une inutile source de pollution atmosphérique. Il ne s'agit pas non plus de sa prise de position contre l'innénarrable Trofim Lysenko, auteur d'une théorie scientifique prolétarienne de la plus haute fantaisie, qui a eu, en son temps, les faveurs de Staline.

Non. Le chou-chou du régime s'est permis des « Réflexions sur le Progrès, la Coexistence Pacifique et la Liberté Intellectuelle ».

Nous étions en mai 1968... Une immense vague de folie, faite d'espoir, d'enthousiasme, de rêves, nous portait tous irrésistiblement vers un avenir formidable que nous sentions à portée de main. L'imagination au pouvoir... J'avais 43 ans, j'étais à Paris, sur les barricades. Du bon côté. Aussi jeune que les jeunes, encore plus fou peut-être...

La Sorbonne était occupée par la police et les C.R.S. J'avais participé à une grande réunion des Citoyens du Monde à la Mutualité. Indira Gandhi y avait parlé, entre autres, mais c'est Jean Rostand qui nous avait embrasés par son enthousiasme et sa combativité. Plus de frontière, un seul gouvernement

mondial, le triomphe des idéaux humanitaires. Nous étions fascinés...

Il nous a invités à manifester notre désapprobation en constituant un cortège silencieux devant la Sorbonne. Nous étions deux mille à marcher dans le plus grand silence avec Jean Rostand en tête. J'étais chargé d'assurer discrètement sa protection avec deux autres membres, jeunes et vigoureux. Nous arrivions au barrage des C.R.S. casqués et armés de matraques. Je me suis placé devant Jean Rostand, que je dépassais d'une tête, pour recevoir les coups à sa place. Il m'a écarté gentiment en me disant : « Non, ne vous exposez pas pour moi, mon ami ». Encore aujourd'hui, cette expression d'amitié de pure politesse m'est aussi précieuse que les souvenirs des grands moments de ma vie.

Le mouvement de mai 1968 a débordé les frontières de la France. Partout dans le monde les jeunes et les anciens jeunes ont lancé une volonté de renouveau, un immense espoir s'est répandu comme un vent de folie. Et les fous d'espoir voulaient tout remettre en question, tout changer pour faire triompher l'humain contre l'inhumain... Ils voulaient donner même au communisme un visage humain. Le printemps de Prague, c'était le printemps de 1968 !

La contestation était dans l'air qu'on respirait et chaque étudiant avait ses propres recettes pour changer le monde et ses *réflexions sur le progrès, la coexistence pacifique et la liberté intellectuelle* dans son cartable, pour les lire aux copains à l'occasion. Celles de Sakharov étaient une espèce d'exercice de style sous forme d'un manifeste de 10 000 mots. Il y dénonçait la course aux armements nucléaires (*sic* !), appelant à la coopération l'URSS et les USA afin de réduire par des efforts communs la faim dans le monde, la surpopulation et la

pollution de l'environnement. Il demandait en plus, dans le même document, la suppression de la censure en Union Soviétique, la suppression des tribunaux politiques et l'arrêt de la pratique qui consistait à enfermer les dissidents dans des hôpitaux psychiatriques.

Seuls la signature de Sakharov et le contexte du régime totalitaire donnaient à ce texte, bourré de lieux communs, le poids et l'impact qui a été le sien. Il est d'abord passé de main en main pendant quelque temps, dans les milieux intellectuels du pays où ce genre de littérature de contestation plus ou moins clandestine a toujours circulé sous le manteau depuis la lointaine époque des Tzars. C'était, et c'est encore toujours, un moyen de communication coutumier de certains milieux assez fermés de l'élite intellectuelle et artistique en Russie.

Et puis, un exemplaire est tombé entre les mains d'un journaliste américain. Le 11 juillet 1968, il publiait un article à ce sujet. Excellent impact ! C'était le bon truc au bon moment ! Onze jours plus tard le New York Times publiait le texte intégral du manifeste. C'est la grosse surprise. Le public marche à fond. Les médias sautent sur l'occasion pour faire leur travail : du bruit. Et ça a fait du bruit. « La Voix de l'Amérique » ainsi que d'autres stations de radio à ondes courtes ont inlassablement diffusé le manifeste à l'intention des auditeurs soviétiques. Les *mass media* se sont emparés de l'affaire pour la gonfler à outrance et lui donner une dimension mondiale. Une fois de plus les médias ont créé l'événement.

Devant le refus de Sakharov de démentir et de signer un texte reniant son manifeste, les autorités ont pris des mesures. Il a été écarté des postes qui lui donnaient accès à des secrets militaires et transféré à l'Institut de Physique Lebedev où il a continué sa recherche sur les particules élémentaires. Il restait

membre de l'Académie des Sciences avec un revenu réduit à « seulement » cinq fois un salaire de scientifique moyen mais conservait aussi bien la limousine que le chauffeur, le splendide appartement à Moscou et la somptueuse villa à la campagne. (Et ce jusqu'à son exil à Gorki le 22 janvier 1980).

La presse mondiale a travaillé sur l'événement. Les médias l'ont exploité à fond. Sakharov s'est laissé entraîner dans l'engrenage. Il a accordé des interviews à des journalistes occidentaux, il a signé des appels, des lettres, des télégrammes. En 1970, avec d'autres physiciens soviétiques, il a adhéré au comité pour les Droits de l'Homme, destiné à promouvoir les principes de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme en Union Soviétique. Il a été cosignataire avec 40 académiciens d'une lettre publiée par la « Pravda » et d'une autre avec 25 physiciens publiée par « Izvestia ».

Les autorités ont montré beaucoup d'indulgence pour Sakharov qu'ils considéraient comme un savant excentrique, mais qu'elles espèrent, pendant de nombreuses années, ramener aux laboratoires nucléaires secrets qu'il avait lui-même créés. Son agitation de dissident passait inaperçue dans le pays même et c'est la presse étrangère qui en a fait un héros du Travail pour la paix. Au point que le Prix Nobel pour la Paix lui a été attribué en 1975 « *pour son intrépide engagement personnel dans la défense des principes fondamentaux pour la paix entre les hommes et pour sa courageuse lutte contre les abus de pouvoir et les violations de la dignité humaine.* »

On croit rêver. Après 20 ans de travail scientifique du plus haut niveau sur l'armement nucléaire, après avoir par son engagement personnel rendu possible la réalisation d'un arsenal nucléaire capable de détruire toute l'humanité et d'anéantir toute vie sur la planète, il reçoit le Prix Nobel de la Paix !!! Un

manifeste de 10 000 mots, quelques lettres, quelques interviews et quelques signatures suffisent donc pour faire passer dans l'oubli l'existence de ce gigantesque stock de bombes dont il est l'auteur ? Des bombes destinées à exterminer des populations entières, hommes, femmes, enfants, bébés dans leurs berceaux, chats, chiens, canaris et poissons rouges sans distinction, au mépris de toute dignité humaine, dont on a perdu toute notion, dont on ne retient plus que le mot qui ne signifie plus rien.

1796. La France est en lutte avec l'Angleterre. Robert Fulton, inventeur américain, propose au Directoire le Nautilus, sous-marin de son invention, capable de larguer un baril d'explosifs sous un navire ennemi. Arme imparable, d'une efficacité démoniaque, qui, pourtant, ne servira jamais. Les chefs militaires refusent de se servir de l'arme sous-marine qu'ils jugent déloyale, indigne d'un homme de guerre, d'un soldat.

Sakharov a reçu son Prix Nobel « pour sa courageuse lutte contre les abus de pouvoir... »

Quel courage fallait-il avoir pour apposer sa signature avec 40 académiciens ou avec 25 physiciens au bas de déclarations publiées par la Pravda et les Izvestia, organes officiels du pouvoir ? Quel courage fallait-il à ce dissident en dentelles pour se rendre à des réunions de contestation dans sa limousine conduite par son chauffeur personnel, payé par l'État ? Pendant douze ans Sakharov a courageusement lutté contre du vent. On l'a tout simplement laissé s'agiter sans tenir aucun compte de ses déclarations faites à la presse étrangère et il a pu signer des trucs qui n'avaient aucun impact dans le pays même. Pendant douze ans, on ne l'a jamais inquiété, pourquoi l'aurait-on fait ? Et son Prix Nobel n'a jamais dérangé les autorités soviétiques. Jusqu'au jour où il s'est permis de se mêler des

affaires relevant de l'armée en état de guerre. Il a condamné l'intervention militaire soviétique en Afghanistan et pris à ce propos des contacts avec l'étranger. On ne rigole plus lorsqu'il s'agit d'armée et de guerre. Il a été arrêté. Sa luxueuse limousine conduite par son chauffeur personnel a été interceptée dans la rue, à Moscou. Il a été assigné à résidence à Gorki, ville qui abritait un centre secret de l'industrie militaire, interdite aux étrangers et où une surveillance constante était facile à entretenir.

Toute la vie de la cité de plus de un million d'habitants était déjà organisée sous un étroit et permanent contrôle du service de contre-espionnage. Une ville de 1.000.000 d'habitants est, néanmoins, loin d'être une prison. Sakharov y était surveillé, à peine plus étroitement que tous les autres habitants de la cité interdite.

On lui a retiré toutes ses distinctions honorifiques, il n'était plus le Héros du Travail Socialiste. Par contre, les médias se sont chargés de créer un véritable culte Sakharov dans les milieux universitaires en Occident, et l'image d'un héros tout court dans le grand public.

Non, Sakharov n'en a pas bavé, il n'a jamais été dans un goulag, il n'a jamais été maltraité. Oui, c'est vrai, le K.G.B. : ce n'était pas des enfants de cœur, mais il n'a jamais eu à se plaindre du moindre sévices ni de quoi que ce soit, sinon qu'on écoutait ses conversations téléphoniques, quand on ne lui coupait pas le téléphone, et qu'on ouvrait son courrier, comme on le faisait avec tout le monde, ou presque, à Gorki.

Oui, Sakharov a fait une grève de la faim. Mais ce n'était pas pour faire arrêter la course aux armements nucléaires, ce n'était pas pour la suppression des goulags, ni pour aucune des

grandes causes humanitaires qui lui ont donné tant d'occasions d'exercer sa grandiloquence. Et ce n'était pas non plus pour protester contre des sévices, des menaces, la torture physique ou morale dont il n'a jamais été victime. Non. Il a fait la grève de la faim parce qu'on refusait à sa femme le droit de sortir du pays pour se rendre à l'étranger !

La manipulation de l'opinion publique est un art. Parfois, trop souvent, ça marche à fond. Les formules clés, complètement affadies à force d'être inlassablement rebattues, deviennent des grandes vérités, des idéaux qui mobilisent les foules.

Sakharov écrivait dans ses mémoires qu'il n'avait eu aucun scrupule à travailler sur la réalisation de la bombe H. « Je sentais subjectivement que je travaillais pour la paix, que mon travail serait utile pour le peuple soviétique et pour toute l'humanité. » Et, plus loin : « Pour conserver le respect de soi-même on doit agir en accord avec l'ardent désir de paix de toute l'humanité, de sincère détente et de véritable désarmement ».

Que peut-on encore dire après avoir lu ça ?

CHAPITRE 8

**LES VICTOIRES DE LA
SCIENCE**

La conquête de l'espace

Le 4 octobre 1957, ça a fait : « bip-bip-bip... » dans l'espace. La terre avait un nouveau satellite, le Spoutnik, oeuvre des scientifiques soviétiques. L'humanité entrait dans l'ère spatiale. Après la première surprise, c'est l'enthousiasme. L'homme part à la conquête de l'espace. Tous les espoirs sont permis. Et seulement douze ans plus tard, en 1969, deux astronautes américains débarquent sur la Lune.

L'entreprise est colossale. Le budget qui lui est consacré est astronomique. Les moyens matériels mis en oeuvre sont gigantesques. Et pour la première fois, une coopération d'un genre nouveau est réalisée dans des secteurs les plus divers. La coordination, l'attachement au but commun dans une étroite collaboration, fait apparaître une forme supérieure d'intelligence, propre au groupe et n'appartenant à aucun individu particulier. C'est un génie collectif qui est désormais le moteur de la recherche et l'auteur des découvertes. Le génie individuel, dépassé par l'immensité de la tâche, appartient à l'histoire. Que se passe-t-il ? Pourquoi donc, l'envoi des hommes sur la lune est-il devenu une tâche absolument prioritaire ? Et même s'il ne s'agit que d'un pari et d'une affaire

de prestige et d'honneur, le pari une fois gagné, à quoi bon cet acharnement à aller toujours plus loin ?

C'est dans la nature humaine, figurez-vous. Faire tout ce qui est faisable. Reculer toujours plus loin les limites de l'impossible. Atteindre l'inaccessible, réaliser aujourd'hui les rêves de l'humanité du passé. Ah, que c'est beau, l'homme !

Seulement, il y a bien d'autres choses qui sont faisables et que l'homme ne fait pas. Bien d'autres projets auxquels a rêvé l'humanité du passé, qui sont aujourd'hui réalisables, mais qui ne restent que des rêves. Il y a aujourd'hui une telle surabondance de richesses et de moyens que *tous* les problèmes de l'humanité pourraient être résolus en un tour de main. Comment se fait-il qu'on se mette à poursuivre des chimères qui jamais, au grand jamais, n'apporteront aux hommes de nouvelles sources de matières premières introuvables sur la Terre et encore moins des territoires vierges à exploiter ? Et qui pourrait croire sérieusement que de tels moyens ont été mis en jeu afin de permettre aux astronomes d'observer le cosmos sans l'écran atmosphérique et à l'abri des perturbations dues au champ magnétique terrestre ? Voir l'Univers sans voile peut permettre une meilleure connaissance de sa structure, mais certainement pas de son origine. Et même quand cela serait ? Des hypothèses qui avaient force de vérité seraient remplacées par des vérités qui ne seraient plus des hypothèses. Où est la différence ? Ce n'est quand même pas pour un objectif aussi douteux qu'on a foutu en l'air tous ces milliards de milliards de dollars ?

Non. Certainement pas. Pour comprendre, il suffit de se rappeler l'origine de cette recherche. Après la victoire sur l'Allemagne en 1945, les alliés se sont partagé aussi bien son territoire que le butin de guerre. C'est ainsi que les Américains ont embarqué les fameuses fusées V2, les installations et le

matériel avec Werner von Braun et cent cinquante de ses collaborateurs, pour leur faire poursuivre la recherche sur les fusées, de l'autre côté de l'océan. À leur profit. Les autres alliés, la Grande-Bretagne, l'URSS et la France en ont fait autant. Ils ont seulement eu la main un peu moins heureuse car les Américains s'étaient servis les premiers.

Le niveau atteint par les chercheurs allemands dans le domaine de la propulsion par fusées était remarquablement élevé. Une possibilité entièrement nouvelle s'ouvrait en direction du cosmos. Aussi, l'URSS et les USA ont tout de suite orienté la recherche et le développement de la technologie des missiles vers les vols spatiaux. *Parce que la maîtrise de l'espace donne aux pays qui la possèdent une supériorité militaire écrasante.* Que d'autres conséquences s'ensuivent aussi n'est que normal. En effet, le matériel utilisé impose des qualités techniques raffinées, un degré de précision et une recherche de la sécurité, sans précédent. Les exigences de la conquête spatiale font faire un véritable bond à la technologie qui atteint un niveau inimaginable seulement quelques décennies plus tôt.

Nous sommes ébahis devant les performances qui se succèdent. On explore la Lune, Mars, Vénus, Jupiter, Uranus. On installe des observatoires géophysiques en orbite. Et on réalise tant d'autres performances stupéfiantes comme les vols habités et les rendez-vous dans l'espace. De 1961 à 1969, une quarantaine de vaisseaux spatiaux ont transporté soixante-huit hommes et une femme aussi, Valentina Terechkova. Et le 27 janvier 1967 trois hommes meurent dans une cabine spatiale lors d'un essai au sol. C'est l'accident le plus banal, c'est un problème auquel, depuis un million d'années, on n'a pas encore trouvé de solution : l'incendie.

Tout cela engloutit des sommes monstrueuses. On est quand même un peu moins mal à l'aise devant une telle dilapidation de ressources et de connaissances quand on apprend que les satellites rendent des services et améliorent considérablement toutes les performances dans le domaine des communications, de la météorologie, de l'exploration des ressources terrestres et tant d'autres. Et puis, ce qui nous rassure le plus c'est d'apprendre, non sans une certaine fierté, que nos scientifiques chargent les satellites de missions dont nous ne comprenons pas grand-chose, mais qui doivent être terriblement importantes pour l'avenir paradisiaque de l'humanité : recherche ionosphérique, aéronomie, radioastronomie, détection de micro-météorites, mesure de la densité de l'air, étude des ondes de très basse fréquence, études géodésiques, études des radiations cosmiques et solaires, étude de la structure fine des aurores boréales, étude de l'espace interplanétaire proche et de la magnétosphère, études des ceintures de radiation de la Terre, étude de la géocouronne, étude de l'émission d'hydrogène dans le système solaire, étude des rayonnements galactiques, extragalactiques et solaires, étude des rayonnements X et ultraviolets et des sources célestes de rayons X non-solaires, mesure de l'effet Faraday dans l'ionosphère, étude des forces non gravitiques par mesures accélérométriques ultrafines, étude des rayons gamma extra-terrestres, étude des rayonnements gamma cosmiques et ultraviolets solaires etc., etc. C'est formidable. On étudie, on explore !

Et ça continue. Des milliers d'engins sont déjà lancés dans l'espace. Dont l'un ou l'autre destinés à passer au-delà de notre galaxie pour porter des messages de toute l'humanité terrestre aux mondes extragalactiques.

C'est ce qu'on nous dit. Et puis, il y a ce qu'on ne nous dit pas mais qu'on finit quand même par savoir. Bien plus que la moitié des engins lancés dans l'espace sont destinés à des fins militaires. Et cette proportion ne fait que s'accroître. La recherche spatiale à des fins de destruction de la vie humaine et des biens est faite dans le plus grand secret. C'est cette recherche-là qui est la véritable raison d'être de toute l'entreprise spatiale. La recherche scientifique de fond, quand ce n'est pas du pur folklore, est détournée, elle aussi, au profit de la recherche d'une efficacité de destruction toujours plus grande. Et il ne s'agit pas de répondre à une menace plus ou moins ouverte. Avec les milliers de fusées intercontinentales enterrées et inaccessibles, avec plus de quarante sous-marins nucléaires, la sécurité des USA et son pouvoir de dissuasion ne gagnent pas grand-chose grâce à l'utilisation de l'espace à des fins de guerre. Dans l'immédiat. C'est donc pour des guerres de l'avenir, absolument imprévisibles aujourd'hui, c'est donc uniquement pour posséder un pouvoir de destruction encore plus grand qu'on s'acharne sur l'espace à coup de milliards de dollars. Aussi bien les uns que les autres. Et tout autant ceux qui se disent les défenseurs des droits de l'homme. Et personne ne se fait aucune illusion sur la coopération scientifique internationale dans l'exploration du cosmos. Encore moins sur les conventions élaborant un nouveau droit, celui de l'espace. Les conventions de l'ONU le précisent d'ailleurs sans sourciller : elles restreignent, elles interdisent, elles obligent « dans la mesure où cela est possible et réalisable ». Textuel. Car tout le monde sait que les « satellites tueurs » sont déjà sur orbite et que c'est l'espace qui sera le champ de bataille du futur. Beaucoup plus que la moitié des scientifiques engagés dans la recherche spatiale travaille directement à la destruction massive de la vie humaine et des biens. Les autres le font aussi. Indirectement.

Le nucléaire

On ne peut pas arrêter le progrès. Seulement, à chaque pas de cet inévitable progrès, l'homme doit prendre des risques. Tout récemment encore, on pouvait se poser des questions et se faire des illusions sur ce à quoi aboutira un jour le progrès. Par contre, ce dont le progrès nous éloigne n'a jamais été mis en doute. C'est avec fierté que l'homme se proclame différent de l'animal. Et tout le progrès est en fait une démarche qui nous éloigne du naturel. C'est par l'artificiel qu'on veut corriger la nature. La dominer et l'asservir.

Par un tâtonnement et une expérimentation qui durent depuis deux milliards d'années, la nature a organisé la matière pour en faire un système équilibré et durable : la biosphère. Il est durable, justement, parce qu'il est équilibré : il s'intègre parfaitement dans le grand système cosmique, et il maintient une organisation interne qui favorise l'évolution et la prolifération des espèces. Plus d'une fois au cours de l'évolution de la vie cet équilibre a été rompu et cette organisation perturbée. La nature y a toujours remédié en trouvant tout naturellement des solutions... naturelles.

Les perturbations qu'introduit l'homme sont artificielles et les solutions tout autant. Chaque progrès est une nouvelle perturbation de l'ordre naturel et de l'équilibre cosmique. Et, depuis le temps que ça dure, l'homme a appris à ses dépens, que chaque progrès comporte des risques. Parfois, ces risques sont prévisibles avec une précision suffisante pour pouvoir faire un choix en toute connaissance de cause. On accepte alors de payer le prix du progrès. C'est ainsi que les statistiques nous apprennent à prévoir le nombre d'accidents mortels sur les routes, dans une période déterminée. Personne ne peut prévoir qui sera tué mais on sait, avec une certitude mathématique, qu'il y aura sur les routes en France dix mille morts entre le 1^e

janvier et le 31 décembre de chaque année. C'est un prix à payer, accepté par un choix fait en toute connaissance de cause. Et en toute liberté. L'automobile représente un indiscutable progrès par rapport à la carriole. *On accepte* de le payer en dizaines de milliers de vies humaines, par pays et par an. Ce qui fait des millions à l'échelle de la planète.

Les inventeurs des premières automobiles ne pouvaient pas prévoir ce qui nous arrive. Qu'auraient-ils fait s'ils avaient eu le choix : réaliser leurs projets en sachant que des millions d'humains allaient périr écrabouillés dans leurs machines, ou renoncer au projet, convaincus qu'aucun progrès ne peut justifier le sacrifice de vies humaines ?

C'est devant ce dilemme-là que se trouvent les savants atomistes aujourd'hui. Ils ont fait leur choix. Et ils le formulent d'une façon qui ne laisse présager rien de bon : « Dans l'état actuel de nos connaissances, et avec les dispositions prises, *on peut estimer* que la technologie du nucléaire comporte des risques qui se situent *dans les limites de l'acceptable* ».

Il y a seulement soixante ans, les risques de pollution par l'automobile se situaient dans les limites de l'acceptable. Voyez ce qui se passe aujourd'hui à Athènes, à Los Angeles ou à Tokyo ! Ce qui atteint inexorablement toutes les villes du monde, et les villages et tout, et tout...

On peut dire que nous sommes salement emmerdés. Il n'en sera pas de même avec les atomes.

Il faut trois siècles pour que s'atténue la radioactivité des déchets dont la virulence est désastreuse à des doses minimales. Et il faut entre quelques dizaines et quelques centaines de *milliers d'années* pour que disparaisse la radioactivité qui reste

toujours désastreuse même quand ses effets ne provoquent pas la mort immédiate.

On peut aisément mesurer la dose de rayonnements naturels qu'accumule un homme au cours d'une année. Elle représente une valeur d'un millisievert. Il peut encaisser sans dommage le double et même un peu plus. Mais pas mille fois plus ! On peut donc facilement calculer le risque que représentent les déchets radioactifs pour toute la biosphère. Et ça ne sert à rien de les enterrer car il n'existe pas de moyens de confinement indestructibles. Ce qui ne se produit pas immédiatement n'est que reporté à plus tard. Dans quelque temps. Et on sait parfaitement que les déchets enterrés finiront par migrer lentement, car le confinement aura fatalement, inévitablement, perdu son étanchéité. Ce n'est plus qu'une question de temps. Car l'accumulation des déchets finira par atteindre la quantité critique rendant impossible la vie sur la planète.

Les experts ont beau nous rassurer sur l'immédiat, l'avenir peut être prévu avec certitude dès aujourd'hui. Nous allons détruire toute vie sur la planète. Inexorablement.

C'est un choix que nous faisons. Nous pourrions en faire un autre peut-être. Nous ne pourrions jamais faire un choix d'experts. Le domaine est tellement hors de portée des connaissances de l'homme de la rue qu'on doit nécessairement faire appel à d'autres arguments que ceux appuyés sur la connaissance scientifique. Il y a effectivement un décalage énorme entre les enjeux nucléaires réels et ceux que peut en percevoir le public. Or, c'est le public qui est appelé à prendre des décisions, démocratiquement, sur des sujets qui lui restent incompréhensibles malgré l'insistance des experts à lui faire miroiter des « vérités » scientifiques enrobées dans des formulations plus alléchantes.

C'est le progrès même de la science qui est la raison la plus évidente de ne lui accorder aucune confiance. La recherche scientifique même, les découvertes spectaculaires, la remise en question, en toute honnêteté, des vérités scientifiques tous les dix ans, fournissent l'argument le plus puissant contre l'infailibilité des experts. Voire même contre leur compétence et leur fiabilité la plus élémentaire. Car, si on cherche encore, c'est qu'on n'a pas trouvé. Si on reconnaît, en toute honnêteté scientifique, qu'on s'est trompé hier, comment peut-on savoir qu'on ne se trompe pas aujourd'hui ? Si la probité scientifique nous oblige à reconnaître que toute la science repose sur des hypothèses, comment peut-on prendre des décisions dans des situations où l'erreur étant irrévocable, on ne devrait agir qu'à partir de certitudes ?

Nous n'avons pas besoin d'être capable de porter un jugement sur une argumentation scientifique. C'est le développement même de la science qui fait éclater devant nos yeux la seule vérité évidente : la science ne repose sur aucune certitude. Les scientifiques le savent parfaitement bien. Ils traiteraient eux-mêmes de "prétentieux pas sérieux" n'importe lequel d'entre eux qui se permettrait de formuler ses assertions autrement que : « Dans l'état actuel de nos connaissances il semblerait que... » ou « ...tout se passe comme si... ». Si nous n'avons pas assez de connaissances sur la problématique scientifique, nous en avons largement assez sur la science même.

C'est le sort de toute la vie de la planète qui est en jeu. Et on demande à une majorité de citoyens incompetents et inavertis de décider. Non pas sur ce qui leur tient vraiment à coeur : la paix, le bien-être de leur famille, le bonheur au foyer, la sécurité, l'amour, l'amitié, les relations heureuses avec leur entourage... Mais sur des problèmes que le bon sens le plus

élémentaire bannirait à jamais du domaine des préoccupations humaines. Décider si oui ou non, on a le droit de mettre en péril toute la biosphère afin de pouvoir produire l'énergie électrique à un prix inférieur ! Le péril existe, personne ne le conteste. L'incompétence des experts est notoire, personne n'oserait affirmer le contraire. Et c'est dans l'ignorance totale que l'homme de la rue doit décider. Démocratiquement. Et c'est l'opinion de la majorité qui emportera la décision.

C'est épouvantable. Ça fait dresser les cheveux sur la tête d'horreur. C'est une situation de cauchemar le plus noir. Cette situation était prévisible. Elle a été créée par les scientifiques. Et c'est faire preuve d'une hypocrisie innommable que de prétendre que la recherche sur la radioactivité a eu un impact important dans le domaine de la santé. En effet, le biologiste et le médecin portent, grâce à la radioactivité, leurs investigations bien au-delà des limites qui paraissaient infranchissables il y a encore peu de temps. Et, au-delà des problèmes énergétiques, le nucléaire pénètre la vie sociale, de nombreuses façons. Il ne s'agit toujours que de retombées de *la recherche à des fins militaires*. C'est la propulsion nucléaire des sous-marins qui donna naissance aux réacteurs à eau sous pression. C'est ce principe-là qui est aujourd'hui utilisé pour produire de l'électricité à des fins commerciales. C'est donc en cherchant des moyens de destruction massive de la vie humaine, c'est donc en préparant des hécatombes d'une monstruosité inimaginable que les scientifiques nous ont gratifiés de quelques retombées. Nous voici riches de l'énergie électrique d'origine nucléaire. Merci la science. Il nous faut maintenant, démocratiquement, décider de la façon dont sera détruite toute vie sur la planète. Par les irradiations atomiques, par les armes nucléaires, par la pollution ou en laissant au hasard le choix de l'accident fatal.

CHAPITRE 9

LES RESPONSABLES

La science n'est pas une réalité en soi. C'est un mot, une abstraction dont le substrat concret, sans lequel la science ne saurait exister, est le scientifique. C'est lui qui fait subsister la réalité de la science. Il est cependant éludé de la compréhension du concept science qui est devenu la représentation d'une entité indépendante. Et cette entité, dans l'esprit de tous, possède des qualités qui lui assurent un prestige inaltéré. La science est entourée d'une aura de bienveillance et de compassion pour la pauvre humanité. Elle se situe loin des événements de notre réalité terre à terre et des contingences de la vie de tous les jours. La science a été utilisée pour faire le mal ? Mais, la science n'a rien à voir là-dedans. Ce sont les hommes qui ont fait ça.

Il en ressort un schéma universellement accepté. Une vérité. Les scientifiques travaillent pour le bien de l'humanité. La connaissance scientifique est neutre. C'est l'usage qu'en font les hommes qui est bon ou mauvais. Et les hommes sont méchants.

La science même, par ses développements, a démontré que son infaillibilité est un mythe. Pourtant, l'autorité de la

science reste incontestée et l'interdit qui l'entoure est puissant. Le tabou qui la protège est inviolé à ce jour.

Même les pires ennemis de l'armement nucléaire et du comportement anti-écologique, ne s'attaquent pas à la science. Ni aux scientifiques. Ils condamnent les utilisateurs, les sociétés multinationales qui produisent, les gouvernements qui tolèrent ou autorisent, les chefs des armées qui préparent la guerre atomique etc. Personne ne touche aux vrais coupables : les scientifiques. La science ? Tabou.

– Mais enfin, ils ne sont pas responsables. Ils ne font qu'exécuter les ordres des dirigeants.

Le problème s'est déjà posé et les tribunaux ont jugé sans équivoque. Les crimes dont les hommes s'étaient rendus coupables avaient atteint un niveau sans précédent dans l'histoire de l'humanité. Il n'y avait pas encore de lois pour les définir ni pour les sanctionner. Les juristes des instances internationales n'avaient pu imaginer ni prévoir ce qu'on a appelé par la suite des "crimes de guerre" et des "crimes contre l'humanité". Ils n'étaient pas prévus, ils n'étaient pas définis, pourtant, il était immédiatement évident qu'il s'agissait de crimes. Il était immédiatement évident que même en temps de guerre les actes et le comportement qu'on était appelé à juger étaient des crimes et que c'étaient les plus atroces commis par des hommes jusqu'alors. Les juges ont prononcé des sentences sans équivoque. Les exécutants étaient des criminels au même titre que les donneurs d'ordres. Il y a des ordres qu'on a le devoir de ne pas exécuter. Il y a des choses qu'un homme ne fait pas. Quelles que soient les circonstances et quelles que soient les conséquences du refus d'obéissance. C'est l'obéissance qui est un crime. *Il y a des choses qu'un homme ne fait pas.*

Les définitions des conventions internationales sont claires. On ne peut pas s'y méprendre. La tentative de génocide est un acte criminel punissable. Sont criminels tous les actes constitutifs du génocide à commencer par toute activité préparatoire qui est en fait un début d'exécution. Sont criminels aussi bien l'entente en vue de commettre le génocide, l'incitation directe, la tentative pour le mettre en oeuvre que la complicité dans sa réalisation. Les juristes ont été formels : la construction des chambres à gaz est un début d'exécution du crime de génocide.

Je pose alors la question : la fabrication et le stockage des armes atomiques, chimiques et biologiques, c'est quoi ? Si les destructions des villes et des villages, ainsi que toute dévastation que ne justifie pas la nécessité militaire, constituent par définition un crime de guerre; si la construction des chambres à gaz est un début d'exécution du crime de génocide; alors, la fabrication et le stockage des armes atomiques, chimiques et biologiques est bien un début d'exécution d'un crime ! Les experts juridiques internationaux ne lui ont pas encore donné de nom. En effet quel terme juridique pourrait définir l'anéantissement de toute l'humanité, de toutes civilisations et de toutes formes de vie sur la planète ?

Les crimes que commettent les scientifiques d'aujourd'hui n'ont plus aucune commune mesure avec ceux des criminels de guerre. On ne peut même plus parler d'atrocités ou de monstruosité. C'est le crime absolu. C'est la destruction de la vie. De toute la vie de la planète.

Les tortionnaires national-socialistes ont fait des choses qui dépassaient de loin en horreur tout ce que l'esprit de l'homme, pourtant très fertile, a pu inventer. Et ce n'est pas la gigantesque quantité des victimes qui les a arrêtés une seconde.

Bien au contraire, s'ils avaient eu le temps ils en auraient massacré encore plus. Pourtant, comparées à l'atomisation générale de la planète, les chambres à gaz sont des espiègleries.

En temps de guerre, le refus d'obéissance est parfois puni de mort. En refusant d'obéir, le soldat risque parfois de perdre la vie. Les tortionnaires national-socialistes étaient des militaires. Ils n'ont pas fait qu'obéir aux ordres. Ils les ont exécutés avec zèle et empressement. Ils ont pris des initiatives et fait des choses auxquelles n'avaient pas songé leurs supérieurs. Certains détails, certains raffinements sont le fait d'initiatives personnelles. Pourtant ils avaient toujours l'excuse du devoir d'obéissance aveugle. Les scientifiques n'ont pas cette excuse. Toute la structure, toute l'organisation, toute la recherche, toutes les inventions, tous les engins, tout, dans les moindres détails, est le fait de leur propre initiative. La destruction du monde et l'anéantissement de toute la vie du cosmos est le fait de leur seule initiative.

Il y a une différence essentielle entre exécuter un ordre et avoir une idée. Entre appuyer sur une gâchette quand on entend l'ordre : « Feu ! » et inventer. On peut obliger quelqu'un à marcher au pas. On ne peut pas l'obliger à être intelligent. Ni à avoir des idées, ni à inventer. Ni à comprendre, ni à trouver. La force peut réduire l'homme à l'état de machine. Elle peut l'obliger à se comporter comme un robot. « Garde à vous ! À droite, droite ! » Et des centaines d'hommes exécutent mécaniquement le même mouvement en même temps. Comme des machines. Mais la machine n'a pas des idées, elle n'invente pas, elle ne crée pas. Elle ne fait qu'exécuter. Elle ne prend pas d'initiatives.

Le scientifique oui.

Il utilise son intelligence, ses connaissances et ses dons naturels pour inventer des engins de mort. Et ça, personne ne l'y oblige. Personne jamais ne pourra l'y obliger.

Les scientifiques ont suivi les dirigeants au pouvoir. Leur préoccupation n'a pas été : « Comment faire pour qu'il n'y ait plus jamais de guerres », mais : « Comment faire pour gagner la prochaine ».

Sans la connaissance, le pouvoir n'est que pouvoir. Depuis toujours, le pouvoir a été aveugle. Aucune raison ne l'a jamais arrêté. Il ne recule que devant un pouvoir plus grand.

Quand on détient des connaissances, on a des responsabilités. La connaissance implique la responsabilité. Toute forme de connaissance. Savoir conduire une automobile n'est pas suffisant. Il faut en plus passer un examen et donner la preuve qu'on respecte les règles du code de la route et qu'on se conduit raisonnablement lorsqu'on a un volant entre les mains. On reçoit alors un permis de conduire. Il ne s'agit que d'une bête voiture automobile !

Et l'humanité ? Qui délivre les permis de conduire l'humanité ?

La séparation qui existe entre le pouvoir et la connaissance est aujourd'hui totale. Plus rien n'est possible sans les scientifiques. Le vrai pouvoir, c'est eux qui le détiennent. Le pouvoir absolu. Le pouvoir de détruire la Vie. La Vie avec une majuscule.

Quand on accède à des connaissances qui dépassent la condition humaine, on n'a plus le droit de conserver un comportement simplement humain. Comme si de rien n'était.

Aucun être vivant dans la nature n'a jamais eu le pouvoir de détruire toute la vie sur la Terre. La Vie n'a pas le pouvoir de se détruire elle-même. Chaque mort dans la biosphère est un nouvel élan de vie pour d'autres vivants. Seule la science a le pouvoir de détruire toute la Vie.

Quand on détient ce pouvoir-là, on n'a pas le droit de se tromper. Quand on détient ce pouvoir-là on n'a pas le droit d'ignorer l'histoire de la civilisation humaine. L'esclavage, la domination de la femme (par l'homme), la torture, le racisme, la guerre ne sont pas des innovations de notre époque qu'un scientifique découvre avec surprise lorsqu'il lève la tête de son microscope ! Ce sont les constantes les plus durables et les plus tenaces de l'histoire de l'humanité. À toutes les époques. Sur toute la planète. Quand on détient ce pouvoir-là on n'a pas le droit de l'ignorer. On n'a pas le droit de faire comme si de rien n'était. On n'a pas le droit d'ignorer les conséquences de son comportement. De ses actes. *Et de ses découvertes.*

Ça s'appelle : avoir le sens des responsabilités. Et ça ne s'apprend pas à l'Université. L'Université forme des scientifiques. Elle diffuse la science. Et la science n'a pas de conscience. Ce n'est que de la connaissance. Sans sagesse. Froide. Glaciale. Mathématique. Qui a jamais entendu prononcer à l'université le mot amour ? Qui a jamais emporté en quittant l'université, la conviction de sa responsabilité devant la vie et l'humanité ?

Rien ne peut arrêter le progrès de la science. Bientôt elle aura achevé son oeuvre. Bientôt, la vie ne sera plus qu'une trace archéologique sur une planète aussi déserte que la lune. La terre morte. Le triomphe définitif de l'homme sur la Nature.

CHAPITRE 10

LES COUPABLES

Marco, tu es aujourd'hui un grand savant. J'ai assisté à ta naissance. Ta maman a été une de mes premières patientes pour l'accouchement sans douleur. Je t'ai vu naître. J'ai vu ton regard étonné quand tu es apparu parmi nous, qui t'attendions, émus, émerveillés devant ce miracle toujours nouveau : l'apparition d'un petit être vivant que la Nature met entre nos mains avec confiance. Elle sait qu'il sera nourri d'amour.

Et c'est l'amour de ta maman qui t'a fait vivre, Marco. Cet amour qu'aucun mot ne peut nommer, tu l'as bu avidement de son sein, tu t'en es imprégné pour toujours dans ses bras, dans son étreinte dont elle t'entoure à jamais.

Je me rappelle de ta coqueluche. Et je me rappelle de ta maman affolée quand elle est venue me chercher, en pleine nuit. Tu étais couvert de boutons. J'ai soigné ta varicelle, en rassurant ta maman et en lui faisant comprendre que le seul remède universel et le seul efficace, c'est elle qui le détenait. L'amour maternel.

Je t'ai tenu sur mes genoux, je t'ai raconté des histoires. Trente cinq ans après tu en avais encore le souvenir. Pas de

l'histoire. De l'amour dont je t'enveloppais. Je t'ai enseigné la table de multiplication et « bijou, caillou, chou, genou, hibou, joujou, pou. » Et puis, le destin nous a séparés. Quand je t'ai revu, tu étais devenu un scientifique à lunettes, sérieux, autoritaire, imbu d'une importance déjà grande et reconnue dans le monde de la science. Tu as été choisi parmi des centaines de scientifiques pour être admis à travailler dans ce centre dont le nom même est tenu secret, mais qui, tu le sais, est en fait le centre de recherche scientifique de destruction de la vie.

Marco, mon garçon, mon fils d'amour, ma blessure ! Avec un sanglot dans la voix, je t'accuse.

Je t'accuse de participer à l'accomplissement de l'oeuvre criminelle la plus abjecte, la plus infâme et la plus monstrueuse dont les hommes se soient rendus coupables. Je t'accuse du crime le plus abominable qui soit. Je te montre du doigt, toi, en tremblant, en étouffant un hurlement de douleur, Marco, toi, mon fils, je t'accuse.

Et avec toi, j'accuse ceux qui depuis cinquante ans perfectionnent l'armement nucléaire. J'accuse ceux qui inventent les armes chimiques et bactériologiques. Je dénonce les vrais responsables de la fin prochaine de toute vie sur la planète. Je dénonce les scientifiques.

Et je les accuse. De crimes contre la Vie.

CHAPITRE 11

LE MOUM

— *Tu accuses les scientifiques. Tu ne fais aucune restriction. Tu ne fais aucune différence. Tous ne sont ne sont quand même pas en train de fabriquer des bombes atomiques ?*

Il y a eu dans l'armée allemande de braves gens. Tous n'étaient pas des affreux nazis. Il y a eu des bons pères de famille et des amoureux romantiques, faisant leur devoir de soldat. Ils portaient le même uniforme que les autres. C'étaient des ennemis autant que les autres. Ils faisaient partie de l'armée ennemie.

Aujourd'hui l'armée ennemie de la Vie, c'est la science. Les scientifiques qui ne la combattent pas, la cautionnent en portant le même uniforme. Ce sont des ennemis de la Vie. Autant que les autres. Ils sont encore plus dangereux car ils faussent l'image du scientifique et servent à justifier le respect et la vénération du public pour la science.

Non. Je ne fais aucune restriction, aucune différence. La différence, c'est eux-mêmes qui devraient la faire. En se désolidarisant des autres. En les condamnant avec la plus grande indignation. Aucun ne l'a jamais fait.

En 1990, je me suis quand même posé la question : si personne ne l'a jamais fait de sa propre initiative, cela signifie-t-il vraiment que tous les scientifiques approuvent le détournement des connaissances scientifiques qui a été fait ? N'y a-t-il vraiment pas dans le monde entier des scientifiques qui, même sans le dire, éprouvent une profonde indignation devant l'activité de certains de leurs confrères ? Peut-être ne leur manque-t-il qu'une occasion pour exprimer leur désapprobation indignée ?

J'ai voulu en prendre l'initiative. Je ne suis titulaire d'aucun diplôme, je n'ai aucune qualification. Je suis un homme du commun. Face aux scientifiques, cela me donne un avantage, je suis hors jeu, hors concurrence. Dans leur monde, je représente un grand zéro. Ma démarche ne peut alors que se réduire à ce qu'elle est vraiment : la réaction de n'importe quel homme devant ceux qui veulent disposer de sa vie et de celle de sa famille. « De quel droit ? Pourquoi ? Je ne veux pas... »

J'en ai parlé autour de moi. J'ai entendu toujours les mêmes arguments, répétant presque mot à mot les formules de l'endoctrinement général.

On m'a aussi accusé d'enfoncer des portes ouvertes : « A quoi bon remuer toutes ces vilaines choses ? Tout le monde sait que l'homme n'est pas parfait... »

Et on m'en voulait de dire... la vérité. On m'en veut, on me le reproche, on refuse de l'entendre. On prend l'attitude indignée qu'on aurait envers celui qui reprocherait à un vieillard d'être vieux ou à un estropié de ne pas courir, ou à un bossu de ne pas se tenir droit. Personne ne veut m'entendre lorsque je dis : « Mais la civilisation n'est pas l'aboutissement normal d'une

évolution propre à la vie. Ce n'est pas un accident non plus. Et ce n'est pas une malformation congénitale de l'espèce.

La civilisation est un choix. Ce n'est pas le seul possible. Toutes ces vilaines choses auraient pu être belles, si au départ on avait fait un autre choix.

Mais, nom de Dieu, si un autre choix est possible, faisons le... »

J'ai essayé de convaincre. J'ai même exhibé des chiffres ahurissants : le pouvoir destructeur des USA et de l'URSS peut tuer 32 000 fois tous les habitants de la Terre. Une poignée de riz pourrait sauver de la mort des millions d'agonisants affamés. Pourtant chacun d'eux a le droit à un minimum de 25 tonnes de T.N.T. Les crédits publics de recherche scientifique qui transitent par le ministère de la défense se chiffrent à 50% en Grande-Bretagne, 33% en France, 10% en Allemagne, 8% en Italie, 3% aux Pays-Bas, ce qui donne une moyenne européenne de 25%, aux États-Unis 72%, au Japon 1%. Mais il paraît que ces chiffres reflètent autant la réalité chez les uns, que le manque de franchise chez les autres, qui prétendent même encourager cette recherche « parce qu'elle est si riche en retombées utiles et favorables au bien-être de l'humanité ». 90% des découvertes faites depuis Galilée sont dues à des scientifiques vivants en 1961. 50% parmi eux travaillent pour la destruction de la vie.

J'ai affronté des intellectuels aussi. Que pouvez-vous répondre quand on vous met sous le nez une affirmation pareille : « À l'analyse, le pacifisme se montre comme l'affirmation immobile de la mort. La question est de savoir s'il peut y avoir paix sans lutte, affirmation sans négation, vie sans dynamique ».

On m'a reproché de porter des jugements sans nuances. Regardez Hiroshima ! Est-ce que ça fait des nuances quand ça pète ?

On ne tolère pas mon intolérance. Mais quelle est la loi prévue pour ne pas être suivie, quelle est la règle qu'il ne faut appliquer que de temps en temps, et à moitié ? La tolérance ne peut être une loi sans quoi les lois n'auraient aucun sens. Aucune doctrine, aucune religion n'accepte d'être suivie à moitié, ni avec modération, ni à peu près seulement. Toutes les croyances sont exclusives sans quoi elles n'auraient aucun sens ni aucune autorité. On qualifie aujourd'hui d'extrémistes ceux qui suivent vraiment un enseignement. Extrémistes de quoi ? D'une doctrine suivie jusqu'à sa conclusion finale, jusqu'à ses conséquences logiques sans quoi la doctrine n'a aucune raison d'être. Le plus grand extrémiste était Jésus Christ. Dans son enseignement il n'y a pas la moindre concession, pas la moindre place pour la tolérance. Et le Pape Jean Paul II est un extrémiste criminel dangereux. Il interdit l'usage des préservatifs même si le SIDA devait exterminer le genre humain.

Ma doctrine, c'est la vie. Pas modérément, pas à peu près ou à temps perdu. Dans ma doctrine, il n'y a pas de place pour la moindre tolérance à l'égard de ceux qui nuisent à la Vie, ni aucune concession pour ceux qui la détruisent. Je suis un farouche extrémiste de la Vie.

On m'a entraîné dans d'interminables discussions sur les bienfaits de la science. J'en ai retenu une constante qui est le fondement du prestige de la science dans l'opinion publique. C'est la réussite technique, c'est la performance même complètement aberrante, comme l'excursion sur la lune, qui assure à la science son autorité sur le public. Et on attend tout

d'elle, on lui fait une confiance aveugle : « La science finira bien par trouver une solution contre la pollution », etc.

Comment peut-on s'attendre à ce que ceux qui détruisent la vie se mettent soudain à la protéger ?

La préoccupation de la science n'est pas la protection de la vie. Si c'était le cas, elle n'aurait pas besoin de chercher des moyens pour sauver in extremis la vie de la destruction générale par la pollution. Jamais elle n'aurait mis au point des techniques polluantes ni inventé des produits destructeurs de la vie. La pollution n'est pas un accident ! La pollution est le fait d'un choix délibéré. Des hommes formés dans les universités, sélectionnés pour leurs compétences et leurs capacités, promus aux postes de dirigeants, ont décidé de polluer la planète. Car, les centaines de millions de tonnes de déchets polluants, toxiques et radioactifs qui sont en train d'étouffer la vie de notre planète ont été d'abord des milligrammes au fond des éprouvettes des scientifiques qui ont mis au point les technologies polluantes. Ils les ont mises au point en pleine connaissance de cause. Ils ont choisi de continuer malgré l'évidence des conséquences catastrophiques de leur choix.

Car c'est par le pudique mot de pollution qu'on voudrait dédramatiser ce qui est en fait une catastrophe planétaire.

J'ai essayé de convaincre. À des chiffres, j'ai opposé des évidences. Vainement. J'ai essayé de trouver des arguments scientifiques aussi. On ne peut pas avoir raison contre la science en opérant sur son propre terrain. La solution ne se trouve pas dans un système logique. On ne l'atteint pas par l'argumentation. Ce n'est pas la raison qui nous apportera la solution. La raison a atteint le sommet qu'elle ne peut dépasser : c'est la rationalité mathématique. C'est la raison scientifique.

C'est elle qui nous a conduit jusqu'à la destruction de toute vie sur Terre.

– Mais toi, quelle solution proposes-tu ?

Est-ce à moi de proposer des solutions ? L'organisation de la société, de l'économie, de l'enseignement et de la recherche scientifique est une affaire de spécialistes.

Moi, je ne suis rien. Que puis-je vous dire ? Je ne suis qu'un homme qui vit... depuis longtemps... très longtemps...

Il se fait tard dans ma vie, mes enfants. Je vois venir le soir de mon existence et, malgré moi, un bilan se dresse. C'est un bilan d'échec.

J'ai lutté. Je crois avoir fait tout ce que j'ai pu pour aider à ce que le monde que nous vous laissons soit un peu meilleur que celui que nous avons reçu. C'est le contraire qui arrive.

La vie est souillée à jamais sur notre Terre. Elle est en train d'en mourir. C'est trop tard. La victoire de la Mort est inéluctable. Ce n'est pas un monde meilleur que nous laisserons derrière nous, mais une Terre morte.

Mais c'est ça le propre de l'homme : le combat jusqu'au bout, le combat sans espoir. Je continue ce qui n'est plus la tâche du soir. Le combat. Comme si j'y croyais encore. Comme si c'était encore possible.

Je ne suis qu'un utopiste farfelu pour certains, un naïf stupide pour d'autres; pourtant je ne crois pas qu'il soit si naïf que ça de croire qu'il y a d'autres solutions que de continuer à détruire toute vie sur la planète. Je crois que c'est la vision des

choses qui doit d'abord changer. Et c'est la seule chose dont j'oserai parler : le regard.

Imaginez un pays d'aveugles. Imaginez les problèmes de l'organisation de leur vie quotidienne, de leur société, de leur économie. Imaginez les problèmes insolubles qu'ils doivent affronter.

Imaginez un pays où les habitants sont aveugles parce qu'ils se mettent volontairement des bandeaux sur les yeux. Pour trouver immédiatement des solutions à tous leurs problèmes d'aveugles, il leur suffirait d'enlever les bandeaux de leurs yeux.

Ces aveugles volontaires, c'est nous. Le bandeau devant les yeux, c'est tout ce qui nous empêche de voir la vie, d'aimer la vie, de nous consacrer à la vie.

Lever le bandeau. Découvrir la vie. Découvrir l'amour. Le simple amour de la vie qui engendre toutes les autres formes d'amour. Et c'est tout.

Si nous avons les yeux ouverts, toutes les techniques qui servent à guider des aveugles deviennent inutiles.

C'est ça que je propose. C'est ça que j'enseigne. Le regard. Le regard d'amour.

Ouvrir les yeux. Et voir la vie. Elle est là devant nous dans ses innombrables manifestations. Elle a trouvé des solutions géniales pour faire vivre et s'épanouir d'innombrables espèces. Pourquoi seule l'espèce humaine ferait-elle une exception ? Vivre en harmonie avec la Nature. Pour ça, il n'est

besoin d'aucune science, d'aucune doctrine, d'aucun apprentissage. L'amour suffit.

*
* *

Je suis à la tête d'une grande école internationale. Je publiais, pour les besoins de l'école, la revue Tai Ji Quan. Nous avons tiré à 4 000 exemplaires le numéro où j'ai fait paraître mon article « Zorro est arrivé ». Le voici :

Zorro est arrivé

Il est descendu de son beau cheval blanc et, à grandes enjambées, il s'est approché de moi. Je voyais briller son regard de feu derrière son masque noir. C'était lui. Le chapeau, le costume, la cape... Je n'ai pu retenir un cri de surprise : « Zorro ! »

– Oui, c'est moi, Zorro. Je viens te voir en ami. Tu t'es lancé dans le métier de justicier redresseur de tort. Tu veux faire le Zorro des temps modernes, mais tu t'y prends comme un pied. Alors, je viens te refiler quelques ficelles de la profession. Ça se fait entre collègues. Et tout d'abord, comment veux-tu qu'on te prenne au sérieux si tu n'as pas le crâne rasé ?

– Il ne s'agit pas de moi, mais d'une cause.

– Eh bien, justement, c'est là le plus grand défaut de ton scénario. Il faut que ce soit clair et net. Chez toi, on ne sait pas trop qui sont les bons, qui sont les méchants. Les méchants, il

faut toujours les présenter avec un chef, un grand méchant et sa bande. Dans ton histoire, qui est le grand méchant ?

– Mais, il n'y a pas de bons et de méchants. Il n'y a que des victimes d'une orientation de notre civilisation qui est faite contre nature. À contre-vie...

– Dans un bon scénario, il y a une victime, un méchant et puis Zorro qui arrange tout. Alors débrouille-toi pour défendre une victime bien choisie contre les méchants. Tiens, les bébé-phoques, ce ne serait pas mal, ça.

– C'est déjà fait.

– Dommage. C'était le bon truc. De toute façon, si tu veux faire le Zorro, choisis bien la victime que tu défends.

– Nous sommes tous des victimes. De notre éducation, de nos préjugés, de nos croyances. J'appelle à une réorientation de nos aspirations. Orienter le regard vers l'intérieur pour y découvrir la vie. Et la paix des profondeurs, et l'harmonie fondamentale. Et avant tout, le bonheur de vivre. L'inébranlable joie de vie.

– Pas mal, pas mal. Le public aime le happy-end. Mais il faut d'abord de l'action, du suspense, du danger et puis... voilà Zorro. Il sauve la victime et punit les méchants. Ne t'éloigne pas de ce schéma. C'est le seul qui marche toujours. Il faut aussi personnaliser le mal. Même si c'est une cause, il faut que ceux qui veulent le mal aient une personnalité. La bêtise, l'ignorance, le mal tu dois leur donner un visage.

– Je ne combats pas la bêtise. La bêtise ne peut faire que des bêtises. Alliée à la méchanceté, elle sera cruelle et sauvage.

Ça n'ira jamais bien loin. Je ne combats pas ceux qui font le mal. Les sociétés se sont toujours bien organisées pour se protéger contre les malfaiteurs, les pirates, les bandits et autres gangsters. Je ne combats pas ceux qui veulent le mal mais ceux qui veulent le bien. Le bien dans un monde artificiel et falsifié. La religion veut le bien, les grandes doctrines sociales et politiques veulent toutes le bien. C'est ce bien là que je dénonce et que je combats. Car ce qu'on appelle nirvana, paradis, illumination, vie éternelle, progrès, confort, pouvoir d'achat, justice sociale, égalité, liberté, culture, civilisation etc., etc., conduit inévitablement à ce qui se résume dans les faits en deux mots : extermination générale par la pollution ou extermination générale par l'holocauste atomique. Je ne combats pas l'ignorance. Ni la bêtise, mais l'intelligence et le savoir. Alliés, ils ont engendré la science. Les technologies destructrices de la vie sont l'oeuvre de la science. La bombe atomique que la science perfectionne depuis 45 ans est l'oeuvre des plus brillants esprits que l'humanité ait jamais produits. Ce sont les brillants esprits que je combats. L'intelligence sans la sagesse. La science sans amour. Et je combats le public. La majorité. Car c'est la majorité qui veut ce qui nous arrive. Les gouvernements sont mis en place par la volonté de la majorité, pour faire ce que veut la majorité. Et la majorité a voté *pour* l'armement atomique, *pour* les centrales nucléaires, *pour* la pollution. Croyant voter pour le bien, elle a voté sa propre mise à mort. Aujourd'hui, la guerre signifie la fin du monde.

Je m'élève contre l'irresponsabilité des chercheurs scientifiques. Il n'y a pas de recherche de fond, ou de recherche dans l'intérêt de la science. Le mathématicien qui tripote ses formules dans le silence de son cabinet à l'université, contribue à la destruction de la vie autant, sinon plus, que le fabricant de fréon en train de forer un trou dans la couche d'ozone, ou que les militaires qui réclament toujours plus de bombes atomiques

et que la science leur fournit, de plus en plus perfectionnées. Je m'élève contre l'irresponsabilité générale. Car nous aidons tous la science à parachever son oeuvre d'anéantissement de toute vie sur la terre. Je m'élève pour défendre la vie. Le simple phénomène biologique brut qu'on nomme la vie et qui ne sera bientôt qu'une trace archéologique sur notre planète, déserte comme la Lune.

–... comme la Lune...

– L'humanité...

– Oh, ça va, ça va ! Ne te fatigue pas, j'ai compris. Salut, adios, je m'en vais.

Et pendant qu'il se hissait sur le dos de son cheval, je l'entendais marmonner encore : « Et moi, je croyais qu'il faisait le Zorro. Ouais. Il fait le ... »

Le bruit des sabots a couvert le dernier mot que je crois avoir deviné quand même. J'ai longtemps écouté le bruit de la galopade s'éloigner dans la nuit.

– Adieu, Zorro. Adieu, mon collègue. Tu as peut-être raison. Au fond, sans m'en rendre compte, je ne suis peut-être vraiment qu'un vieux con.

Sans vraiment avoir cherché méthodiquement une information statistique, il m'est apparu que le nombre de lettres, de coups de fil ou de commentaires verbaux que je recevais à propos de mes livres ou de mes articles dépendait presque uniquement du tirage ou du nombre d'exemplaires en circulation. Pratiquement sans égards aux sujets traités. Le chiffre de 1% s'est avéré constant depuis de nombreuses

années. Zorro aurait donc dû me valoir une centaine de réactions car 4.000 exemplaires sont en fait lus par 10.000 lecteurs sur les cinq continents. Eh bien, il n'y en a pas eu une seule. Cela m'a fait poser directement des questions à certains lecteurs. Tous ont eu la réaction gênée qu'on a devant quelqu'un qui tient des propos obscènes et de mauvais goût. Le tabou de la science est profondément enraciné dans l'opinion publique.

J'ai voulu quand même me faire entendre. J'ai publié un livre que personne n'a acheté. J'en ai distribué gratuitement deux mille exemplaires avec l'aide d'un ami qui en a fait l'expédition dans toute la France, en Suisse et au Canada. J'ai eu quand même deux lettres. Une m'approuvant et l'autre me demandant où était mon intérêt commercial en distribuant gratuitement des livres.

J'ai appris à cette époque l'existence du MURS. Mouvement universel de la responsabilité scientifique.

Voici les points fondamentaux de leur programme qu'ils publient eux-mêmes.

□ L'humanité doit rechercher les solutions qui commandent le destin de l'espèce.

*LE MOUVEMENT UNIVERSEL DE LA
RESPONSABILITÉ SCIENTIFIQUE (M.U.R.S.)
se propose dans ce but :*

□ Faire prendre conscience des problèmes nouveaux et parfois inquiétants, posés pas la Science. Suggérer des solutions;

□ Mettre en valeur les possibilités fascinantes ouvertes par le développement accéléré de la Science

car

□ Seule une opinion publique bien informée et décidée pourrait être le garant de la sagesse.

Responsables nous le sommes tous individuellement : scientifiques et non scientifiques, décideurs et simples citoyens.

Souvent bénéficiaires dans l'immédiat du progrès de la science nous sommes comptables des risques que, mal orienté, il peut faire courir à l'humanité.

Toute responsabilité, pour exister comme pour s'exercer, exige information et réflexion, préludes au dialogue d'où doit émerger la décision génératrice d'avenir.

Contribuer à la prise de conscience de cette responsabilité et fournir l'information qui ouvre les voies de la décision c'est la mission du Mouvement de la Responsabilité Scientifique et l'ambition des Cahiers qui en sont l'expression à l'usage du public.

Ils parlent de problèmes nouveaux et parfois inquiétants. Je pose la question : quels problèmes nouveaux ? Y a-t'il après les armes nucléaires encore quelque chose de nouveau et parfois inquiétant ? Le problème nouveau et inquiétant a été posé par la science il y a cinquante ans. Les scientifiques du monde entier ont pris une attitude, ont fait un choix. Aujourd'hui, le détournement de la recherche scientifique vers

la destruction universelle de la vie est un droit acquis que plus personne ne conteste.

Avec un cynisme incroyable, le programme du MURS ignore ce qui est déjà la réalité scientifique depuis cinquante ans. Informer le public, par définition ignorant et prêt à gober n'importe quoi, et, à partir des informations qu'on lui aura mâchées et enrobées de grands mots, lui demander de prendre des décisions et d'être le garant de la sagesse signifie clairement : se dérober devant ses propres responsabilités. Car, ce n'est pas vrai que : « toute responsabilité, pour exister comme pour s'exercer exige information et réflexion, prélude au dialogue d'où doit émerger la décision génératrice d'avenir ». Quelle information et quelle réflexion exigeait la construction des chambres à gaz, quel dialogue d'où doit émerger la décision génératrice d'avenir exige depuis cinquante ans le perfectionnement diabolique de l'armement nucléaire, afin qu'apparaisse enfin la responsabilité de ceux qui le font ? Autant que la connaissance du bien et du mal, la responsabilité est une évidence immédiate. C'est une affaire de conscience. Et cette conscience, tout le monde l'a. On peut seulement ne pas en tenir compte et, tout en sachant parfaitement qu'il s'agit d'une vilénie, trouver mille prétextes et inventer mille justifications pour faire endosser à d'autres la responsabilité des conséquences de ses propres actes.

Oui, MURS, « responsables nous le sommes tous individuellement... ». Seulement, les scientifiques n'ont nul besoin de « contribuer à la prise de conscience de cette responsabilité », ni de « fournir l'information qui ouvre les voies de la décision... » Ils doivent **AGIR** EUX-MÊMES en adultes responsables. En prenant eux-mêmes les décisions dont ils assument l'entière responsabilité. Alors, face à certains actes,

une vérité humaine s'impose avec la force de l'évidence : IL Y A DES CHOSES QU'UN HOMME NE FAIT PAS.

Je n'ai eu aucune audience dans le public. Quand on ne pouvait pas l'éviter, on m'a écouté, à peine poliment, pour me répliquer régulièrement : « La science a quand-même fait beaucoup de bien ! C'est grâce à la science qu'il n'y a plus la peste. Et c'est grâce à la technologie que nous pouvons rester dans notre fauteuil et regarder la télévision pendant que la machine lave le linge pour nous... »

J'ai eu bien envie de me laisser aller au découragement. J'ai voulu quand même tenter ma dernière chance : m'adresser directement aux scientifiques. Non pas à ceux, nombreux, avec lesquels j'ai discuté pendant des années, et qui ont fini par définir deux attitudes extrêmes : se décharger de toute responsabilité en s'en remettant au pouvoir politique ou éluder toute responsabilité en se déclarant non concerné par les problèmes du bien et du mal. Mais, en m'adressant à des milliers de scientifiques que je ne connaissais pas personnellement, choisis presque au hasard, en leur proposant de créer le **MOU**vement **M**ondial pour la **R**esponsabilité **I**ndividuelle des **S**cientifiques.

Je leur ai adressé la lettre où je citais les deux attitudes clairement exprimées à quarante ans de distance, par deux grands du monde scientifique. Je n'ai parlé ni de technologies polluantes, ni de recherches dont on a le droit de s'inquiéter. J'ai réduit tout le problème à ce qui ne peut être interprété autrement que comme une activité délibérée en vue de la destruction de la vie.

À mon grand étonnement, j'ai eu des réponses. Du monde entier. Je n'étais donc pas seul ! Je n'ai pas été capable de convaincre. Peut-être réussirai-je à rassembler les convaincus.

Après la cinquantième adhésion, il n'y avait plus de place pour le doute : le Mouvement était une réalité. Il y a eu peu de correspondance, presque pas de polémique. Ceux qui adhéraient au mouvement envoyaient leur signature par retour du courrier. Les autres envoyaient ma lettre dans la corbeille à papier. Il y en a eu un même, qui s'est ravisé. Il a ressorti la Déclaration de la corbeille à papier et me l'a renvoyée signée, toute chiffonnée...

J'ai continué. Jusqu'à épuisement de mes ressources, jusqu'à la lassitude de mes collaborateurs bénévoles et jusqu'à l'écroulement du monde communiste.

La tentative communiste est passée dans l'histoire. Tout est désormais possible. Les hommes politiques n'ont plus aucune raison de sacrifier le bien-être présent des citoyens pour préparer des guerres futures. Ils raisonnent désormais en termes de paix et de collaboration. Le reste ne peut que suivre : l'arrêt de la recherche des armes nouvelles et de perfectionnement de celles qui existent, puis, la liquidation de ce gigantesque arsenal qui ne servira plus jamais.

Je ne lis pas les journaux, je n'ai pas de téléviseur ni de radios. Je vis retiré, entouré de mes élèves auxquels j'essaie de transmettre le plus fidèlement possible l'enseignement que j'ai reçu. J'ignore ce qui se passe dans le monde. Les grands événements me parviennent quand même. J'ai appris ainsi que la France a repris les essais nucléaires.

Ce n'est donc pas fini. Eh bien, pour moi non plus. Je reprends mes armes, je brandis mon porte-plume et de toutes mes forces :

J'accuse les scientifiques.

ADDENDA

Voici la première version de ma lettre aux scientifiques.

STEVANOVITCH - Éditeur 3, rue des Tourterelles, 5537 Maredret (Belgique)

Tel : 024199673 - T.F.A. 566 640 617 - 023 48604 / 021 310-034976-66

COLLECTION : BOUTEILLE A LA MER

Maredret, le

Monsieur, Madame,

Enrico Fermi déclarait en 1949 au sujet de la construction de la bombe à hydrogène :

"Quand les autorités politiques légitimes prennent des décisions, il n'appartient pas aux scientifiques d'intervenir pour placer leurs propres opinions personnelles".

En 1990 Henri Atlan déclarait au sujet des limites de la recherche en biologie :

"La recherche ne se préoccupe pas de la morale".

Je crois qu'il existe dans le monde des scientifiques prêts à agir autrement. Je les invite à se regrouper dans un

**MOUVEMENT MONDIAL POUR LA RESPONSABILITE INDIVIDUELLE
DES SCIENTIFIQUES.**

On y adhère par une déclaration publique, nette et sans équivoque, limitée strictement à l'ABC(*), à envoyer à Stévanovitch, 3, rue des Tourterelles, 5537 Maredret-Année (Belgique).

Veuillez agréer, Monsieur, Madame, l'expression de ma très haute considération.

V. Stévanovitch,

Éditeur

(*) ABC est le nom aimable et innocent par lequel on désigne dans les milieux scientifiques concernés, l'armement Atomique, Biologique et Chimique.

Après la cinquantième adhésion, le MOUM était une réalité.

Mouvement mondial pour la responsabilité individuelle des scientifiques

Maredret, le

Monsieur,

ENRICO FERMI déclarait en 1949 au sujet de la construction de la bombe à hydrogène :

"Quand les autorités politiques légitimes prennent des décisions, il n'appartient pas aux scientifiques d'intervenir pour placer leurs propres opinions personnelles".

En 1990 HENRI ATLAN déclarait au sujet des limites de la recherche en biologie :

"La recherche ne se préoccupe pas de la morale".

De nombreux scientifiques dans le monde sont prêts à agir autrement. Nous les invitons à se regrouper dans le

MOUVEMENT MONDIAL POUR LA RESPONSABILITE INDIVIDUELLE DES SCIENTIFIQUES.

On y adhère par une déclaration publique, nette et sans équivoque, limitée strictement à l'ABC(*), à envoyer à Stévanovitch, 3, rue des Tourterelles, 5537 Maredret-Anhée (Belgique).

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma très haute considération.

V. Stévanovitch,

Editeur

(*): ABC est le non aimable et innocent par lequel on désigne dans les milieux scientifiques concernés, l'armement Atomique, Biologique et Chimique.

CORRESPONDANCE ET COORDINATION :

V. Stévanovitch-Editeur, 3 rue des Tourterelles, 5537 Maredret-Belgique
Tél. • Fax 32(0)82.699673

Soixante-dix-neuf scientifiques du monde entier ont signé cette déclaration. Dont trente-neuf Belges. Parce que je vivais en Belgique à l'époque. S'il s'était trouvé dans chaque pays quelqu'un pour y déployer la même activité que la mienne en Belgique nous aurions recueilli des milliers d'adhésions. J'ai agi seul...

Déclaration publique

Je condamne, avec la plus grande indignation,
les scientifiques qui travaillent à la mise au point
des armes nucléaires, chimiques, bactériologiques
et de tout autre moyen de destruction intentionnelle
de la vie humaine.

Signature:

Nom: _____

LASERER

Prénoms: _____

Herzi

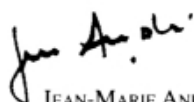
Profession: _____

Medecin biologiste

Titres et diplômes: _____

Chirurgien des infections, Membre de l'Académie
Belge de la Santé des Femmes - Directeur des Services
d'Intégration Hospitalière, Prix Albert LASKER
de l'American Public Health Association -

Herzi



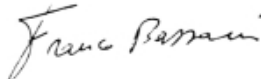
JEAN-MARIE ANDRÉ



MARC ANSEAU



JOACHIM AUTH



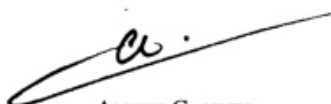
FRANCO BASSANI



HANS-PETER BECK



GUY BOURGEAULT



ALBERT CASSUTO



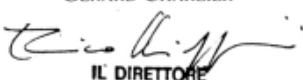
CHARLES CHANY



GÉRARD CHARLIER



PHILIPPE CHEVALLIER



IL DIRETTORE
(Prof. Ing. Enrico Chiappini)

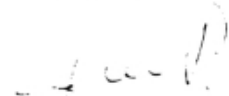
ENRICO CHIAPPINI



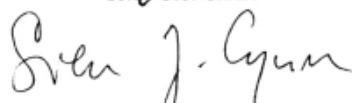
ARNALDO CINQUANTINI



IOAN CIONGRADI



FRANCESCO CLEMENTI



SVEN J. CYVIN



GISELE DE MEUR



JACQUES DELARGE



ROBERT DELCOURT

MICHEL DELFOSSE

JEAN DELISLE

JEAN DELVILLE

PIERRE DELVOYE

PIERRE DESLONGCHAMPS

GEORGES DESTRÉE

JACQUES DOUCHAMPS

JEAN-LOUIS DUFAYS

JEAN DUSSART

JAN EBERT

EDWARD G. EDWARDS

OTTO GÉZA EIBEN

F. EICKER

KJELL EIMHJELLEN

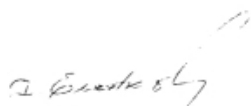
Signature:

HENRI EISENDRATH

DETLEF EISMANN

MAREK EISNER

SVEN EKETORP


SVEN ELENKOV


NIKOLAY ELINOV


HEINZ ELLENBERG


TURAN B. ENGINOL


FRANK ERJAVEC


JEAN FAFCHAMPS

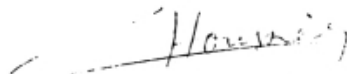

ANNE-FRANÇOISE GEETS


FRITZ HEINRICH


GEORGES HENNEN


PHILIPPE HERQUET


ROLAND HINNION


CLAUDE HOUSSIER


MICHEL HUEZ


GABRIELLA ILONSZKI


LAURI KARVONEN


VASSILIOS KATSOUYIANNOPOULOS


EDGAR KESTELOOT


FERNAND LEROY

PAUL MANDEL

GÉRARD MARBAIX

JÉAN-CLAUDE MICHA

E. NÈVE DE MÉVERGNIÉS

ÉLIANE NOIRET

ANTOINE PAPALOÏZOS

JEAN PERDANG

ALBERT PISSART

CONSTANTIN POTOR

EDOUARD POTY

YVES ROGGEMAN

SERGE SCHIFFMANN

PAUL SCHMID-HAAS

ERNEST SCHOFFENIELS

STANISLAW STAWINSKI

DAMIEN STEINER

COLETTE STEVANOVITCH

CHARLES SUSANNE


ELISABETH VAN WILDER


JEAN VANDERVEKEN


ALLAN ZINK

BELGISCH GENOOTSCHAP VOOR LOGICA EN WETENSCHAPSFILOSOFIE
SOCIÉTÉ BELGE DE LOGIQUE ET DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES
BELGIAN SOCIETY FOR LOGIC AND PHILOSOPHY OF SCIENCE

Werner Callebaut

Forstler/President/Président

Place Smis Dupont 15/51, B-4000 Liège (Belgium)
telefoon/téléphone: 31+41+23.99.82(jpv)
31+41+888-365 shtwar 31+41+888-382(jacr)
telefax 31+41+25.21.95 shtwar 31+1+22.32.94

Liège, le 22 mars 1991

M. V. Stévanovitch
3, rue des Tourterelles
B-5537 Marechal

Cher M. Stévanovitch,

Je viens de recevoir votre "déclaration publique" concernant la recherche sur l'armement atomique, biologique et chimique.

Bien qu'étant acquis, sous certaines conditions, au mouvement visant à (auto-) contrôler la recherche sur les armes nucléaires, chimiques et bactériologiques, je proteste vigoureusement contre ce qui je considère être une mention abusive, dans votre lettre, de la phrase que vous attribuez au Prof. Henri Atlan. En citant sans une phrase isolée, sans que le lecteur ait la possibilité de la juger dans ses justes proportions, dans un contexte délimité (et sans qu'il puisse même en vérifier l'authenticité), vous pouvez à la limite faire dire n'importe quoi à n'importe qui. Connaissant assez bien les travaux philosophiques de M. Atlan, que j'estime beaucoup, je me doute fort qu'il reconnaîtra ses propos dans l'usage que vous en faites.

Voilà la raison — la seule en fait — pour laquelle je me refuse de signer votre appel.

Veillez agréer, Monsieur Stévanovitch, l'expression de mes salutations distinguées.



Werner Callebaut

c. H. Atlan

Société Belge de Logique et de
Philosophie des Sciences.
Mr. Werner Callebaut
Place Emile Dupont. 15/51
4000 LIEGE

Maredret, le 23 mai 1991

Cher Monsieur Callebaut.

La phrase de Mr. Atlan est bien extraite d'un contexte. Seulement dans ce contexte elle ne signifie pas autre chose que lorsqu'elle en est extraite.

Je ne suis pas un scientifique et, comme la grande majorité des lecteurs, je n'ai rien compris à l'article de Mr. Atlan et je n'en ai évidemment rien retenu. Rien, sauf l'affirmation justifiée par toute cette si savante démonstration, que la recherche n'a pas à s'occuper de la morale. Je pense le contraire.

L'état dans lequel se trouve notre monde actuel me donne raison. J'essaye de rassembler les scientifiques convaincus de leur responsabilité individuelle. Vous vous dites acquis à notre mouvement. Alors rejoignez nous sans tenir compte de mes maladresses car je suis le facteur le plus insignifiant, tout juste l'écho qui déclenche cette avalanche qui pourrait tout changer.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma plus haute considération.

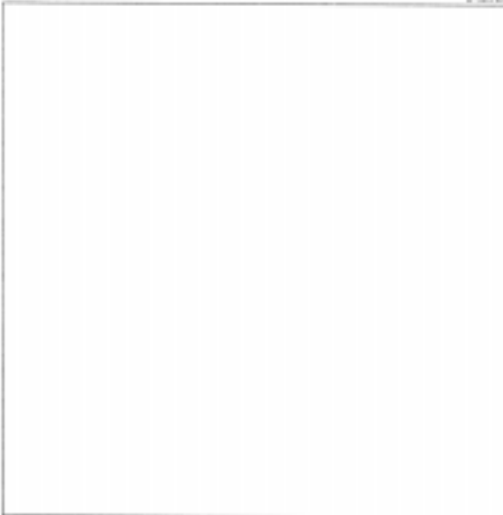
V. Stévanovitch



Ci-joint : photocopie de l'article de Mr Atlan
déclaration publique

Nota bene

Les propos du professeur Henri Atlan mentionnés dans les lettres qui précèdent furent tenus lors d'une interview menée par Gilbert Charles et publiée par Le Vif / L'Express dans le numéro du 28 septembre 1990 - pp. 84 et 87.



Henri Atlan : le vivant réalise parfois le biologique.

Tout se complique...

Biologiste et philosophe, Henri Atlan travaille depuis plus de vingt ans sur les nouvelles théories de la complexité appliquées au vivant. Il donne ici son point de vue sur les recherches autour de la vie artificielle (1).

Le Vif/L'Espresso : Où commence l'artificiel, au jour le jour ?

Henri Atlan : Il y a un premier piège dans lequel il faut éviter de se jeter tomber, c'est de prendre au pied de la lettre les expressions « intelligence artificielle » ou « vie artificielle ». Il y a là un jeu un peu provocateur de la part des scientifiques impliqués dans ces travaux, qui cherchent ainsi à attirer l'attention du public et de leurs pairs. Bien entendu, il ne s'agit pas de fabriquer de la pensée ou de la vie comme on fabrique des automa-

tiles, mais d'essayer de comprendre le fonctionnement de phénomènes que l'on se souvient que dans la nature. Pour expliquer ce qu'il s'a pas vécu lui-même, l'homme fabrique alors des modèles, des machines pour lesquelles il tente de reproduire certaines propriétés de vivant. Si ces machines fonctionnent, on sera donc tenté de dire que leur mécanisme ou le même que celui qui on a observé à l'état naturel. Mais on perdrait toujours une certaine distance, un certain écart qui empêche de perdre l'analogie trop au-

visuelle. Et plus, ces machines ont, parfois, dans certains domaines précis, des performances plus efficaces que les nôtres. C'est surtout de partir dans la libération de nos facultés, pour nous consacrer à d'autres tâches plus créatives.

— Mais jusqu'où peut-on aller dans cette démarche ?

— Il est, par définition, impossible de reproduire d'imiter toutes les propriétés des organismes vivants : on a donc choisi de commencer par celles qui sont les plus faciles à saisir. Jusqu'à, c'est surtout nos fonctions

biologiques que l'on s'est intéressé, mais qu'elle ressemblent plus ou moins dans des tâches à faire. On s'inspire de la biologie, qui a permis d'expliquer de nombreux phénomènes vivants sur la base de réactions moléculaires plus ou moins complexes. Dans ce cadre, les organismes sont effectivement apparus peu à peu comme des machines biologiques dont les principes d'organisation étaient à priori considérés comme rationnellement dérivés. C'est dans ce contexte que la notion de « programme génétique » a été imaginée, comme une sorte d'« instructions » qui fonctionneraient sans dépendance les caractéristiques des organismes. Et puis, on s'est aperçu que les choses étaient bien plus complexes que ce le croyait et que l'analogie ne pouvait être suffisante pour tout expliquer. Les méthodes d'accès à la compréhension, l'interprétation facile des mots vivants à l'adapter aux changements et à l'auto-organisation. Cette notion d'« adaptation » est en fait une modification effective, jusqu'à ce qu'on a pu la donner un contenu plus précis.

— Il y avait donc forcément dans le vivant une part d'imprévisible ?

On a compris en effet qu'il devenait nécessaire d'inclure dans ces modèles un élément apparemment paradoxal, qui est celui du hasard. On sait maintenant que l'aléatoire joue un rôle important dans les processus d'organisation de la matière, quelle que soit vivante ou non vivante. Les informations issues sans d'interaction avec part d'indéterminé dans leurs logiques, aide de manière certaine l'émergence d'appareils, c'est-à-dire de processus à la manière de l'élaborer à des situations non prévues par le programmeur. Il est la manière ou les modèles reproduisant avec certains aspects de l'intelligence ou de la vie, on est conduit à dire que les organismes naturels fonctionnent, eux aussi, en utilisant une certaine dose d'aléatoire.

Suite page 27 ►

■ Suite de la page 64

— N'avez pas eu conversation avec le directeur scientifique, qui a toujours cherché à répondre à l'histoire ?

— Il y a plusieurs façons d'y parvenir. La théorie des probabilités permet, par exemple, de s'affranchir de l'aléatoire tout en en tenant compte. Les phénomènes naturels sont en effet des phénomènes thermodynamiques qui sont en jeu une multitude de particules différentes dont le comportement individuel est imprévisible, mais que l'on peut observer statistiquement au niveau de grands échantillons. Cela suppose que l'on ait affaire, dans la nature, à des systèmes composés d'éléments interchangeables. Pour le vivant, il n'y a, en principe, aucune différence entre deux molécules d'eau. Or voilà que la biologie montre que deux molécules d'une protéine apparemment identiques n'ont pas forcément la même fonction, selon l'emplacement dans lequel elles se trouvent : le vivant n'est parfois à la limite de la

physique. On ne peut donc pas dire que les organismes sont des machines purement déterministes ni à des membres dont on peut extraire des valeurs moyennes. Il faut désormais les considérer comme des collections d'individus, les subdiviser en lots d'individus différents.

— Cette nouvelle approche permet-elle, sur ou non, d'abandonner la fabrication d'organismes totalement artificiels ?

— Il faut se méfier des métaphores. Depuis que le système de machine est apparu — d'abord avec les horloges, puis avec les automates, les machines à vapeur et jusqu'aux ordinateurs actuels — on n'a cessé de faire courir le jeu mécanique à des situations fabriquées par l'homme sans aucun objectif véritable. Même les programmes informatiques les plus sophistiqués, qui permettent capotaire de régler à des situations imprévisibles ou de prendre des décisions, sont écrits en fonction d'un but précis. Sep-



Les molécules chimiques de la chaîne d'ADN ont beaucoup moins d'importance que la façon dont elles sont assemblées.

En haut, représentation informatique de la chaîne d'ADN.

— Mais, par contre, que les organismes vivants sont des machines entrainées aux ambiguïtés, reconnaissant la finalité de ces machines, qui rappelle l'attitude des vivants dont on voudrait justement se débarrasser : croquis affirmant, au Moyen Âge, que tous les êtres sont dirigés par des esprits qui les poussent à atteindre les finalités de Dieu ! Bien sûr, on ne parle plus aujourd'hui de Dieu, mais de finalités, comme la survie, la conservation de l'espèce, l'évolution... Il faut s'affranchir de ces valeurs nouvelles, l'idée qui consiste à dire que la machine est capable de s'auto-organiser sans être programmée sous dictée, d'une certaine façon, de tout développement, que elle n'implique aucun finalité particulière. Il ne faut pas oublier non plus que ces modèles sont des constructions de notre esprit. Les notions d'organismes, d'être ou de hasard sont des

notions que nous avons fabriquées afin d'avoir la plus grande maîtrise possible sur les événements qui nous entourent : dans toutes ces définitions, nous sommes toujours présents, comme êtres de raison. Beaucoup de gens ont tendance à se précipiter sur ces idées pour valider des conclusions métaphysiques. — Mais ce n'est pas le cas de la physique. —

...ismes qu'elle de-
 crit ne fonctionnent qu'à
 niveau où ils ont été décou-
 verts et n'impliquent aucune
 valeur de bien ni de mal. La
 recherche ne se préoccupe
 pas de la morale.
 — Pourtant, les chercheurs
 ne contestent pas toujours
 l'utilisation de leurs décou-
 vertes. Ces organismes plus
 simples aléatoires

...complexe et plus
 blés. Les premiers robots
 étaient totalement détermi-
 nés. Si, maintenant, on
 s'étend à incorporer dans
 leur logique des aspects
 d'adaptation, ils deviennent
 effectivement capables de
 simuler des propriétés neu-
 rales.
 Cela ou veut pas dire que
 aussi qu'ils pourront repro-
 duire toutes nos propriétés.
 L'affirmation que je fais, est
 essence loin d'être une qualité
 programmable sur les ordinate-
 urs — ce qui explique
 qu'on n'aït encore aucun
 exemple à les débarrasser si-
 ce qu'ils font les mêmes
 comment pas ?

Propos recueillis
 par Gilbert Charbon.

(1) Le Social public en janvier
 1991 « Non, tout, possible. In-
 tellectuel à venir et d'abord, dans
 une que « Les Théories de la
 complexité autour de l'histoire
 d'Hercules Aulas » dans de col-
 lectif de l'Institut de la physique
 dans le même volume « A tout et
 à l'échelle » (1994) et « Dans le
 contexte de la santé » (1976).



THE UNIVERSITY OF SUSSEX
THE SCHOOL OF CHEMISTRY AND MOLECULAR SCIENCES, FALMER, BRIGHTON BN1 9QJ

Telephone Brighton (0273) 86715

Sir John Cornforth CBE FR§

V. Stevanovitch,
3 Rue des Tourterelles,
5537 Maretre, BELGIUM.

5th April 1991

Dear Sir,

Your letter of 22 March is the second in which you have invited me to sign the declaration enclosed with it.

I do not myself work on nuclear, chemical or bacteriological weapons, nor would I consent to do so. But I refuse to follow your declaration in "indignantly" (you should really find out how this word is spelt) condemning those who do. I understood very well the motives of those who worked on the first nuclear bomb during World War II, and I reserve condemnation for those soldiers and politicians who decided to drop it on cities, against the wishes of most of the scientists concerned.

Yours sincerely,

Mouvement mondial pour la responsabilité individuelle des scientifiques

Maredret, le 12 mai 1991

Dear Sir,

Permettre moi de vous rappeler quelques faits historiques:

La recherche en vue de la construction de la bombe atomique a débuté en 1939, deux ans avant l'entrée inopinée en guerre des USA après l'attaque surprise de Pearl Harbor, le 7 décembre 1940. Le 8 mai 1945 l'Allemagne était vaincue. La bombe atomique n'était pas prête. Il n'y avait plus aucune raison de l'achever. Les scientifiques de Los Alamos, dont 4 prix Nobel, se sont posé la question: arrêter ou continuer? Ils auraient pu plier bagages et rentrer chez eux. Ils ont décidé de rester.

Le 6 août 1945 ils ont fait sauter Hiroshima en participant personnellement tous sans exception à la réalisation finale du Plan Manhattan.

Depuis plus de cinquante ans on continue à perfectionner les armes atomiques, biologiques, chimiques et d'autres dont la monstruosité dépasse toute imagination. Et ça, ce ne sont pas les militaires ou les politiciens qui le font mais des scientifiques du plus haut niveau.

J'appelle la grande famille mondiale des scientifiques à les condamner avec la plus grande indignation et à les exclure de son sein.

Yours sincerely

V. Stévanovitch



Editeur

(P.S. Je ne maîtrise pas l'anglais, aussi je vous prie d'excuser les fautes de mes traducteurs bénévoles.)

CORRESPONDANCE ET COORDINATION:

11 Avenue de la République - 93117 Maredret - Cedex France - Tél. + Fax 33 (0) 47 894671

Dear Mr. Shivanovitch,

23/67

I agree with Hottelien, although
I learned his sentence only
from your letter. Therefore
I don't sign your Declaration
at all.

P.S. I believe that non-scientists
cannot moralize about
the value and intentions of
science

Ирина-Белова

МЕЖДУНАРОДНОЕ



МЕЖДУНАРОДНЫЙ СОЮЗ
ЧИСТОЙ И ПРИКЛАДНОЙ
ХИМИИ



Почтовый адрес: 119881 Москва, СССР



Mr. Shivanovitch,
5, rue des Tondeuses,
5537 Marbais,
Belgium

Name

Prof. Friedrich Steiner
Institut für Phys. & Chem.
Physik, Friedrich-Schiller-
Univ. Jena, 1142092, 9155 D

STEVANOVITCH - Editeur 1, rue des Couronnelles, 91970 MAREDRET (Seine-et-Oise)

Tel : 01-69396471 - T.V.A. 556 641 427 - RCS 548664 / 551 510-034996-06

COLLECTION : BOUTEILLE A LA MER

Prof. A. ABRILESOV
Laudan Institute for Theoretical
Physics
Kosyginstreet, 2
SU - MOSCOW 117 334

Maredret, 25 janvier 1991

Cher Monsieur,

Vous avez répondu à ma lettre, je vous en remercie.

J'approuve votre post-scriptum: "Je crois que les non-scientifiques n'ont pas à moraliser au sujet de la valeur et des intentions de la science".

En effet, il serait déplacé de se mêler des affaires concernant la science, si les scientifiques se bornaient à utiliser leurs inventions pour régler leurs comptes entre eux. De les voir s'entre-tuer à coups de bombes atomiques, d'armes biologiques ou chimiques nous remplirait d'effroi devant ce spectacle monstrueux mais nous n'aurions rien à dire.

Mais ce n'est pas le cas. Ces armes monstrueuses sont destinées aux non-scientifiques. Aux milliards d'humains qui seront tués scientifiquement à la prochaine guerre mondiale.

Ce sont eux qui vous demandent de condamner les vrais responsables. Avec indignation.

Me répondrez-vous encore?

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma plus haute considération.

V. Stévanovitch

Editeur

Le serment de Wang-Lin

Introduction à mon livre : « La Voie de l'énergie »
Éd. Dangles.

M. Wang était un homme robuste et en bonne santé. A première vue, on n'aurait rien dit de plus à son sujet. C'était pourtant un grand expert des techniques du Chi. Jamais il n'a prétendu être un maître; il en avait pourtant la sagesse.

Sans hésiter, il avait accepté de m'enseigner son art. J'étais un peu surpris à la première leçon, lorsque, pour commencer, il m'a invité à m'incliner devant un Bouddha en plastique. La statuette était placée sur un petit autel installé sur une vieille table de nuit. La fumée d'une baguette d'encens et quelques bandelettes de papier rouge devaient en faire un lieu de culte. Je l'ai fait. Je me suis incliné devant cette pacotille dérisoire et j'ai prononcé les mots du serment. Ému. Solennel. Ridicule :

« Je promets de n'utiliser ce que j'apprends aujourd'hui que pour le bien de l'humanité. Je promets de ne transmettre mes connaissances qu'à ceux qui s'en seront rendus dignes en faisant le serment. »

Chaque leçon qu'il me donnait commençait invariablement par la même petite cérémonie, avec la même émotion devant la foi sincère de cet homme, devant la solennité ridicule de notre serment, devant le pitoyable effort d'un homme simple et peu instruit, mais qui était conscient que le bien de l'humanité devait être le premier souci de chacun.

*
* *

Depuis bientôt deux mille quatre cents ans les futurs médecins prononcent solennellement le Serment de Hippocrate. Et ce n'est pas une stupide tradition, comme il y en a, ni du folklore. Avant de commencer à exercer leur métier qui consiste à intervenir personnellement dans la vie de leurs semblables, les médecins se déclarent conscients de leur responsabilité et prennent des engagements qu'ils respecteront à jamais.

Le serment d'Hippocrate

Au moment d'être admis au nombre des membres de la profession médicale, je prends l'engagement solennel de consacrer ma vie au service de la personne humaine. Je garderai à mes maîtres le respect et la reconnaissance qui leur sont dus. J'exercerai mon art avec conscience et dignité. Je considérerai la santé de mon patient comme mon premier souci. Je respecterai le secret de celui qui se sera confié à moi. Je maintiendrai, dans toute la mesure de mes moyens, l'honneur et les nobles traditions de la profession médicale. Mes collègues seront mes frères. Je ne permettrai pas que des considérations de religion, de nation, de race, de parti ou de classe sociale, viennent s'interposer entre mon devoir et mon patient. Je garderai le respect absolu de la vie humaine. Même sous la menace, je n'admettrai pas de faire usage de mes connaissances médicales contre les lois de l'humanité. Je fais ces promesses solennellement, librement, sur l'honneur.

Et les scientifiques? Ils bouleversent la vie de toute l'humanité en exigeant le droit à l'irresponsabilité dissimulée derrière la prétention de faire de la recherche dont le but serait la connaissance pour elle-même. Il y a là une faille. Il est urgent

de prendre des mesures. Je propose l'esquisse d'un projet de déontologie scientifique avec l'espoir que, dans le texte adopté, il n'en reste plus un seul mot, car des vrais scientifiques, des juristes et des penseurs auront enfin élaboré un code de la science. J'aurai le grand mérite de les avoir fait réagir et agir, en me rendant ridicule.

Projet du code de déontologie scientifique
à soumettre aux adhérents du **MOU**vement **Mondial**
pour la responsabilité individuelle des Scientifiques.

PRÉAMBULE

Le terme personne humaine définit tout individu de l'espèce humaine, concret et vivant, avec ses implications sociales et culturelles au sens le plus large.

La personne humaine se trouve définitivement au sommet de toutes les échelles de valeur de l'humanité.

La personne humaine a des droits naturels imprescriptibles. Ce sont : le droit à la vie, au bien être et au plein épanouissement, dont découlent tous les autres droits. Protéger la personne humaine et lui assurer la jouissance inconditionnelle de ses droits naturels, est la raison d'être de toute organisation et en premier lieu de l'Etat.

Il appartient aux pouvoirs publics de créer les conditions nécessaires à la réalisation de ces droits. Tous les pouvoirs publics, tous les Etats en reconnaissent la légitimité. Force est de constater que, malgré la garantie théorique énoncée par les constitutions, les pouvoirs publics ne pourvoient pas efficacement à leur réalisation. Au contraire, dans les pays les plus riches et disposant des technologies les plus avancées, aussi bien que dans les autres, les pouvoirs publics ont laissé

s'installer des conditions de vie incompatibles avec l'exercice des droits naturels les plus élémentaires des personnes humaines.

En effet, le plein épanouissement, le bien être et même simplement la vie de la personne humaine est impossible en dehors d'un environnement adéquat. Les pouvoirs publics ont laissé se détériorer cet environnement à un tel point que toute la biosphère est menacée. Par ailleurs, les Etats se sont dotés d'armements dont l'utilisation est une autre menace pour toute l'espèce humaine et pour la vie sur la planète.

Conscient de l'utilisation de la science qui a été faite pour la réalisation de ces armes, ainsi que pour la mise au point des technologies qui créent des conditions incompatibles avec la vie, et afin d'y mettre un terme, les scientifiques du monde entier créent un ordre dans lequel se groupent tous ceux qui acceptent de se soumettre aux règles énoncées par le code de déontologie scientifique. Leur intention est de le faire accepter par l'ensemble du corps scientifique mondial et d'en faire un instrument juridique efficace.

CODE DE DÉONTOLOGIE SCIENTIFIQUE

Le code énonce les principes et les règles que tout scientifique doit observer et dont il doit s'inspirer dans l'exercice de sa profession. Ces règles et ces principes ne sont pas nouveaux. Ils sont sous-jacents à toute activité humaine et plus ou moins confusément ressentis par chacun. Dans le domaine de la science, il s'avère nécessaire de les formuler clairement pour la première fois et de dire exprès et à dessein ce que tout le monde sait, ce que tout le monde sent. Il s'avère nécessaire de rendre ces principes obligatoires.

La recherche scientifique est une mission éminemment humanitaire. Son seul but est le bien de la personne humaine.

Chaque scientifique, conscient des limites de ses connaissances, apporte sa contribution personnelle aux progrès de la science qui est et reste le bien de toute la collectivité humaine.

ARTICLE 1

Conscient du fait que les résultats et les conséquences de ses recherches sont trop souvent imprévisibles, le scientifique agit avec un souci majeur et constant de NE PAS NUIRE. Il prend toujours toutes les mesures afin que cette règle fondamentale soit appliquée. A fortiori, l'éthique scientifique interdit-elle toutes recherches et travaux faits en vue de réaliser des moyens de destruction intentionnelle de la vie humaine ou de détérioration intentionnelle des conditions de vie aussi bien physiques, psychiques qu'environnementales.

ARTICLE 2

Le scientifique agit pour le bien de la personne humaine. L'individu humain est impliqué dans un ensemble de relations avec les autres humains, avec la terre, avec le monde végétal et animal et leur environnement. Aussi le scientifique est-il conscient que le bien de la personne humaine passe par le bien commun. Oeuvrer pour le bien commun signifie agir pour le bien de la collectivité humaine, mais aussi pour le bien de l'ensemble vivant et pour l'intégrité de la planète.

ARTICLE 3

Le scientifique a une conscience aiguë de ses devoirs sociaux et moraux envers la communauté humaine qui attend de la science des solutions à ses problèmes et des moyens assurant le bien être général. La science jouit d'un prestige inaltéré et d'une confiance totale du public. Le scientifique se fait un point d'honneur de les justifier en agissant avec dignité, en se maintenant à un très haut niveau moral et en conservant une absolue honnêteté intellectuelle.

Le scientifique est attaché de façon inconditionnelle à la vérité. Il ne déforme pas la vérité ni ne la cache. Il n'accepte rien qu'il ne puisse vérifier, mais ne rejette rien à priori.

Il n'est pas prisonnier de dogmes, idéologies ou préjugés et il n'hésite pas à reconnaître qu'il s'est trompé quand c'est le cas. Il veille à ne pas outrepasser ses compétences car il est pleinement conscient des limites de ses connaissances et de ses possibilités.

Le scientifique s'efforce par tous les moyens de prévoir les conséquences proches et lointaines de ses travaux car il s'estime responsable de leurs conséquences prévisibles et imprévisibles, volontaires et involontaires.

Conscient des principes définis par le présent texte, ainsi que des devoirs que lui impose l'exercice même de sa profession, le scientifique prend un engagement solennel en ces termes :

« Je prends l'engagement solennel de vouer toute mon activité scientifique au service de la personne humaine. Je considérerai son bien être comme étant mon premier souci. Je ne me laisserai influencer par aucune considération de religion, de nation, de race, de parti, ou de classe dans le choix des moyens pour réaliser ce but. Je garderai le respect absolu de la vie humaine. Je pratiquerai la science avec conscience et dignité. Quelles que soient les circonstances, je n'accepterai jamais de faire usage de mes connaissances scientifiques contre les lois de l'humanité.

Je fais cette promesse sur l'honneur, librement et solennellement. »

Signature

L'équation de Drake et le diagramme de Richardson

Mes amis du Comité de Radio-Gastronomie étaient des chercheurs dans le domaine de la propagation des ondes dans l'espace. Des ondes radio, tout particulièrement. À l'origine la formule de Frank Drake – $N = N^* f_p n_e f_i f_c f_L$ – était conçue pour évaluer la probabilité d'établir une communication radio avec des êtres vivants, habitant d'autres planètes de notre galaxie et ayant atteint le degré de civilisation technique suffisant pour accéder à la radioastronomie. N indique le nombre de ces planètes avec lesquelles nous avons quelques chances d'entrer en communication. Pour calculer ce nombre, on multiplie le nombre d'étoiles de notre galaxie par des fractions qui, chacune, représentent un facteur déterminant le nombre N. Ainsi dans l'ensemble des étoiles il n'y en a qu'une fraction qui possède un système planétaire, en fait un tiers seulement. Si chaque étoile a en moyenne dix planètes cela représente... mille milliards de mondes à essayer de contacter. Mais, combien de ces planètes

réunissent les conditions indispensables à la vie ? On peut estimer raisonnablement qu'il n'y en a que deux par système planétaire. La vie y est possible, mais, s'est-elle vraiment développée ? La probabilité se restreint considérablement, mais les estimations les plus sévères laissent quand même une quasi certitude que cent milliards de planètes ont vu apparaître la vie.

L'évolution est le propre de la vie. Mais, l'évolution biologique mène-t-elle nécessairement à une civilisation à haute technologie capable d'accéder à la radioastronomie ? Apparemment la probabilité en est bien faible, quoique certains scientifiques pensent le contraire. De toute façon, cette probabilité existe puisque nous l'avons réalisée. Toute faible qu'elle soit on peut l'estimer à 1%. Ce qui représente un milliard de planètes de notre galaxie où une civilisation de haut niveau technique s'est développée au cours de l'évolution du Cosmos. On peut estimer aussi à 1% le nombre probable de ces civilisations existant encore et menant une vie paisible dans le confort et l'abondance. Ce qui signifie qu'il devrait y avoir des millions de mondes semblables au nôtre, désireux comme nous d'entrer en communication avec d'autres habitants de la galaxie. L'espace devrait être surchargé de messages provenant de ces mondes. Il n'en est rien. Pourquoi ? Là aussi le calcul des probabilités donne une réponse sinistre : aucune de ces civilisations n'a survécu à la technologie de haut niveau. L'autodestruction semble être l'aboutissement normal de l'évolution technique.

Le pavé était lancé dans la mare. Des scientifiques ont repris la formule et modifié les valeurs de ses différents facteurs en introduisant d'autres hypothèses. Cela ne changeait pas grand chose au sinistre résultat final. La chose est facilement compréhensible d'ailleurs si l'on étudie le diagramme de Richardson.

Richardson a rassemblé les données les plus diverses sur les guerres entre 1820 et 1945. Il a pu évaluer la progression de l'effet destructeur des guerres et calculer que, à ce rythme là, la guerre aura atteint un effet destructeur total vers 2820. Cependant la dissémination et l'introduction d'armes nouvelles dans l'arsenal de guerre infléchissent la courbe et raccourcissent considérablement le temps qui nous sépare de la destruction de toute l'humanité. Par contre, aucuns facteur n'intervient pour infléchir la courbe dans l'autre sens. Aucune donnée n'en laisse espérer l'apparition. Aussi, seul le délai pourrait être raccourci ou peut-être prolongé. La tendance de la courbe restant inchangée, l'échéance fatale sera atteinte, tôt ou tard. À l'échelle cosmique, cette différence est insignifiante, qu'il s'agisse de quelques décennies ou même d'un siècle ou deux.

LA TERRE MORTE ?

Je ne défends pas des idées. Je défends la vie. Le simple phénomène biologique brut qu'on nomme la vie et qui ne sera très bientôt qu'une trace archéologique sur une planète aussi déserte que la lune. La Terre morte.

Je ne mène pas une discussion. Il ne s'agit pas d'un débat mais d'un combat dans lequel je m'engage avec l'arme la plus dérisoire qui soit : la bouteille à la mer. C'est dire que je ne me fais pas la moindre illusion sur l'efficacité de mon engagement.

5.000.000.000 d'êtres humains ! Qu'est-ce qu'un livre tiré à quelques milliers d'exemplaires devant cinq milliards de lecteurs ? Quelle chance a-t-il de tomber entre les mains de celui qui se donnera la peine de le lire et de ne pas le remettre aussitôt parmi les autres oeuvres dont il abreuve son esprit : Astérix, le dernier polar ou Play-Boy ?

Il a autant de chances d'aboutir à destination que la bouteille du naufragé avec son message. Pourtant, le naufragé lance quand même sa bouteille dans la mer. Pour rédiger son message, il n'a pas fait des phrases littéraires. Il n'a pas figolé le style. Il n'a pas fait un noeud avec un ruban autour du goulot de la bouteille. J'ai fait de même. J'ai lancé ma bouteille à la mer.

C'est une bouteille de notre époque. Elle est en plastique. Rien ne la distingue des centaines de millions de bouteilles en plastique que charrient les mers et les océans, avec tous les autres déchets de notre civilisation. Pourtant elle transporte un message qui ne fera pas hésiter les terrologues (comme égyptologue !) des mondes de l'avenir. Ils sauront qu'il s'agit d'un appel au secours de l'époque scientifique. La datation est facile. Il n'y en a jamais qu'une par planète et c'est la dernière. Elle précède de peu l'autodestruction. Car, bien entendu, le message arrive trop tard. Beaucoup trop tard.

Et de toute façon, que dirait le touriste en train de se dorer sur une plage si, après mille détours, une vague, par impossible, venait déposer la bouteille du naufragé à ses pieds ?

– Regarde, Pike, on dirait qu'il y a quelque chose dedans !

– Sans blague ... !

– C'est un message !

– Un message ?... Bof !

Quand on a lu ce livre, on ne peut plus dire : « Je ne savais pas ». Pour continuer, on est obligé d'admettre :

« Je sais,
mais
je m'en
fous. »

TABLE DES MATIÈRES

Preludium tremens	7
Chapitre I.....	13
.....	La fin
Chapitre II	23
.....	La nature humaine
Chapitre III	33
.....	La civilisation
Chapitre IV	51
.....	L'homme civilisé
Chapitre V	69
.....	La guerre
Chapitre VI.....	77
.....	Le commencement de la fin
Chapitre VII	97
.....	Franchir le pas
Chapitre VIII	113
.....	Les victoires de la science
Chapitre IX.....	125
.....	Les responsables
Chapitre X	133
.....	Les coupables
Chapitre XI.....	137
.....	Le MOUM
Addenda	155
.....	J'accuse les scientifiques

Ouvrages de Vlady Stévanovitch

La voie de l'énergie - Éditions Dangles, 1993.
Monologue avec les morts - Éditions Memor, 1995.

*

Dans la collection
Bouteille à la mer
chez l'auteur

Vlady Stévanovitch
Domaine de Saint-Quentin
F – 04110 Oppedette, France
Tél. : 33 (0)4 92 75 93 98

La Voie du Tai Ji Quan
La Biosophie - essai sur les fondements de la connaissance
Médecins devenez guérisseurs
L'Explorateur de monde intérieur - épuisé
Les Arts martiaux et le Tai Ji Quan de la voie intérieure
La Gnosée - critique de la civilisation
Le Penseur redressé

*

À PARAÎTRE

Le Xy et la transmission véritable
La médecine perdue - La santé sans miraculothérapie
Techniques de l'énergie vitale

Chez le même Éditeur

Romans

Martine Depret, *Les ombres du pinceau*
Jean-Paul Raemdonck, *Zéro*
Alexandre Millon,
Le jeudi de monsieur Alexandre

Nouvelles

Frank Andriat, *Le plaisir de danser*
Michel Torrekens, *L'herbe qui souffre*

Société

Petit alphabet de la démocratie
Collectif d'adolescents et de personnalités artistiques,
scientifiques et politiques.

Religion

Léo Gineste, *Holoscopie de la spiritualité occidentale*
Maître en sciences à l'Université science et technique du
Languedoc et docteur en sciences humaines, Université P.
Valéry - Montpellier III, l'auteur propose d(...) essayer de penser de telle manière que ce que l'on étudie soit la représentation du tout.

Essais

Vlady Stévanovitch, *Monologue avec les morts*
Vlady Stévanovitch, *J'accuse les scientifiques*
Jean-Jacques Desmecht, *C'est Dieu qui pleure,*
essai sur la gestalt.

Couleurs

Pour partager nos différences

DANS LA MÊME COLLECTION

* Frank Andriat, *La remplaçante*, roman *

* Frank Andriat, *La forêt plénitude*, roman *

* Collectif, *Frères, libres et égaux*, récits
d'adolescents inspirés par le texte de la
Déclaration universelle des droits de l'homme *

* Roger Lamouline, *Le ciel à l'oeil nu*, essai *
(à paraître)

* Jean-Paul Raemdonck, *Jabagua*, roman *

* Claude Raucy, *Fous pas le camp, Nicolas !*, roman *

Couleurs

parce que notre humanité est faite de différences, de différentes couleurs, que nous contenons toutes et qui toutes nous contiennent; couleurs qui nous enrichissent et qui nous fortifient.

Couleurs

où des auteurs de tous horizons se rencontrent, connus et moins connus, d'ici et de là-bas, jeunes et plus âgés.

Couleurs

pour que le plaisir de la lecture comble et permette de trouver et de rencontrer l'autre en toute sérénité.

Couleurs

pour entendre le monde et comprendre qu'en le partageant on trouve la vie.

<p>Achevé d'imprimer chez De Beurs S.A. En octobre 1997 Pour le compte des Éditions Mémor. Dépôt légal octobre 1997</p>

Déclaration publique

Je condamne, avec la plus grande indignation,
les scientifiques qui travaillent à la mise au point
des armes nucléaires, chimiques, bactériologiques
et de tout autre moyen de destruction intentionnelle
de la vie humaine.

Signature :

Nom : _____

Prénom : _____

Profession : _____

Titres et diplômes : _____

Soixante-dix-neuf scientifiques du monde entier ont
signé cette déclaration. Dont trente-neuf Belges. Parce que je
vivais en Belgique à l'époque. S'il s'était trouvé dans chaque
pays quel- qu'un pour y déployer la même activité que la
mienne en Belgique nous aurions recueilli des milliers
d'adhésions. J'ai agi seul...

ISBN 2-930133-18-X



9 782930 133188